

**DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS**

**Faculté des lettres et sciences humaines**

**Université de Sherbrooke**

**BEYOND 'THE SILENCE THAT ENTAILS' :**

**A TRANSLATION OF FOUR SHORT STORIES BY CLARK BLAISE**

**par**

**SHIRLEY FORTIER**

**Bachelière ès arts (études anglaises)**

**de l'Université de Sherbrooke**

I- 1791

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ**

**en vue de l'obtention de**

**LA MAÎTRISE ÈS ARTS**

**(LITTÉRATURE CANADIENNE COMPARÉE)**

**Sherbrooke**

**AOÛT 2000**



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

**395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

0-612-61751-3

**Canada**

**Composition du jury**

**BEYOND 'THE SILENCE THAT ENTAILS':  
A TRANSLATION OF FOUR SHORT STORIES BY CLARK BLAISE**

**SHIRLEY FORTIER**

**Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:**

**Mme Patricia Godbout, directrice de recherche  
Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines**

**Dr. Gregory Reid, codirecteur  
Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines**

**Dr. Pamela Grant, lectrice  
Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke**

**Dr. Roxanne Rimstead, lectrice  
Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke**

## Acknowledgements

This past year, I have had the privilege of doing something that truly filled me with joy. While translating short stories by Clark Blaise has been strenuous work, it has also proven tremendously rewarding. I would like to thank all the people who helped me along the way.

To begin, Clark Blaise himself, whom I had the pleasure to meet in the summer of 1999 at the Breadloaf Writers' Conference, in Vermont. Translating his work was an honour in itself, but getting to know him was more than I could have hoped for. He was always humble, patient, open-minded, and eager to help and to know how the translation was coming along.

Patricia Godbout and Gregory Reid, my directors, were always there for me, providing advice and encouragement, yet trusting me enough to let me find my own way. They have my deepest gratitude.

The constant support I received from Mario, my parents, and friends also needs to be acknowledged.

Finally, I would like to thank the *Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche* (FCAR) of the government of Québec, for its financial support.

## Abstract

This thesis includes the translation into French of four short stories by English-Canadian author Clark Blaise: "Eyes," "Notes Beyond a History," "Meditations on Starch" and "Sitting Shivah with Cousin Benny." These stories span Blaise's career and, because they build on different styles, settings and identities, they offer a particular challenge to the translator. In addition to the translation itself, the thesis reflects upon Blaise's life and work, literary translation in Canada, the translation problems created by the texts, and the fields of comparative literature and translation studies. By looking at Clark Blaise's life and at his writing, this thesis draws a parallel between his work and the process of translation itself. The translation process highlights many of Blaise's key concerns, such as the issues of displacement and comprehension across boundaries. This translation thesis comes to fill a certain void in the tradition of literary translation in Canada: when the author started publishing in the 1960s, few English-Canadian works were being translated into French. The situation has improved, but it is to be expected that some of Blaise's early works will never be known to French-speaking readers because the impetus is to translate current works. Specific translation problems created by Blaise's fiction discussed in this thesis include: reference (allusions and intertexts, foreign words, setting), poetics (metaphors and similes, play on words, accumulation, emphasis), and narration (register and point of view). The fields of comparative literature and translation studies provide a theoretical framework for the practical problems a translator of Blaise into French has to face.

## Résumé

Ce mémoire de maîtrise est principalement consacré à la traduction en français de quatre nouvelles de l'auteur canadien-anglais Clark Blaise : « Eyes » (tirée du recueil *A North American Education*), « Notes Beyond a History » (de *Tribal Justice*), « Meditations on Starch » (de *Man and His World*) et « Sitting Shivah with Cousin Benny », récemment publiée dans la revue *Salmagundi*. Écrites à divers moments de la carrière de Blaise, ces nouvelles illustrent des thèmes et des préoccupations qui reviennent à tout coup dans son œuvre, notamment l'identité, ce qu'elle est et où elle se trouve.

Les nouvelles sont introduites par une discussion qui présente en quelque sorte le contexte dans lequel la traduction a été produite et la façon dont l'œuvre a été abordée à cette fin. Tout d'abord, nous nous attarderons brièvement à la vie de Clark Blaise et à son œuvre pour constater qu'elles font écho au processus de traduction lui-même. Après avoir expliqué notre choix de la nouvelle comme genre littéraire, nous verrons comment ce mémoire se positionne dans la tradition de la traduction littéraire au Canada. Puis, nous analyserons en profondeur les problèmes de traduction (qui sont autant de défis pour le traducteur) engendrés par l'écriture de Blaise et proposerons certaines solutions. Enfin, nous situerons le projet dans le contexte théorique des champs de connaissances que sont la littérature comparée et la traductologie. Nous montrerons le lien qui existe entre la réflexion ayant encadré la traduction des nouvelles et les débats qui occupent les théoriciens et praticiens de ces deux disciplines.

Quelques mots, donc, sur l'auteur : Clark Blaise naît aux États-Unis, d'un père canadien-français et d'une mère manitobaine. Comme le père est commis voyageur, Blaise parcourt l'Amérique et en découvre les multiples visages durant son enfance, exploration qu'il poursuit dans sa vie adulte. Ce déplacement constant que Blaise présente dans ses écrits est surtout géographique et culturel. Le présent mémoire vise à amplifier le déplacement, à le rendre linguistique et transculturel à travers le processus de traduction. Mais les choses deviennent vite plus complexes : les identités fluctuantes et les multiples endroits et situations dépeints dans l'œuvre de Blaise en font une forme d'interprétation, de compréhension au-delà des frontières, qui s'apparente à la traduction elle-même. Ce projet de mémoire n'aspire donc pas uniquement à présenter une traduction des nouvelles, mais aussi à saisir le genre de traduction inhérente à celles-ci. Peut-être s'étonnera-t-on du choix des écrits de Clark Blaise pour ce mémoire. Il est bon de spécifier que même si l'auteur a passé la majeure partie de sa vie aux États-Unis, c'est à Montréal que sa carrière a véritablement été lancée et que son appartenance au corpus littéraire « canadien » est maintenant reconnue.

Par ailleurs, nous expliquerons pourquoi il est important que des auteurs tels que Blaise, dont l'écriture est pénétrée par le phénomène nord-américain, soient traduits en français au Québec plutôt qu'en France. Nombre d'exemples nous révèlent que le français québécois est plus sensible d'un point de vue lexical à certains aspects de l'expérience nord-américaine et est donc plus à même de les transmettre. Quoi qu'il en soit, le lectorat convenu pour ce mémoire est québécois, ce qui a inévitablement une influence sur la traduction.

L'on pourrait aussi dire qu'il est important que des auteurs tels que Blaise soient traduits tout court. En effet, lorsque Blaise commence à publier ses nouvelles dans les années 1960, peu d'auteurs canadiens-anglais sont alors traduits en français, bien que l'inverse (du français à l'anglais) soit plus fréquent, comme nous l'explique Philip Stratford dans sa bibliographie. Aujourd'hui, la situation est plus favorable à l'émergence de traducteurs littéraires au Canada, mais il y a fort à parier que les œuvres publiées au Canada anglais avant le milieu des années 1970 pourraient ne jamais être traduites (et donc rester inconnues du public québécois), puisque la tendance est naturellement à la traduction de nos contemporains.

Et quand l'on s'attaque effectivement à l'œuvre de Clark Blaise pour la traduire en français, il s'en dégage trois grandes catégories de problèmes de traduction, ou encore de défis posés au traducteur : les références, la poétique de l'auteur et la narration. Ces divisions s'imposent en raison de la distinction entre un texte littéraire et un texte pragmatique. Il appert que dans un texte littéraire, les références indirectes (allusions, symboles, etc.) priment sur les références directes. De plus, l'attention va aux structures novatrices et à la connotation des mots plutôt qu'à leur dénotation. Pour permettre une discussion plus approfondie et précise des difficultés de traduction soulevées par les textes de Blaise, chaque catégorie possède des subdivisions.

La réflexion sur les défis à la traduction s'articulera autour de différents éléments. Souvent, nous ferons référence au livre d'André Lefevere, *Translating Literature : Practice and Theory in a Comparative Literature Context*, qui a l'avantage d'être à la fois un guide pratique pour la résolution de divers problèmes de traduction et une réflexion théorique sur le lien entre texte et contexte, traduction et culture, et traductologie et



littérature comparée. En fait, le livre de Lefevre illustre bien ce à quoi ce mémoire aspire, soit un équilibre entre théorie et pratique. Bien entendu, nous aborderons les difficultés au moyen d'exemples concrets tirés des textes de Blaise. Nous verrons comment d'autres traducteurs littéraires (et plus particulièrement Claire Martin dans sa traduction du recueil *Tribal Justice*) ont abordé le même type de problèmes, pour finalement présenter nos propres pistes de solution.

Ainsi, nous discuterons des difficultés suivantes présentes dans les nouvelles traduites dans le cadre de ce mémoire de maîtrise : les références, qui comprennent les allusions (bibliques, culturelles et littéraires) et les intertextes, les mots étrangers et la situation géographique; la poétique, qui renvoie aux métaphores et aux comparaisons, aux jeux de mots, à l'accumulation et à la mise en relief; la narration, qui comprend les niveaux de langue (langue archaïque, sociolectes, idiolectes, style) et les divers types de narration comme telle.

En terminant, nous verrons de quelle façon ce mémoire s'inscrit dans le contexte plus large de la littérature comparée et de la traductologie. Nous esquisserons l'évolution de la place de la traduction au sein du champ de la littérature comparée et verrons comment les deux disciplines sont inextricablement liées. Nous constaterons que, bien qu'elle ait souvent fait l'objet de méfiance à travers les âges, la traduction constitue une approche privilégiée d'un texte. Et même si la perfection peut difficilement être atteinte, la traduction se révèle néanmoins nécessaire et omniprésente. En fait, la différence d'une traduction à l'autre réside souvent dans la latitude que chaque traducteur se permet par rapport à la « fidélité » au texte de départ. Lawrence Venuti, à travers *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, nous aidera à faire la distinction entre traduction

**« rapprochante » et traduction « éloignante ». Nous verrons finalement les répercussions que le choix d'une stratégie particulière peut avoir sur le texte d'arrivée en analysant comment notre propre traduction se positionne dans ce débat.**

## Table of Contents

	Acknowledgements	iii
	Abstract	iv
	Résumé	v
I.	On Translating Clark Blaise	1
	A. Clark Blaise and His World	2
	B. Within the Context of Literary Translation in Canada	5
	C. Translation Problems, or Challenges	11
	1. Reference	12
	a. Allusions and Intertexts	13
	(1) Biblical Allusions	14
	(2) Cultural Allusions	15
	(3) Literary Allusions	17
	b. Foreign Words	18
	c. Setting	23
	2. Poetics	26
	a. Metaphors and Similes	26
	b. Play on Words	29
	c. Accumulation	32
	d. Emphasis	34
	3. Narration	35
	a. Register	35

	(1) Historical Register	35
	(2) Sociolects	36
	(3) Idiolects	39
	(4) Variations of Style	40
	b. Point of View	41
	D. In Relation to Comparative Literature and Translation Theory	43
II.	« L'œil »: a translation of "Eyes"	53
III.	« Notes en marge d'une histoire »: a translation of "Notes Beyond a History"	62
IV.	« Méditations sur l'amidon »: a translation of "Mediations on Starch"	82
V.	« En passant les Chive'a avec cousin Benny »: a translation of "Sitting Shivah with Cousin Benny"	99
	Bibliography	xii
	Appendixes	xxiii
	A. "Eyes"	
	B. "Notes Beyond a History"	
	C. "Meditations on Starch"	
	D. "Sitting Shivah with Cousin Benny"	
	E. « En marge d'une histoire »: Claire Martin's translation of "Notes Beyond a History"	

## I. On Translating Clark Blaise

In his novella "Translation," about a man who leads a double life as Québécois Philippe Carrier and American Phil Porter, English-Canadian author Clark Blaise describes the difficulty of keeping those two identities together: "Hell would be having to make a conscious choice, like a translator, between dozens of perfectly serviceable likenesses for every phrase of every sentence" (125). In his own life, Blaise has long struggled for an identity that would be, in his word, "anchored" (Resident 184). But the numerous shifts this identity has gone through have influenced his writing, and make its translation a challenge.

This project includes the translation of four of his short stories: "Eyes," from *A North American Education*; "Notes Beyond a History," from *Tribal Justice*; "Meditations on Starch," from *Man and His World*; and the recently published "Sitting Shivah with Cousin Benny." These stories span the author's career and exemplify major themes in Blaise's writing, what he himself calls his "obsessions with self and place; not just the whoness and whatness of identity, but the *whereness* of who and what I am" (2). Because they build on various styles, settings and identities, the stories offer a particular challenge to the translator.

The translation of short stories from different periods in Clark Blaise's career naturally leads to a discussion on the place of literary translation in Canada in the past few decades. We will see how this project comes to fill a certain void—when Blaise started publishing in the 1960s, few English-Canadian works were being translated into French in Canada.

This translation thesis is also inscribed in the broader context of comparative literature and translation studies. Together, these disciplines provide a theoretical framework for the practical problems and challenges a translator of Blaise into French has to face, when deciding between a “foreignizing” or a “domesticating” translation strategy, for instance. André Lefevere’s *Translating Literature: Practice and Theory in a Comparative Literature Context* will be used as a reference. As indicated by its title, this work has the advantage of being both a practical guide to dealing with translation problems and a theoretical reflection on the relation between text and context, translation and culture, and translation studies and comparative literature. This duality is what the present thesis project aims at. While theory is not to be neglected and needs to inform any translator who wishes to take part in the debates that are of interest to comparatists and translation theorists, the greater part of this introduction will be devoted to a discussion of translation problems. It is important that translators, if they are to become more “visible,” document their work. They should explain how they have come to make “conscious choices” when dealing with difficulties of reference, poetics and narration, all prominent in Clark Blaise’s writing.

#### **A. Clark Blaise and His World**

In his introduction to *Resident Alien*, Blaise says about himself:

Sociologically, I am American. Psychologically, a Canadian. Sentimentally, a Québécois. By marriage, part of the Third World. My passport says Canadian, but I was born in America; my legal status says immigrant. Resident Alien. Everywhere I see dualities. The continent of gringos, everything north of the

Rio Grande, is sliced in half, and I occupy both sides, uneasily. My parents quartered that northern half between them: English and French, and all the silence that entails. I lived my childhood in the deep, segregated South, my adolescence in Pittsburgh, my manhood in Montreal, and have started my middle age somewhere in middle America. (1)

Clark Blaise was born in Fargo, North Dakota, in 1940. His father, a French-Canadian born Léo Roméo Blais in Lac-Mégantic, Québec, died Lee R. Blaise in New Hampshire. His mother, Anne Vanstone, was from Wawanesa, Manitoba. Partly because of the father's job as a salesman, the family roamed North America: North Dakota, Cincinnati, Pittsburgh, Atlanta, a succession of Florida towns and cities, New York, Cleveland, Chicago, Winnipeg, Missouri, Cincinnati and Pittsburgh again.

In his autobiography, *I Had a Father*, Blaise titled the first part "My Life as an Atlas," illustrating the way in which he has belonged to numerous places. But the atlas analogy is also a reminder of how important geography was to his childhood imagination, and, later, to his writing:

For me, growing up in a map-strewn apartment in central Florida, countries were like bodies, and borders were their skin. I attributed personalities to shapes, and learned to recognize and respond to outlines of states, countries, and even counties the way salesmen do to faces. I projected personalities on barren outlines. (Border Fiction 3)

Blaise's upbringing and background have made him a privileged witness to what it means to live in North America, and he has been able to tell the stories of dislocation, exile, survival, and border crossing that are inherent to it. The constant displacement Blaise

foregrounds in his works is mostly physical and cultural. This thesis takes this displacement a step further, making it linguistic and transcultural through the translation process. But Blaise's shifting identities, and the various locales and situations he writes from, make his writing a form of interpretation, of comprehension across boundaries, not unlike translation itself. This project then works on two levels: not only the translation of the four stories but also an attempt to capture the form of translation these stories are intrinsically.

Clark Blaise has spent most of his life in the United States. In reaction to this translation project, people have repeatedly asked: how is he a Canadian writer? It is difficult to explain exactly what makes a writer *Canadian*, but the place of birth would certainly not qualify as a criterion, since many writers from diverse origins have found their place in the Canadian "canon." Canadian ethnicity is not an issue that will be debated here. But let us point out that aside from having Canadian parents, Clark Blaise lived in Montreal, and then Toronto, from 1966 to 1980. It is during this period in the author's career that his writing started to attract the attention of critics. Indeed, Blaise had many of his works published in Canada. He was also involved with the Montreal Storytellers Fiction Performance Group, along with John Metcalf, Hugh Hood, Ray Smith, and Ray Fraser. He collaborated with Metcalf in the publication of several anthologies of Canadian short stories (Jackel 77, 78). Although he has been living in the United States for two decades now, Clark Blaise has always remained genuinely interested in Canada's and Québec's political, social, and cultural life. He closed the debate himself in 1980 by saying: "Culturally I am hybrid and maybe not bred true to either parent—Canadian or American. But if Canadian Literature can't find a place for



me, then Canadian Literature is sadly self-restrictive” (Hancock 64). One would hope Blaise would not have to answer the same question today.

After having been the director of the International Writing Program at the University of Iowa from 1990 to 1998, Clark Blaise now divides his time between teaching—summer courses and a workshop at Berkeley—and writing. His works include four collections of short fiction: *A North American Education* (1973), *Tribal Justice* (1974), *Resident Alien* (1986), and *Man and His World* (1992). He has also written three novels: *Lunar Attractions* (1979), *Lusts* (1983), and *If I Were Me* (1997), and collaborated to two works of nonfiction with his wife, author Bharati Mukherjee: *Days and Nights in Calcutta* (1977), and *The Sorrow and the Terror* (1987). In 1993, he published his autobiography, *I Had a Father*. Forthcoming are four volumes of new and selected short stories and what he calls a biography/intellectual history, *Time Lord: Sir Sandford Fleming and the Biography of Standard Time* (working title). He will soon start working on a novel set in 19th century Québec and upstate New York.

## **B. Within the Context of Literary Translation in Canada**

The selected texts for this thesis all belong to the genre of short fiction. As a thesis project, translating stories provides more of a sense of completion than translating part of a novel would, for example. The way in which an author can, in the few pages of a short story, create an atmosphere, install characters, and wrap everything up with an unexpected ending, deserves our attention and admiration for the degree of technical ability it requires. Writing short stories is a special craft: each word has to have impact. The work has to be brief, without seeming to be, and to provide a sense of unity. In its

succinctness, its quest for “le mot juste,” it would seem that short fiction is surpassed only by poetry. Clark Blaise himself comments on this challenge:

The first sentence of a story is an act of faith—or astonishing bravado. A story screams for attention, as it must, for it breaks a silence. It removes the reader from the everyday (no such imperative attaches to the novel, for which the reader makes his own preparations). It is an act of perfect rhythmic balance, the single crisp gesture, the drop of the baton that gathers a hundred disparate forces into a single note. The first paragraph is a microcosm of the whole, but in a way, that only the whole can reveal. If the story begins one sentence too soon, or a sentence too late, the balance is lost, the energy diffused.

It is in the first line that the story reveals its kinship to poetry. Not that the first line is necessarily ‘beautiful’, merely that it can exist utterly alone, and that its force draws a series of sentences behind it. The line doesn’t have to ‘grab’ or ‘hook’ but it should be striking. (To Begin 158, 159)

To be striking and to intrigue is what the opening sentence of “Eyes” aims at: “You jump into this business of a new country cautiously” (16). The reader cannot help but wonder who is speaking, who this narrator is speaking to, what country this is, and why one has to be cautious. A proper translation should have the same impact, in spite of differences that are inherent to each language: “Vous vous lancez avec prudence dans cette aventure d’un nouveau pays” (my translation). My goal was to recapture the oxymoron of “jump” and “cautiously,” which triggers the reader’s curiosity in the original. For a long time, I

struggled with this initial sentence, being conscious of the care Blaise has put into writing it.

On the other hand, writing from a poststructuralist perspective, Richard Laine in “Clark Blaise and the Discourse of Modernity” rejects what he calls the “transcendental status” Blaise awards to beginnings, which, according to Laine, are essentially constructions, just like endings. He claims that if it is mysterious, then, “the beginning transcends our world, we cannot touch it” (127). Granted that there are formal techniques at work in a beginning, there is also the appeal of the unexplained that can, in the best of cases, be preserved in a translation. I hope that I achieved that with the previously mentioned translation of the first sentence from the story “Eyes.”

One is not likely to discover Blaise through a French translation. The author has roots in Québec that are very dear to him, but he is relatively little known to most Québécois, despite the fact that three of his books have been translated into French: *Resident Alien (Ma vie traduite, revue et corrigée)* and *The Sorrow and the Terror (Le chagrin et la terreur)*, both by Jean Chapdelaine Gagnon, and *Tribal Justice (La justice tribale)*, by Claire Martin. A few other stories have appeared in French in anthologies or periodicals. Both Gagnon and Martin are Québécois writers and translators.

It is important that authors like Blaise, whose works are so permeated with what it means to live in North America, get translated into French in Québec rather than France. The recent translation of Mordecai Richler’s *Barney’s Version* in France and the protests it gave rise to in Québec demonstrate the problem of a European translating a Canadian or North American novel. Gilles Marcotte writes:

Ce qui m'embête un peu plus, c'est l'anglicisation effrénée qu'impose le traducteur aux rues de Montréal: Sherbrooke Street, passe encore, cette rue est anglaise de naissance, mais Rachel Street, Notre-Dame Street, c'est pousser un peu loin le bouchon. Cette manie est d'autant plus gênante que, lorsqu'il parle de hockey, Bernard Cohen traduit à tour de bras, les Maple Leafs de Toronto devenant les Feuilles d'érables! [...] Il faut bien dire que, dans les grandes maisons d'édition françaises, on se soucie du Québec comme d'une guigne. (126)

It comes as no surprise, then, that English-Canadian actor and author Ann-Marie MacDonald comments on the translation of her novel *Fall on Your Knees* in an interview with *L'actualité*:

C'était très important pour moi que la traduction française de mon livre soit faite au Québec. Pour que la saveur originale de mon travail soit respectée. [...] Je me souviens d'avoir joué dans des pièces de Tchekhov traduites en Angleterre. Ça donnait à l'ensemble un ton très cérémonieux, finalement assez étrange. Et je me suis dit que c'est ce qui risquait d'arriver à mon livre s'il était traduit en France. Il aurait une saveur européenne, ce qui n'est pas mal en soi, mais qui ne refléterait pas du tout la réalité du Cap-Breton. (94)

Québec French has a North American sensibility on a lexical level, and Québécois translators are fundamentally more likely to grasp certain elements of the American experience. Certainly, the intended audience for the translations of this thesis was Québécois.

The decision to translate stories is also related to a belief that French-speaking readers would enjoy having greater access to short fiction. The genre is more popular in English Canada than in Québec. Indeed, many renowned English-Canadian authors have established their reputation almost solely on short story writing: Alice Munro—who, significantly, resisted pressure coming from American publishers who wanted her to turn her story cycles into novels (Lynch 6)—, Mavis Gallant, Alistair MacLeod, Sandra Birdsell, Leon Rooke, and others. It is hard to think of prominent Québécois writers having privileged the genre of short fiction to the same extent. In *Nous aurions un petit genre: publier des nouvelles*, Gilles Pellerin points out that the short story has come to be viewed as a somewhat “minor” genre in French, insufficient to establish a writer’s reputation (155).

Given the constraints associated with writing short fiction and the importance allowed to brevity and conciseness, one might claim that English lends itself to the genre better than French does because it is more concise as a language. While this assumption can usually be verified in translation from English into French, Pellerin asks rhetorically: “Le français n’aspire-t-il pas parfois à une certaine élégance, à une disproportion entre la chose à dire et le nombre de mots pour y arriver?” (158). Discussing the difficulty of having short fiction published in Québec (and France), Pellerin writes that, as a French-speaking people living on an English-speaking continent,

nous avons constaté [...] que généralement notre langue mettait un peu plus de temps que l’autre à en venir au fait. Certains en ont conclu à la supériorité de l’anglais.

La question de la brièveté intéresse immanquablement un nouvelliste.

Pourquoi donc le lectorat francophone montre-t-il tant de tiédeur à l'égard de la nouvelle, puisqu'il en va tout autrement du public anglo-saxon, germanique, slave, italien ou hispanique? (155)

Of course, the demand for a certain type of book dictates the rules in the publishing world. In fact, another of Pellerin's claims is that, when it comes to short fiction, Québécois and French publishers are currently more willing to invest in translations, rather than to take a chance with original French material (155).

But translations in general were not always popular with Québécois and Canadian publishers. In his 1977 *Bibliography of Canadian Books in Translation*, Philip Stratford underlined how few English-Canadian authors were, until the 1970s, translated into French (v). The reverse movement (French to English) was more frequent. There are of course many ways to explain the "two solitudes's" relative ignorance of each other's literatures up to the 1980s: a certain cultural protectionism on the part of Québec; little promotion of its own literature by English Canada; the lack of programmes to support translators financially and incite them to do literary translations—the Canada Council's translation programme has officially been in effect only since 1971 (Stratford v-vii). The situation has improved. Writers like Margaret Atwood and Michael Ondaatje are now *relatively* well-known in French Québec. However, it is to be expected that the early works of many authors who, like Blaise, started publishing prior to the 1980s will never be known to French-speaking readers because the impetus is to translate current works.

Philip Stratford's bibliography of literary translations in Canada has only sporadically been taken on by others since his last survey in 1977. A few people built

upon Stratford's work, and among them are two former students of the programme in Comparative Canadian Literature at the Université de Sherbrooke: Patricia Godbout, for her article on translation in the *Oxford Companion to Canadian Literature*, and John J. O'Connor, who edited the third edition of the bibliography originally published by the Humanities Research Council of Canada (O'Connor 115). A comprehensive repertory would be a vital tool for scholars in Comparative Canadian Literature. For example, months into this project, I discovered that "Notes Beyond a History" had already been translated by Claire Martin. For all one's careful research, existing translations are extremely difficult to track down because there is no up-to-date bibliography of literary translations in Canada.

### **C. Translation Problems, or Challenges**

The main challenges involved in translating Blaise's work into French have been divided up into three broad categories: reference, poetics, and narration—each of which includes sub-categories that point more precisely to concrete issues. The divisions sprung from the question of what makes a text literary: literary texts, as opposed to non-literary prose, are often described as being non-discursive and non-referential. In other words, indirect references (allusions, symbols) become more important than direct references; attention is paid to innovative structures and to the connotation of words rather than to their denotation. Consequently, not only is it important to pay attention to what is being communicated (reference), but also to how it is being communicated (poetics), and by whom (narration). Some minor translation problems have been left out of the discussion, such as the treatment of punctuation, abbreviations, place names, weights and measures,

etc.. Most of the sections to follow are introduced with a comment by André Lefevere because of the relevance of his work to the present project.

For some of the problems, we will look at how they have been dealt with by Claire Martin in her translation of the collection *Tribal Justice (La justice tribale)*. Analyzing ways in which someone else solved similar problems provided an insight into my own translation process; it forced me to look back on my solutions and explain them as conscious decisions rather than letting them pass as unexplainable intuitions. We will see that Martin's strategies and the ones adopted for this translation thesis sometimes differ, perhaps because of the different contexts in which the translations were produced. Indeed, there can never be two identical translations of the same text because a translation is marked by the one who does it. I produced my translation in an academic context; audience and publication were not my prime concerns. As for Claire Martin, she is a writer herself. Her translation is coloured by her own style in that her French is refined and polished. On the whole, we could say that her rendering of the Blaise text neutralizes and domesticates that text (which becomes especially apparent in dialogues) in order to make it smooth, seamless, and easily read.

## **1. Reference**

Because we are dealing with literary texts, the matter of reference will be approached from a different perspective than for other types of translation. In fact, we will look not so much at the words themselves as at how they make the stories resonate to become more than just aligned sentences obeying the rules of grammar and syntax. The references discussed here are challenging because they are indirect: how texts refer back



to other literatures or cultural influences (allusions and intertexts) and how a writer constructs a story by using defamiliarizing elements (foreign words and setting).

#### **a. Allusions and Intertexts**

Translators have to be able to recognize [...] allusions and to decide whether they should reproduce them in their translations. If they decide to do so and if they translate into a language that shares a culture with the language of the source text, their difficulties are minor. If they consider that an allusion in the original no longer enhances the writer's point, they may decide to replace it with another kind of allusion. In that case they are likely to face greater difficulties. (Lefevere 22)

Most of Blaise's writing is set in the United States or in Canada. The two countries share a relatively similar system of references. We thus assume that Canadian readers generally understand specific references to American culture. On some occasions, Blaise also draws on European or Indian culture. These references could create comprehension problems and the translator might feel the need to supplement, explain or clarify. However, explanation is often provided by the author himself, who takes his readers along on his outsider's voyage of exploration and discovery. For example, during an Indian wedding in *Days and Nights in Calcutta*, Blaise is surprised when a man tells him he wishes someone had died during his wedding. The reader is also unsettled by this declaration, until an explanation comes from another character: "I don't know if you know, Clark, but if someone dies during a wedding, then the whole thing is canceled" (164 ). One also has to understand Europe and the context in which World War II took

place to render the irony of a passage such as the following in “Meditations on Starch”:  
 “My grandfather’s response to history is summarized in a single gastronomic grumble.  
 ‘Why couldn’t *il Duce* have been a Frenchman! At least we would have eaten properly’”  
 (29). A possible rendition could be: “La réaction de mon grand-père à l’histoire pourrait  
 se résumer en une seule plainte gastronomique : *Il Duce* n’aurait-il pas pu être  
 Français! Au moins on aurait mangé correctement!” (my translation). Irony being an  
 obvious feature of Blaise’s writing, it is important that the translator be willing to  
 research the meaning of contexts, references, and allusions.

### (1) Biblical Allusions

In the present case, since the Bible is a central text for both the readers of the source text and of the target text, biblical allusions can and should be kept. Nevertheless, the translator must determine the role of such allusions in the text: are they to create irony and hyperbole or symbolism and grandeur?

For example, in “Notes Beyond a History” the biblical allusions serve as a way to emphasize the impression of strangeness and evil the young boy feels when he meets first the Rourkes, who are Catholics, and then the mixed-blood population. In this translation thesis, “I jumped back, half expecting [the pieces] to leap at me, like snakes from Aaron’s rod” (96) becomes “je bondis vers l’arrière, m’attendant presque à ce que les pièces me sautent dessus, tels des serpents jaillissant du bâton d’Aaron.” For her part, Claire Martin translates: “je reculai vivement comme si elles allaient ramper vers moi, tels les serpents de la verge d’Aaron” (113). If one goes back to the Bible however, one will discover that the “bâton d’Aaron” and the “verge d’Aaron” are two different things, used in different

contexts. As Jean-Claude Bologne explains in *Les allusions bibliques: dictionnaire commenté des expressions d'origine biblique*, the “bâton” causes the plagues of Egypt, whereas the blossoming “verge” is a sign of Moses being chosen by Yahveh (45-46).

One of the specific problems the translator has to face is that French has no such thing as a King James version of the Bible. There are numerous translations to be taken into consideration: that of the *École biblique de Jérusalem* and of the *Traduction œcuménique de la Bible*, the Maredsous Monks', de Sacy's, Chouraqui's, Crampon's, Trinquet and Osty's, de Solms', Pirot and Clamer's, and many more. When looking for a proper translation for the snakes from Aaron's rod, one can find in various translations of the Bible in French: *dragon*, *gros serpent*, *crocodile*, *reptile*, and *serpent*. “Serpent,” being the most frequent and closest to the original “snakes,” is the one that appears in both my and Martin's translations of the story. The word also evokes the Garden of Eden and the original sin. Those images can be related to the boy's loss of innocence, and his crossing over from his Bermuda lawn to the Rourkes' garden of twisted trees with its clusters of snakes.

## **(2) Cultural Allusions**

Allusions to film, television, radio, sport, pop culture, and politics are numerous in Blaise's texts. Recognizing them requires familiarity with the culture of the source text. Research remains fundamental.

Since the story “Eyes” is set in Montreal in the 1960s, information was readily available for my translation. For “Notes Beyond a History” however, research on life in the “Deep South” in the 1930s and on the history of Florida (the Canal, the Seminoles)

was necessary. The cultural allusions in “Meditations on Starch” raised questions as to who B. Traven was, what Hitler’s Sudeten policy was about, or what had become of Freud’s house, among others. Knowledge of World War II, psychoanalysis, and the Bauhaus were essential for the translation. But none of the four stories draws more on cultural allusions than “Sitting Shivah with Cousin Benny.” It takes us from Pittsburgh in the Gilded Age and in the 1950s to Moscow in the 1990s, introducing us along the way to a number of personalities from sports, politics, music, television, and literature.

In literary translation especially, it is important to understand and translate the context of a story, not only its words, which sometimes means supplying extra information for the readers of the target text. For instance, in the translation of “Notes Beyond a History,” the target audience is told that Cy Young and Early Wynn were pitchers and that Tom Watson was a politician, not a preacher as someone might believe on a first reading. But one does not want to give away too much. Readers still have to feel that they are being taken into someone else’s world: the author’s. That is why footnotes are used sparingly in this thesis. Claire Martin uses them more often, to provide information about some allusions. Footnotes tend to break the illusion and rhythm, and are not a good incentive for readers to immerse themselves in the world of the literary text.

Another way of understanding cultural allusions is looking at how the emotional charge of a word has evolved through the years. A good example in the North American context is the word “negro.” Canadian author and translator David Homel talks about the difficulty of dealing with the word “nègre” in his English translations of Dany Laferrière. He finally says: “I decided to thread the needle, depending on the context for guidance”

("Tin-Fluting" 49). Depending on the context is mostly what Martin does in her translation of *Tribal Justice*. Sometimes she uses "nègre," other times "noir." The following sentence in "Notes Beyond a History," when the narrator describes Hartley, Florida in the 1930s, was especially problematic: "We had a movie house open on Wednesday for Negroes and on the weekends for us" (94). In this thesis we find: "Nous avions une salle de cinéma, ouverte les mercredis pour les Noirs et les fins de semaine pour nous." Claire Martin has: "Il y avait une salle où l'on donnait des films le mercredi pour les nègres et en fin de semaine pour nous" (110). The segregation between "them" and "us," between "les Noirs" and "nous" is clear enough and resorting to "nègres" is unnecessary. Furthermore, using "nègres" could be giving the word more meaning than it actually had in the 1930s. As Annick Chapdelaine points out in a discussion of the translation of Faulkner, the term "Negro" was not "marked" at the time (22). But since it is marked today, "nègre" might give the sentence a meaning that it was not meant to have in the beginning. However, had someone translated the story right after it was written in the 1960s, when the Civil Rights Movement was at its height, he or she might have made a different, more politicized, decision. Translations are a product of their time. Alexis Nouss, professor of translation at the Université de Montréal, says: "Une traduction ne peut jamais être définitive. [...] La traduction n'est pas seulement immergée dans l'histoire, elle est le reflet de l'histoire."

### **(3) Literary Allusions**

Clark Blaise has his favorites in the literary world: Céline, Flaubert, Kerouac, D.H. Lawrence, and Faulkner, among others. Indeed, many of Faulkner's novels or

stories come up in Blaise's own writing as intertexts. And the suffocating atmosphere of the Deep South that we find in Faulkner also permeates many of Blaise's early texts, like "Notes Beyond a History." The translator has to be perceptive of implicit or suggestive references to Faulkner's work, in order to render the intertextual dimension of Blaise's writing. Consequently, one should read Faulkner, in translation as well, to see what has been done with spoken language for example. Unexpected help will sometimes come from a fellow translator: in *Tandis que j'agonise (As I Lay Dying)* we can find *véranda*, the proper translation for the "porch" in "Notes Beyond a History." Blaise also alludes to a number of writers in "Meditations on Starch" (B. Traven, Kafka, Freud) and "Sitting Shivah with Cousin Benny" (Willa Cather, Kenneth Burke, Malcolm Cowley, Kurt Vonnegut, Jr.).

Other literary allusions are much more explicit, such as the citation from Henry James' "At Isella" at the end of "Notes Beyond a History" (page 103). The translator has to find the French translation of James' story (if it does indeed exist) and then incorporate the quotation to his or her own translation.

#### **b. Foreign Words**

Lefevre synthesizes well the issues related to the presence of foreign words in a text:

Obviously the writer of the original put [foreign words] there for a reason—an illocutionary reason. To "regularize" them, to translate them as if they were not foreign words in the original, may therefore be to detract from the complexity of the original. On the other hand, some foreign words (and

phrases) may no longer sound foreign to the readers of the target language, in which case they will have lost the effect intended by the author. (29)

The *Kaffeeschlag mit Sachertorte*, *Apothek*, and *jethoo-bari* of “Meditations on Starch,” and the *casas del alimento* and *tavernas* in “Notes Beyond a History” add a local component that has to be kept in translation. There is however a problem when, as with the two preceding Spanish expressions, the foreign terms are not spelled correctly. If the mistake cannot be justified by the context, it should be corrected—*casas del alimento* and *tabernas*—although Claire Martin decided not to in her translation.

We should leave in foreign words according to Lefevre. But there is also a case to be made for translating them. Talking about his struggle with the translation of Creole terms from Dany Laferrière’s works, David Homel says: “I don’t believe translators need to leave in foreign terms in order to insure the foreignness of the work they’re doing. Especially in Laferrière’s case—though the same is true in all works—the foreignness is built in, as surely as the letters are printed on the paper” (“Tin-Fluting” 51). Consequently, Homel looked for English equivalents to the Creole terms.

In this thesis project, the Yiddish terms used by Blaise in “Meditations on Starch” and “Sitting Shivah with Cousin Benny” raised a problem. For the religious terms, one should try to find the words that would be used in a French-speaking context. Hence, “Shivah” was translated as “Chive’a,” “yarmulke” as “kippa,” and “shiksa” as “goyette.” As for non-religious Yiddish or Yiddish-sounding words (*gepashket*, *shlepp*, *shlimazel*, *kibitzing*, *shtik*), Wentworth and Flexner tell us they are often used for humorous effect (447) and have become integrated to American slang. They were more or less left as such in translation, although French rarely uses Yiddish for that purpose. Hence, on some

occasions, extra information is supplied for target readers to understand the meaning. For instance, “the *gepashket* concoctions with alfalfa sprouts and garbanzo beans” (“Meditation” 27), becomes “ces prétentieuses mixtures *gepashket* à la luzerne et aux pois chiches” (my translation) to point out that *gepashket* means overdone, something added just for the sake of making an impression. As for Claire Martin, in her translation of “How I Became a Jew,” she chooses a strategy similar to Homel’s, translating most Yiddish words into French by relying on the context.

Another difficulty arises in the specific case of translating Blaise into French. Obviously, the effect of the *centre d’achats* and the *maternelle* in the first paragraph of “Eyes,” of the French words inserted in the English sentence, cannot be rendered as strongly. Some sort of compensation has to be used. At first, one may think of inverting the codes and using “shopping centre” and “day-care” in the French translation. Technically, the effect on readers would then be the same, but the story would not make its point anymore. For what is being set out in the first paragraph is the quest of a man who cannot feel whole because he senses he does not belong in this new city, speaking to him in *French*. If the translator systematically puts in English terms where there used to be French terms in the English source text, a sentence like “Ces Français sont partout autour de vous” (my translation) no longer makes sense. Consequently, one should find a different way of underlining the fact that some expressions are in French in the source text. First, by using italics, a rather standard procedure to signal the presence of the target language in the source text. Then, the distinction between the narrator and those who “belong” can be emphasized with translations such as “pas trop loin d’un supermarché dans un *centre d’achats*, comme ils disent” (my translation) for “a supermarket in a



*centre d'achats* not too far away" (16) and "Leur *maternelle* la plus proche?" (my translation) for "Where's the nearest *maternelle*?" (16).

The solutions devised throughout the story "Eyes" are tentative: italicization, and the use of phrases such as "Et toujours en français" introducing direct speech, for instance. A translator should try and make the target readers realize that there was a breach in the source text, allowing a different code to penetrate it. Whenever possible, Claire Martin's usual solution of using a footnote saying "En français dans le texte" should be avoided. But in her translation of "Among the Dead" (which is set in Montreal, like "Eyes"), Martin does not signal the presence of French in the source text at all, not even through footnotes. She does correct the faulty use of French in the original, however. For the following

The same bleakness, the same *bidonvilles* stretching for miles beyond the city walls. Our dream had always been salvation and *bonheur*, even knowing that we'd ingested the worst of both worlds: the suspicions and ignorance of the *petit commerçant*, with the arrogant sprawl of America. Therefore, the Québec compromise, cropping up everywhere as *le bongoùtisme québécois*. Drive up the *Grands Boulevards* of Montreal [...]. ("Dead" 217)

Claire Martin's translation reads:

La même désolation, les même [sic] bidonvilles qui s'étendent pendant des milles au-delà des murs de la ville. Notre rêve avait toujours été le salut et le bonheur, même en sachant que nous avons absorbé le pire de deux mondes: la défiance et l'ignorance du petit commerçant et l'étalage arrogant de

l'Amérique. De là le compromis québécois surgissant partout comme le bon goût québécois. Faites les Grands boulevards de Montréal [...]. (259).

In the story “Notes Beyond a History,” she frenchifies names: Theodora, Lillian, and Lucretia Rourke become Théodora, Liliane, and Lucrétia. Clearly, Martin and her publishing house privileged readability over the hybridity of the original Blaise text.

Another way in which Clark Blaise inserts French in his English text is through his Franco-American characters, whose French bears the trace of the contact with the English language. For instance, in “The Bridge”: “ ‘It would be bad if he saw me here,’ she said in that harsh Yankee voice. And before I slept she added in that soft Canadian French of her childhood, and mine, ‘*Mal si l’ [sic] me voit*’ ” (141). One has to keep the awkwardness (while correcting the mistake), to signal the fact that the woman is becoming less and less fluent in her mother tongue. But for other instances of direct speech transposed into French—when characters spoke English in the source text—awkward phrasing clearly cannot be applied.

Blaise also sometimes makes Québécois characters speak French, but introduces mistakes that should not be there. In “Snow People,” a Québécoise vacationing in Florida asks a young boy “*Que t’appelle-tu [sic]*” (204). The translator has to correct the mistake, which is not plausible coming from someone whose first language is French.

However, one has to be careful not to confuse mistake and hybridity. For instance, on page 103 of “Notes Beyond a History,” the people living in the forest start screaming: “‘*Morte, morte!*’ and others, ‘Kill, kill!’.” First, one could think that “morte” is a mistake on the French *mort* or on the Spanish *muerte*. However, for Blaise, this short phrase represents his deliberate attempt at showing a false, hybrid language developed by these

mixed-blood populations descended from the canal work crews that were left behind (Bread Loaf, 1999-08-12). To show the author's intention, I italicized the key phrase: "Une fois de plus, je regardai vers eux, espérant qu'ils verraient à quel point j'étais jeune et effrayé, mais tout ce que je voyais, c'était des nuées d'enfants, tous de la couleur du sable sale, et des adultes plus foncés qui me criaient, « *Morte, morte!* » et d'autres, « Tuez-les! Tuez-les!»" (my translation). Claire Martin preferred not to underline the hybrid aspect of the language and simply used "à mort" for both "*morte*" and "kill."

### c. Setting

When Blaise uses settings such as Florida or India, he introduces species of trees, plants or animals that have barely been spoken of in French, such as floating mangroves or warmouths. In order to render a certain reality, the translator has to be able to *see* it. For instance, one translating "Notes Beyond a History" will lose the thread if one is not able to picture the network formed by the canal, the creek, and the ditch: "To the right of the marked tree there was a broad, open ditch, that emptied into the creek at right angles to where we were. The ditch, about thirty feet wide, was lined with a high dike of mud and crushed limestone and stretched before us straight as an avenue" (100). The passage could read in translation: "À la droite de l'arbre ainsi marqué, il y avait un large canal qui se déversait dans le ruisseau, perpendiculairement à l'endroit où nous nous trouvions. Le canal d'environ trente pieds de largeur était bordé d'une haute digue de boue et de pierre calcaire broyée et s'étendait droit devant nous comme une avenue" (my translation). Having a sense of what is being described and finding a proper translation for "regional" terms requires research. However, the focus should be on the text as a whole, not only on

local expressions. There is certainly some truth to David Homel's comment about foreignness being built into a text, "as surely as the letters are printed on the paper" ("Tin-Fluting" 51). In other words, a few local terms here and there are artificial and useless if the translator is not otherwise respectful of the writer's style.

Respect, for a translator, also means being able to accept someone else's vision of one's own home. Blaise claims that while "Notes Beyond a History" takes place in Florida, it was written in the 1960s very much with Québec in mind. According to Blaise, there is a parallel to be drawn between the young boys' (and their community's) deep psychological fear of difference in race or religion and the situation in Québec (Bread Loaf, 1999-08-12). While this opinion may seem offensive at first, it is important to remember that when he wrote the story, Blaise was rediscovering his Québécois heritage. In the 1960s, learning more about Duplessis and "la grande noirceur," and being a witness to the growing tension between the French and the English in Québec must have influenced his vision.

Incidentally, a Québécois translator's familiarity with the setting of "Eyes," Montreal, is greater than with that of the other three stories, as would probably be the case of potential target readers. What is striking, however, is that the name of the city never appears in the story, nor do names of any of its well-known attractions, streets, etc.. It is important that readers feel that it is just not any French-speaking city that is being talked about. This influenced my use of some *québécoisismes* such as *robineux*, *quêter*, *magasins*, or *chambranlant*.

The European setting of "Meditations on Starch" required background knowledge of World War II and how it affected people, politics, and the arts in Europe. An

apparently banal sentence like “My mother found herself in Prague in 1933. Her art school in Germany had just been closed down” (27-28) was a reminder of the Bauhaus being harassed by Hitler around the same time. Readers of the target text have to sense that “being closed down” is a euphemism. In translation we have: “On venait de fermer l’école des beaux-arts qu’elle fréquentait en Allemagne” (my translation). In French, the “on,” as impersonal as it may appear at first, is not at all innocent. As in the original, the accusation is subtle.

Finally, in translating “Sitting Shivah with Cousin Benny” looking at pictures of Pittsburgh shot in the 1950s was informative. Reading about the city’s smoke regulation, its ethnic communities, its neighbourhoods, its monuments and sports teams, helps the translator understand the narrator’s claim that: “In our city, call it Pittsburgh, if I said we were Southside and Aunt Grace became Eastside, at least the way it was forty-five years ago, I could just as easily be describing different countries, or at least different states” (3). One realizes that the narrator, who lives in wealthy and sterile Southside, longs for rugged and industrial Eastside, with its old buildings, stained by smoke but rich with history. After having understood the context, one is able to produce a translation: “Dans notre ville, disons Pittsburgh, si je dis que nous habitons le sud et que tante Grace s’établit dans l’est (à tout le moins tels qu’ils étaient il y a quarante-cinq ans), je pourrais tout aussi bien être en train de décrire deux pays différents, ou au moins deux États” (my translation).

## 2. Poetics

In this section, we will study some of the distinctive features of Clark Blaise's writing—metaphors and similes, play on words, accumulation, emphasis—and the difficulties they present for a translator.

### a. Metaphors and Similes

Lefevere mentions that translators may decide to eliminate or modify a metaphor or simile if it contains elements that are not understandable for readers of the target text. He adds however: “[T]hey should do so only as a last resort since one characteristic of metaphor is that it requires some flexibility of mind to be understood” (37). The importance of metaphor in Blaise's style has been debated. While Frank Davey mentions Blaise's “avoidance of metaphor, simile, and romantic imagery,” (81) Robert Lecker claims “a highly developed use of symbolism and metaphor” (22) in his fiction. But in fact, Davey perceives the stories more along the lines of allegories: “[S]tories which are notable for their lack of metaphor become, as units, metaphors for continental issues” (84). This difference of opinion certainly leads to different readings of the texts. Like Robert Lecker, I think of Blaise's fiction as metaphorically rich, which is not to say that individual metaphors and symbols cannot, as a whole, come to stand for a greater issue. For instance, in the novella “Translation,” the successive metaphors of translation (from one language, one identity into another), the floating glacier, autobiography, and border crossing all come together to express the angst of North Americans feeling deprived of a center and of roots.

Whether a translator perceives metaphors in Blaise's work has bearing on the translation. For instance, in the first two paragraphs of "Notes Beyond a History," there are successive descriptions of Theodora Rourke's property and that of the narrator's family. If one sees them as metaphors for the characters' opposite lifestyles and values, one will pay particular attention to the contrasting of the 80-year-old stone cottage versus the four-year-old Spanish-style stucco home, or the twisted trees versus the rich Bermuda lawn: "Elle habitait la même anse du lac que nous, dans un pavillon de pierre qui devait bien avoir quatre-vingts ans et avait été bâti en retrait [...] tout ce qui restait quand ma famille s'installa dans le voisinage, c'était six cents pieds d'arbres tordus entre sa porte et la plage recouverte d'algues" versus "Nous avons bâti en 1928 une jolie maison d'architecture espagnole en crépi fauve. Elle [...] possédait un gazon riche et fourni qui s'étendait jusqu'au lac d'un côté et de l'autre, jusqu'à la haie séparant notre propriété de celle de Theodora Rourke" (my translation).

Québécois readers of the target text can relate to most of Blaise's metaphors, because of the relative proximity of their culture and the writer's. For instance, the amusement park as a metaphor for life in "Sitting Shivah with Cousin Benny": "So many odd things await in our futures, lined up like rides in an amusement park, parked and freshly painted and inviting us to climb aboard. You think you're headed for a restful interlude in the tunnel of love, but it's a roller coaster" (239), which is translated as: "Tant de choses bizarres nous attendent au détour, alignées comme les manèges d'un parc d'attractions, immobilisés, fraîchement repeints et nous invitant à monter. On pense s'embarquer pour un interlude reposant dans le tunnel de l'amour, mais il s'agit en fait de montagnes russes" (my translation). But other metaphors are less obvious and harder

for readers to understand, like the following metafictional comment by the narrator of “Sitting Shivah with Cousin Benny”:

You entered when you liked, movies were continuous, you caught the story on the fly. The story ended where *you'd* come in, narratives held an infinity of beginnings and ends. The pleasure was watching your ending slowly gather itself, scattered elements slowly compose themselves into *your* opening, and then extract added pleasure by staying beyond *your* ending, which was also your beginning, layering the plot in a different way, until it got predictable and boring [...] To take delight in narrative helplessness, would anyone today tolerate it [...] (245)

The French reads :

On entrait quand on le voulait, les films étaient projetés en continu, on attrapait l'histoire au vol. L'histoire s'achevait au moment où on était entré, les récits possédaient une infinité de débuts et de fins. Le plaisir résidait dans le fait de regarder notre fin se former lentement, de voir des éléments dispersés se composer lentement en notre début à nous, puis de faire durer le plaisir en restant après notre fin, qui était aussi notre début, en laissant se superposer les éléments de l'intrigue couche par couche, de différentes façons, jusqu'à ce que cela devienne prévisible et ennuyant. [...] Se délecter de son impuissance narrative, est-ce que quelqu'un de nos jours tolérerait une telle chose [...] (my translation)

Some readers (of the source or target text) will only detect the first layer of meaning—going to the movies—and will not perceive the comment on the art of living and writing,



on the pure pleasure of taming words and images. Here, Blaise is rejecting a form of didacticism that seeks to explain everything. Later on in the story, the narrator will not endorse the theory he is said to have come up with: “All I’ve ever written about is what being an adolescent in Pittsburgh felt like. The rest is footnotes” (251).

Another problem with metaphor is that one has to be careful not to fall for Blaise’s pseudo-similes, as on page 95 of “Notes Beyond a History”: “the Black Sisters were bald as buzzards.” When translating a comparison, one would usually try to find something that sounds as idiomatic in the target as in the source language. But in this particular case, it is the strangeness of the made-up expression that has to come through: buzzards are not “bald” and neither are the sisters with their clumps of cottony hair. Blaise is also playing a “subliminal” game with his readers, for whom “buzzard” is usually preceded by the term “old” to describe a contemptible person. It is not stated that the women are “old buzzards,” but the connection is still made. In French, *chouettes* (or *vieilles chouettes*) carries the same image. Overall, I tried to apply this principle: “produire sur le récepteur du message traduit un effet identique à celui que le message de départ avait sur le récepteur initial” (Klein-Lataud “transports” 83).

#### **b. Play on Words**

As a rhetorical device, word play was probably one of the most challenging aspects of this translation project because it reveals the poetry and the oral quality of the text. Witty puns confront translators with the untranslatable. Somehow, one has to make French come close to Blaise’s English, achieve similar effects through rhymes, ambiguity, polysemy, homophones or equivoque.

On the oral level, in a sentence such as “Grace was seventeen and a virgin and Uncle Talbot was from the parish and not too Polish” (“Shivah” 238) the assonance could not be rendered, but conveying the meaning was more important than the effect. Other times, the French language lent itself well enough to translation so that “*temps à cardigan*” reproduced a sound pattern similar to “sweater weather” (“Meditations” 36). But Blaise’s play on the Russian accent in English at the end of “Sitting Shivah with Cousin Benny” provided a greater challenge:

“With a ‘V’ remember,” he said.

“Vas Kurt Weill?”

“Not *vas* Kurt Weill? Was Kurt *Veill*?”

I tried it again.

“Weill? Oh, he was despicable!” cried Cousin Benny [...] “Did Gustav Mahler?” he asked.

“What?”

“Mahler? Dey vusn’t even in the same room!” (253-254)

It was hard, in translation, to come up with something I could be entirely pleased with. Indeed, I had to work with Kurt Weill, since it is his compositions (“September Song” and “Mack the Knife”) that Benny is playing in the story. The pun no longer works, but the following compromise is preferable to dropping the passage altogether in translation :

— On prononce « v », n’oublie pas, me dit-il.

— Comment allait Kurt Feill?

— Non, pas Kurt Feill, Kurt Veill!

J’essayai encore une fois.

— Veill, oh il n'allait pas bien du tout! s'écria cousin Benny [...]

— N'est-ce pas un malheur? demanda-t-il.

— Quoi?

— Mais non, ce n'est que Gustav Mahler! (my translation)

On a more semantic level, the difficulty increased when the word play was built into the text in such a way that it absolutely had to be translated. For example, in “Meditations on Starch”: “He still thought of himself as a set-designer, a property man (‘but not a man of property,’ he joked)” (30). The double-entendre between prop and property can be rendered as “Il se voyait toujours comme un décorateur, un homme d'accessoires (« mais pas un homme accessoire », blaguait-il)” (my translation). The translation insists on the fact that in spite of his job, Jaeger was an important man, rather than on the original hint at his relative poverty. The shift in the emphasis was inevitable, but the joke was more important than the content.

A bigger challenge still was the translation of the following in “Sitting Shivah with Cousin Benny”: “the cause according to the *Times* obituary was ‘heart failure.’ It was a simple-minded definition of failure. He’d died, if anything, of heart success. It raised questions of what constitutes success and failure: must failure always be associated with death?” (249). From that point on in the story, the word “failure” comes back over and over to describe Benny’s life and career. Normally, one would have used something like “crise cardiaque” for “heart failure,” but “crise” would not have done for the subsequent connections to “failure.” That is why the I opted for “défaillance cardiaque”:

la cause du décès, selon la notice nécrologique du *Times*, était une « défaillance cardiaque ». C’était là une définition simpliste du mot

défaillance. Si on voulait parler en ces termes, il était plutôt mort de réussite cardiaque. Cela soulevait des questions quant à la signification de la réussite et de l'échec : l'échec devait-il toujours être associé à la mort? (my translation)

Since “défaillance” is a synonym of “échec,” a similar effect could be obtained by consistently using “échec” where “failure” was used in English. As for “Hill” Billy Macdonald in the same story, it required a footnote, in case some readers could not understand the play on word.

Such difficulties underline the “génie de la langue” and the craft that writing truly is. I came to appreciate the small victories in the face of unsolved problems such as the very title of the story “Eyes.” The connection with voyeurism, with the pig’s eyes at the end is obvious. So is the irony created by the fact that for all the “eyes” in the story, there are no “I”s. But I found no satisfactory alternative for the title in French, and I had to be content with the less resonant “L’œil.”

### c. Accumulation

Clark Blaise makes frequent use of what Christine Klein-Lataud calls “constructions par exubérance”: “celle que l’on appelle énumération ou accumulation consiste à étirer un syntagme en multipliant un de ses éléments constitutifs, souvent par le procédé d’apposition” (Précis 52). For instance, in “Eyes”:

You cannot believe it at first, that a rheumy, pasty-faced Irishman in slate-gray jacket and rubber-soled shoes has come purposely to *your* small parking space, that he has been here before and he is not drunk (not now, at least, but

you know him as a panhandler on the main boulevard a block away), that he brings with him a crate that he sets on end under your bedroom window and raises himself to your window ledge and hangs there nose-high at a pencil of light from the ill-fitting blinds. (17)

In translation into French, the noun clauses introduced by a conjunction can create heaviness. By splitting the sentence, one loses the contrasting effect with Blaise's succession of short sentences: "Do nothing and let him suffer. *He is at your mercy*, no one will ever again be so helpless—but what can you do? You know, somehow, he'll escape. If you hurt him, he can hurt you worse, later, viciously" (18). It is thus preferable to render the passage as such. But it could make it hardly understandable, notably because of the compound adjectives, used much less frequently in French. One should rather split the sentence in two, which was what I decided on:

Au début, vous ne pouvez croire qu'un Irlandais aux yeux chassieux et au teint terreux portant un manteau gris ardoise et des souliers aux semelles de caoutchouc se pointe intentionnellement dans votre petit stationnement à vous, qu'il soit déjà venu avant et qu'il ne soit pas saoul (pas en ce moment du moins, mais vous l'avez déjà vu quêter sur le grand boulevard tout près d'ici). Il trimballe une caisse qu'il pose finalement sous la fenêtre de votre chambre, s'étire jusqu'au rebord et se tient là, le nez dans le mince rayon de lumière qui émerge du store mal ajusté. (my translation)

Blaise's frequent use of compounds enables him to include a great amount of information in a short sentence: "Butter-topped, cream-coloured bins of heroic self-indulgence, inviting a finger-dip the way a full can of white enamel compels a brush"

(“Meditations” 27). In French, the conciseness can generally be maintained, even though the compounds need to be decomposed: “Chaudrons débordant d’hédonisme héroïque, couleur crème et relevés de beurre, invitant le doigt à y plonger comme un pot rempli de peinture blanche attire le pinceau” (my translation).

#### **d. Emphasis**

One of the most obvious graphic features of Blaise’s writing—what Vinay and Darbelnet call a “mise en relief”—is his use of italics to emphasize some elements of the text and to recapture the oral quality of words. Vinay and Darbelnet insist that while the technique of italicization is rather common in English, it cannot be applied systematically in French (208). Translating into French, one still has to bring attention to particular words. For instance, on page 101 of “Notes Beyond a History,” when the narrator says “I’m getting me *two*” French has to reinforce the statement some other way such as “Moi, j’veais en prendre deux” (my translation). Or on page 17 of “Eyes,” the fact that the homeless man “has come purposely to *your* small parking space” can be rendered as “se pointe intentionnellement dans votre petit stationnement à vous” (my translation). Most of the time, Claire Martin does not make this emphasis come through in her translation. For example, in her translation of “Grids and Doglegs,” “For my friends there was a single event in our high school careers that *had*, above all, to be missed” (53-54) becomes “Pour mon groupe d’amis, il y avait un événement entre tous qu’il fallait rater” (63). Of course, the meaning is rendered even without the italics, but the orality they conveyed has disappeared. If the author made a point of using them, one has to at least try to make the emphasis apparent for target readers. Something such as the following could have been

used: “Pour mon groupe d’amis, il y avait un événement entre tous qu’il fallait absolument rater.”

### **3. Narration**

In this section, we will concentrate on the multiple voices in the texts, or, in other words, on the agents of communication at work in Blaise’s writing. With the part on register, we will focus on the levels of language present in the stories. Then, we will look at the challenge offered by an uncommon form of narration used by the author.

#### **a. Register**

Lefevere insists on the evocative, or “illocutionary,” power of changes in register in a text:

[T]ranslators would be wise to ascertain how important register is as an illocutionary feature of the source text and to try to keep the incidence of register-based illocutionary items roughly identical in source and target texts. If they cannot translate specific register-based illocutionary items, they may have to compensate by adding register-based illocutionary items where the target culture would allow such an addition. (58)

#### **(1) Historical Register**

An author may decide to play with the effects of time upon language and use what Lefevere calls the “historical register” (61). In “Notes Beyond a History” for instance, the Rourkes have lived for years in almost complete isolation from the outside world. They

are visited by people whose strange language is a source of gossip in the community. They have partly lost touch with their language over time, which Blaise underlines by giving their speech the awkwardness of one who is foreign, or not well acquainted with a language: “*Please to have Boy commence the Paper for Big Mama and Me. L. Rourke (Miss)*” (95). Moreover, the fact that Lillian Rourke uses “commence” instead of “begin” and insists on the fact that she is a “Miss” by setting the word out gives the sentence an archaic and pompous character. It is important to find an equivalent in French, such as “*Prière vous demandez au Garçon quérir le Journal pour Big Mama et Moi. L. Rourke (Miss)*” (my translation). Claire Martin translates the passage as: “*Prière au garçon de commencer la livraison du journal à Big Mama et à Mlle L. Rourke*” (111). Similarly, the earlier discussion of the translation of the word “negro” is another example of how a word can evolve historically and has to be translated according to context.

## **(2) Sociolects**

Lefevere also mentions the sociolect, the use of which identifies the members of a group (although those members’ sociolect will change according to the situation). Annick Chapdelaine, analyzing the (non)translation of sociolects in Faulkner’s *The Hamlet*, underlines the importance of this linguistic feature in the literary tradition of the Southern United States (12). Blaise obviously draws on that tradition. He shows, for instance, how the clash between two sociolects can create confusion because of the difference in register, as in “Notes Beyond a History”:

“ ‘How much are it?’ she asked.

‘Ma’m?’



'Mind to me what I say.'

'A dollar and a dime,' I said, guessing what she wanted." (95)

Translation has to make readers aware of this misunderstanding:

— Comment c'est-y? demanda-t-elle.

— M'dame?

— Fais attention quand je te parle.

— Un dollar et dix cents, répondis-je, devinant ce qu'elle voulait. (my translation)

Claire Martin renders the passage as :

— C'est combien?

— Un dollar et dix cents. (112)

Since Martin uses a higher register than Blaise and does not reproduce the ungrammaticality, there cannot be any misunderstanding over the old woman's question. Consequently, she has to leave out parts of the dialogue.

One also has to come up with an equivalent for the highly marked language used by some of Blaise's characters (especially those who live in the Deep South). In "Broward Dowdy," the young fisherman bearing that name says: "Once I lost me a whole day's catch to turtles that was just snappin' off their heads soon's I throwed them in. I hate them critters" (6). The translator has to find a colloquial language or slang that does not sound overly Québécois or Parisian, for making the characters' speech sound awkward and out of place could produce a humorous effect that was not present in the original. Perhaps the "creolized" French of the Louisiana bayous could be a basis to consider (the physical environment is also similar to Florida's canals and mossy waters).

For her part, Martin translates the sentence as follows: “Un jour j’ai perdu tout ce que j’avais pris dans la journée à cause des tortues qui ont dévoré mes poissons au fur et à mesure. Je déteste ces bêtes-là” (6). Once again, we see that she privileges a higher level of language. But French has its own variety of registers to match the various levels of language included in Blaise’s writing. For instance, sub-standard language, or slang, is spoken by “Hill” Billy Macdonald in “Sitting Shivah with Cousin Benny.” “I done figured it out. They what I think they are?” (239) could be rendered as “J’viens de d’viner. C’est-tu c’que j’pense que c’est?” (my translation). This type of language, with its illiteracies characteristic of uneducated speech, sets Macdonald apart from the other characters, whose language is colloquial, yet standard.

In a similar fashion, the McGill University’s Research Group in Translatology working under Professor Chapdelaine seeks to make up for what they call “la tradition française de non-représentation des sociolectes” (12). They chose rural Québécois patois as their alternative to the speech of the South in their new translation of Faulkner’s *The Hamlet*. As a result, they are contesting “le rapport hiérarchique qui a longtemps prévalu entre passages romanesques dialogués et non dialogués, et qui valorisaient les seconds au détriment des premiers” (13). With the emphasis the research group puts on dialogues, their reworking of French translations to preserve the texts’ North American flavor sometimes falls into another extreme. The text becomes too “marked”: “Pis là De Spain est arrivé pour dîner pis m’est avis que peut-être Miz de Spain s’est mis sur son dos vu que dans le milieu de l’après-midi le vlà qui arrive à cheval chez Ab avec un nègue” (22). But perhaps it is necessary to explore the complete opposite of what has traditionally been done in translation so as to finally reach a balance.

### (3) **Idiolects**

Lefevere explains the subtle difference between sociolect and idiolect:

Idiolect, as opposed to sociolect, refers to the personal register, the individualized use each speaker makes of a language. But since each speaker is also a member of at least one social group belonging to the larger group of all users of that language, the distinction between idiolect and sociolect is not always easy to make. (67)

An example of this shifting personal register in “Notes Beyond a History” is when Lillian Rourke first speaks to the young boy by using colloquial language: “You live just over yonder, don’t you, boy? I seen you” (97). Then, on the matter of God, she chooses terms that are more catechistical, as if learned by heart: “You have accepted the gift of His immortal body so now you must be forgiven” (97). The last two examples could be translated as “Tu restes de par là-bas, hein mon p’tit gars? Je t’ai déjà vu” and “Tu as accepté le sacrifice de Son corps immortel, maintenant tu dois demander miséricorde” (my translations). In Martin, the contrast is less apparent, once again because she opted for a higher level of language than that of the source text. She wrote: “Vous vivez juste de l’autre côté, n’est-ce pas? Je vous ai déjà vu” (114) and “Vous avez accepté le don de son corps immortel et vous devez obtenir son pardon” (115).

In most of his writing, Blaise uses informal, rather than formal or literary language. This choice, beyond the matter of personal style, is possibly dictated by his usual subject: the everyday life of ordinary people. There are also instances of colloquial language, even slang, especially in dialogues. All these different levels have to be acknowledged by the translator, and then come through in the translation. Claire Martin

tends to use a much higher register than Blaise in her translation. The translations included in this thesis have attempted to render the features of the characters' language, although it was not always possible to reproduce the same type of error. A faulty verb use in English sometimes became a contraction in French: "C'est la première fois que tu vois que'que chose comme ça, hein mon p'tit gars?" (my translation) for "You ain't never seen these here things before, have you, boy?" ("Notes" 96). Or a contraction, "How'd he know that" ("Shivah" 247), became an inversion: "Comment il a fait pour savoir ça?" (my translation) with "il a" instead of "a-t-il."

#### **(4) Variations of Style**

Clark Blaise likes to integrate to his writing certain conventions of genre and style such as the gothic ("Notes Beyond a History" and "Partial Renovations," among others), autobiography or the *Bildungsroman*. In some of his writings, he also uses real or fictional intertexts, citing editorials (*I Had a Father*), speeches (*Days and Nights in Calcutta*), parish records ("Notes Beyond a History"), or movie scripts ("Eyes"). These variations in the narration allow influences external to the text to penetrate it. For the audience, they also draw a connection between the Blaise story and previous texts they have read. Readers of the target text have to become aware of this feature of the text, even though their references could be different from those of the original readers. Consequently, it is important for the translator to reproduce the register, tone, style, and jargon of the intertexts. Let us use as an example of this the clipped language imitating a movie script in "Eyes": "Enter soldiers, boy hides under sheets. Final shot, back in village. Mother in black; dark-eyed village girl in black. Young brother marching to the

front” (20). My translation of this passage reads: “Entrée de soldats: garçon se cache sous les couvertures. Dernière photo, de retour au village. Mère en noir; jeune villageoise aux yeux sombres en noir. Jeune frère marchant au pas vers le front” (my translation).

#### **b. Point of View**

Most of Blaise’s stories are written in the first person. As pointed out by David Jackel, “[t]he resemblance of events in the stories to those of Blaise’s own life and his tendency to choose first-person narrators have led some reviewers to see these writings as essentially autobiographical” (78). Such an assumption is always tricky, but as a dominant feature of the writing, that mode of narration should obviously be kept. A challenge comes up with “second-person narration” in which the addressee becomes especially important, as in “Eyes”: “You are about to lift the window and shout, but your wheezing child lies just under you; and what of your wife in the room next door?” (17-18). Michelle Gadpaille called the story “a *tour de force* of narration,” underlining the thematic importance of the point of view: “The insistent ‘you’ in the story involves the reader in a sinister tour of a ‘new country’, the seedy, immigrant side of Montreal. In this city of voyeurs, the ‘you’ also becomes a voyeur” (104).

Translating into French (in which second-person narratives are as uncommon as they are in English), one has to decide on whether to use the “tu” or the “vous.” While the “vous” may seem too formal or distant at first, authors such as Jacques Ferron in *Papa Boss* and Albert Camus in *La chute* have proven that it can be effective in French as a way to involve the reader. In order to make that important choice between “tu” and “vous,” one should look at the context in which the story was written. It was the 1960s.

Clark Blaise was living in Montreal. He wrote about that period in his life: "I was still discovering the city, or more precisely, discovering parts of myself opened up by the city. [...] it was one of those perfect times when every block I walked yielded an image, when images clustered with their own internal logic into insistent stories" ("Portrait" 35-36). At the time, Blaise was performing with the Montreal Storytellers and "read about a man who watches Greek butchers popping calf testicles in their mouths and sucking" (38). The story "Eyes," obviously. One could come to the conclusion that the "you" was a direct address to the audience of the Storytellers, as in the fashion of stand-up shows. When asked who the "you" was in the story "Eyes", Clark Blaise said:

I'm not sure, myself, who the "you" is. Sometimes I think it was nothing more than a split personality, that is, an internal dialogue between the obviously dislocated recent arrival, and his projected, more settled self. Definitely it was not intended as the "you" of the audiences to whom it was read. It could be safely seen as a "pitch" to some other person who might have gone through some of the same experiences, or a sympathetic person who might listen to the narrator's constant fear. I think the narrator is asking for guidance, and forgiveness, and maybe a little compassion (if he were Catholic, confessional language might do it). Speaking personally of that story, I remember the difficulty of attacking my precise feeling of dislocation at the time. I wanted desperately to be a part of all I was seeing, but felt that the city was communicating only in codes, the French, the Greeks; etc., codes of food and language and sex. The "you" was my way of representing a

discontinuous self, which seemed appropriate because he could not yet claim an “I” and I was not interested in making him a “he.” (E-mail, 2000-01-27)

Given the author’s explanation, the “vous” appeared to be a better choice than the “tu.” It is more literary. Furthermore, the repetition of “tu,” in the end, is almost the same as saying “je” and creates a lack of distancing. The intended audience of the “vous” is larger; the narrator is not addressing one person in particular, but whomever will lend an ear to his story and give him “guidance, and forgiveness, and maybe a little compassion.” But in fact, the decision was more against the “tu” than expressly for the “vous.” I produced two versions of the translation and, after having read the texts out loud, leaned towards the “vous” because of the way the overall text sounded in the “tu.”

#### **D. In Relation to Comparative Literature and Translation Studies**

This introduction would not achieve its objective were it not to situate the thesis project within the disciplines of comparative literature and translation studies. In North America, the position of translation in the former field of study has varied considerably over time, as illustrated by the reports to the American Comparative Literature Association. The initial debate over whether comparative literature students should be allowed to depend on translations inevitably led to the question of the importance of translation within the field.

In 1965, the Levin Report stated:

We need not be too much concerned with the problem of foreign literature in translation, if we distinguish clearly between such courses and courses in Comparative Literature; and, if the latter courses include a substantial

proportion of work with the originals, it would be unduly puristic to exclude some reading from more remote languages in translation. (23)

Although the Report was mostly concerned with undergraduate courses, we nevertheless notice the distinction operating between languages (the great and the remote), which would be viewed as imperialistic nowadays. The Greene Report of 1975 was willing to accept some compromises: "Courses in translation are potentially of great value to the student, but if no one in the classroom, including the instructor, is in touch with the original language, then something precious has been lost to the learning experience, and something also of our Comparatist integrity" (32). Still, they insisted on some kind of "loss" engendered by the absence of connection with the source language. We had to wait for the Bernheimer Report of 1993 for the value and importance of translation to be acknowledged:

While the necessity and unique benefits of a deep knowledge of foreign languages must continue to be stressed, the old hostilities toward translation should be mitigated. In fact, translation can well be seen as a paradigm for larger problems of understanding and interpretation across different discursive traditions. (44)

The overall attitude towards translations evolved from an elitist distrust to an acceptance of the fact that translations are inevitable and can be used to reflect upon the problems that are of interest to comparatists. At one end of the spectrum, Susan Bassnett, a practising translator herself, says: "Comparative literature as a discipline has had its day [...] We should look upon translation studies as the principal discipline from now on, with comparative literature as a valued but subsidiary subject area" (161). Despite



Bassnett's comment and the concessions granted in the Bernheimer Report, there is a persistent distrust towards the use of literary translations. Many still agree with Robert Frost's comment that what is lost in the translation of poetry (and prose, as the point can be made) is the poetry itself. Replying to the Bernheimer Report's claim that translation can serve as a medium to understand different traditions, Michael Riffaterre says:

Sounds good, but I doubt any literary translation can achieve that. As we know, however successful it may be, such a translation cannot reproduce stylistic features intrinsic to the original without wreaking havoc with the target language. Hence, we end up with gibberish if the original is translated verbatim, or erasure if the translation resorts to analogs. (67)

But of course, ultimately, to read is an act of translation, by which we are translating the author's world into our own set of assumptions, values, and references. Nevertheless, we have to be vigilant, considering the current cultural hegemony of the United States, not to turn everything into an American or Westernized tale. This pervasive effect of translation does not apply to the present project, in which the reverse happens: English has to yield to French.

Again, however feared translation may be—and what is feared is less the translator himself than the new values he introduces into his culture (July 13)—there will always be a need for it if we are to work across linguistic boundaries, especially in the field of comparative literature. As George Steiner claims, comparative literature and translation are inevitably connected:

In brief, comparative literature is an art of understanding centred in the eventuality and defeat of translation [...] Every facet of translation—its

history, its lexical and grammatical means, the differences of approach that extend from the word-by-word interlinear to the freest imitation of metamorphic adaptation—is absolutely pivotal to the comparatist. The commerce between tongues, between texts of different historical periods or literary forms, the complex interactions between a new translation and those that have gone before, the ancient but always vivid contest of ideals as between ‘letter’ and the ‘spirit’, is that of comparative literature itself [...] It is, furthermore a close hearing of the failures or incompletions of even the finest of translations which, more than any other means of access, helps us throw light on the life-giving residue of the untranslatable, on the *genius loci* as it were, in any language. (Comparative 10-11)

Perhaps most translations will come up short of the original, but looking carefully at a text can help us penetrate it, understand it better. Above all, the translator is a careful reader. In that regard, Alberto Manguel says: “La traduction peut bien être impossibilité, trahison, fraude, invention, mensonge bien intentionné—mais dans le même temps, elle rend le lecteur plus sage, mieux à l’écoute: moins sûr de lui, beaucoup plus sensible” (327).

The earlier discussion on the difficulty of finding equivalents in French for “regional” terms in English was implicitly subscribing to the common belief that each language is the result of a particular, unique, vision of the world. When discussing the notion of *champ sémantique* (or area of meaning), the linguist Georges Mounin first proposed that

quand nous parlons du monde dans deux langues différentes, nous ne parlons jamais tout à fait du même monde: d'où l'impossibilité théorique de passer d'une langue à une autre [...] La langue des gauchos argentins, par exemple, possède un champ sémantique qui, uniquement pour analyser la diversité des pelages de chevaux, compte deux cents expressions: deux cents mailles du filet, deux cents petites pierres pour la mosaïque entière—là où le français courant disposerait seulement d'une douzaine de termes simples [...] et deux douzaines de termes composés. (74)

Is translation possible, then? In *After Babel: Aspects of Language and Translation*, George Steiner claims that this question “is rooted in ancient religious and psychological doubts on whether there ought to be any passage from one tongue to another. So far as speech [...] encloses revelation, active transmission either into the vulgate or across the barrier of languages is dubious or frankly evil” (239). After the end of the fifteenth century, the secular argument of the semantic system generally served to support the untranslatability thesis (239).

But no matter if translation is morally or theoretically impossible, Mounin reminds us that it is being done in practice, that equivalents can be found, that the refutation of translation through the semantic argument does not hold, as long as one is willing to look into the lexicon of a field. Indeed, Mounin eventually refutes the argument he had first proposed as a basis for discussion: “[E]n français (ou en anglais, ou en italien), au même *niveau* de pratique de l'élevage du cheval que chez les gauchos, on trouve une terminologie de plus de deux cents termes. Exactement *comme chez les gauchos*” (194).

On the other hand, let us consider Roland Barthes' notion of myth in language: "A myth, for Barthes, is a culture's way of thinking about something, a way of conceptualizing or understanding it. Barthes thinks of a myth as a chain of related concepts" (Fiske 88). The connections, or links, we develop between concepts do not necessarily exist in their definition, and thus cannot be totally rendered in a different language. Taken to its limit, this conception of language makes complete translation impossible. Still, Steiner says that to "dismiss the validity of translation because it is not always possible and never perfect is absurd. What does need clarification, say the translators, is the degree of fidelity to be pursued in each case, the tolerance allowed" (251).

Those matters are at the heart of two opposite strategies when dealing with foreign texts: "domesticating" translation and "foreignizing" translation. The two options are discussed by Lawrence Venuti in *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. Venuti is in favor of the "foreignizing" mode, and his discussion is based almost exclusively on translation into English. He describes the domesticating method as "an ethnocentric reduction of the foreign text to dominant cultural values in English" (81) and the foreignizing method as "an ethnodeviant pressure on those values to register the linguistic and cultural differences of the foreign text" (81). The former strategy privileges the reader and the latter, the writer.

In his 1995 study, Venuti underlined the fact that fluency, or, in his words, transparency, was the dominant discourse for the translation of fiction or nonfiction (116). Translators are under pressure: they often have to privilege readability, which is more likely to appeal to the target audience. But up to a certain point, every translation is

a domestication, an attempt to make the other our own. It is only a matter of how far the translator will go. At some point, a decision has to be made between making the translation appear as an original or making it call attention to itself. In a postcolonial perspective, Venuti claims:

Translation is a process that involves looking for similarities between languages and cultures—particularly similar messages and formal techniques—but it does this only because it is constantly confronting dissimilarities. It can never and should never aim to remove these dissimilarities entirely. A translated text should be the site where a different culture emerges, where a reader gets a glimpse of a cultural other [...] In contrast, the notion of *simpatico*, by placing a premium on transparency and demanding a fluent strategy, can be viewed as a cultural narcissism: it seeks an identity, a self-recognition, and finds only the same culture in foreign writing, only the same self in the cultural other. (306)

In a Canadian context, one could see the prominent intellectual and translator Philip Stratford as having a position close to Venuti's. Stratford (translator of Antonine Maillet, Claire Martin, and Félix Leclerc, among others) says: "I like the verb 'to english a text'; I do not feel it is my duty to anglicize the books I translate. For me, englishing a text even means allowing some foreign flavour to subsist, so that readers are occasionally reminded that they are reading a translation" ("Maillet" 96).

But of course, even in a Canadian setting, the position of this thesis in the debate has to be contextualized further: the present translations are into French, and French is far from enjoying the cultural hegemony English does in the world of translation. As Venuti

discovered by consulting statistics from *Whitaker's Almanack* (U.K.), *Publishers Weekly* (U.S.), the UNESCO, and *Quid* (France): “In 1990, British publishers brought out 63,980 books, of which 1625 were translations (2.4 percent), while American publishers brought out 46,743 books, including 1380 translations (2.96 percent) [...] The translation rate in France has varied between 8 and 12 percent of the total” (12). Moreover, the goal pursued by this thesis project was not publication. Had it been the objective, André Lefevere, who here makes a case for domesticating translation, is clear:

Translators are interested in getting their work published. This will be accomplished much more easily if it is not in conflict with standards for acceptable behavior in the target culture: with that culture's ideology. If the source text clashes with the ideology of the target culture, translators may have to adapt the text so that the offending passages are either severely modified or left out altogether. (87)

In an academic context, one does not have to “severely modify” or leave out a passage such as the following in Blaise's “Sitting Shivah with Cousin Benny” in order to avoid hurting sensibilities: “[Benny] has a new cause: educating majorities who think like oppressed minorities; all the peoples of the world who treat their minorities as hostile majorities. Sinhalese, Serbs, Ulstermen, Israelis, Quebeckers” (254-255). The author's comment is questionable, but it is up to target readers to decide whether it is acceptable. Consequently, my translation reads: “Il s'est trouvé une nouvelle cause : l'éducation des majorités qui pensent comme des minorités opprimées; tous les peuples du monde qui traitent leurs minorités comme si elles étaient des majorités hostiles. Les Cinghalais, les Serbes, les habitants de l'Ulster, les Israéliens, les Québécois” (my translation).

With all the previous arguments taken into account, the question remains as to whether the translations included in this thesis project are domesticating or foreignizing. They could generally be perceived as foreignizing by a French-speaking audience. Various decisions contribute to the inscription of the original texts' cultural and linguistic difference: the inclusion of foreign words (and concepts) or the italics to signal their presence in the original; the cultural icons or historical details for which target readers cannot turn to footnotes. Also, the sometimes offending outlook on the audience's own culture was not altered (“[Les Canadiens] sont devenus comme les Britanniques, dit Anu en servant du riz à notre fils. Des gens tout à fait détestables.”). Finally, the style conveys a certain *étrangeté*, but without resorting to calque (“Les dames magasinent le mercredi, surtout les vieilles veuves tout en noir : manteaux, foulards, souliers et bas noirs. Les ongles rongés, jaunes.”). I tried to “avoid lulling the audience into a state of passive acceptance” (Selden 80), as Bertolt Brecht did in the theatre. In other words, to draw an analogy between translation and an image used by Blaise in “Sitting Shivah with Cousin Benny,” amusement parks need roller coasters; riding endlessly in the tunnel of love could become boring.

But the four translations are certainly not exclusively foreignizing. Indeed, perhaps one could see a domesticating intention in the few footnotes or in the extra information occasionally supplied for readers of the target text (abbreviations being spelled out, a location being specified, etc.). Although the overall strategy was more on the foreignizing side, a balance had to be maintained. The objective was to make the voice of the “other” heard, but not so loud as to make readers want to stop listening. A good balance is what I hope this translation thesis achieves in the end, because even if the

translation works according to theoretical principles, it remains a sterile experiment if it is not being read.



## II. L'œil

Vous vous lancez avec prudence dans cette aventure d'un nouveau pays. Vous choisissez d'abord un endroit où on parle anglais, à proximité des médecins et des lignes d'autobus, puis pas trop loin d'un supermarché dans un *centre d'achats*, comme ils disent. Vous arrivez en ville en douce, en auto ou en bus, le long d'une artère unique, et vous cherchez des points de repère le long du boulevard qui n'était qu'une rue étroite et bordée d'arbres dans la banlieue mais s'est élargi pour devenir cinq milles plus loin l'aorte canyonée de la ville. Arrivé ce premier hiver, une fois que vous connaissez les réseaux routiers, les ponts et les bouchons habituels rapportés depuis l'hélicoptère par votre station de radio favorite, vous commencez à songer à déménager. À quoi bon vivre ici quand deux de vos voisins viennent du Texas et que le journal français auquel vous avez tenu à vous abonner arrive par le courrier avec deux jours de retard? Ces Français sont partout autour de vous, derrière le comptoir au « centre d'achats », dans une ou deux maisons du pâté; alors, pourquoi est-ce que votre petit garçon n'apprend pas le français, au moins? Leur *maternelle* la plus proche? À quatre milles d'ici.

Vous déménagez au printemps. Vous trouvez un appartement dans une petite rue transversale comptant plus de chiens que d'enfants et où les enfilades de maisons vous font penser à Londres, divisées à parts égales entre les délabrées et les retapées. Vos voisins sont les jeunes vedettes de la télévision française, qui vivent de poulet de la rôtisserie, ou les vieux retraités qui marchent d'un pas traînant sur les trottoirs l'été, en pyjama et pantoufles, avec un air de convalescence perpétuelle. Vos voisins paient soixante dollars de loyer par mois, ou trois cents; vous en payez deux cent cinquante pour

un appartement avec deux chambres où les murs ont été replâtrés et de nouveaux plafonniers accrochés. Les bibittes, elles, sont toujours là, de même que les épaves de voitures abandonnées derrière, dans la ruelle, où les robineux du centre-ville dorment les nuits d'été.

Puis vient ce soir du début d'octobre; votre enfant a une mauvaise toux et vous êtes assis près de lui dans sa chambre sombre, calme dans la vapeur de l'humidificateur, pendant que votre femme reprise une robe dans la pièce d'à côté. Surgissant de la nuit, en silence, au moment où vous jetez un coup d'œil dans la ruelle mal éclairée, le voici qui s'approche. Au début, vous ne pouvez croire qu'un Irlandais aux yeux chassieux et au teint terreux portant un manteau gris ardoise et des souliers aux semelles de caoutchouc se pointe intentionnellement dans votre petit stationnement à vous, qu'il soit déjà venu avant et qu'il ne soit pas saoul (pas en ce moment du moins, mais vous l'avez déjà vu quêter sur le grand boulevard tout près d'ici). Il trimballe une caisse qu'il pose finalement sous la fenêtre de votre chambre, s'étire jusqu'au rebord et se tient là, le nez dans le mince rayon de lumière qui émerge du store mal ajusté. Et vous voilà, vous étirant vous aussi pour observer la scène depuis la chambre d'enfant sans rideau, regardant l'homme qui regarde votre femme, priant en silence pour qu'elle soit endormie sous les couvertures. L'homme sourit presque, faciès de gnome qui voit ce que nul autre ne peut voir. Vous êtes sur le point d'ouvrir la fenêtre et de lui crier quelque chose, mais votre enfant à la respiration sifflante est couché près de vous; et que dire de votre femme, elle, dans la pièce d'à côté? Vous pourriez peut-être ouvrir brusquement la fenêtre, sauter au sol, empoigner l'homme avant qu'il ne se sauve, lui écrabouiller le visage contre le mur de briques et le tabasser avant d'appeler les flics... Ou mieux encore, trouver l'appareil

photo, y fixer le flash, donner un petit coup sec dans la vitre et appuyer sur le bouton quand il se retournera. Ne rien faire et le laisser à sa souffrance. Il est à votre merci, jamais personne ne sera aussi sans défense, mais qu'est-ce que vous pouvez faire? Vous vous doutez bien qu'il va vous échapper. Si vous lui faites mal, il peut vous faire encore plus mal, plus tard, brutalement. C'est un habitué de vos fenêtres, il vous observait, votre femme et vous, quand vous vous targuiez d'être jeunes, d'être seuls et maîtres de la ville. Il connaît votre enfant et le parc où il va jouer, votre femme et les magasins qu'elle fréquente. Il est né ici, cet homme qui connaît la ville et peut-être une dizaine de fenêtres comme la vôtre, qui connaît les sorties de secours, les ruelles et les toits, qui connaît les habitudes des jeunes citadins insouciant.

Puis, l'espace d'un instant, vous vous souvenez de vous-même, adolescent dans un autre pays, qui se faufilait à travers les champs d'herbes hautes et les nuées de moustiques derrière les nouveaux quartiers, épiait à travers les fenêtres où les nouveaux mariés n'avaient pas encore mis de rideaux. Vous pouviez passer cinq heures accroupi et immobile pour un coup d'œil myope à un bras mince sortant de l'obscurité pour éteindre la lumière. Puis vous entendez ce que l'homme ne peut pas entendre; les grincements du lit dans la chambre du fond, les pas de votre femme qui se dirige vers la salle de bain, et vous la voyez comme vous ne l'avez jamais vue avant: blonde, grande et svelte, princesse scandinave issue d'une monarchie constitutionnelle, bouche sensuelle et dents proéminentes, pâle, ses seins de la grosseur de balles de tennis nichés dans ses mains alors qu'elle se tient dans la lumière de la salle de bain.

— Comment va Kit? demande-t-elle. Je lui donnerais bien un bisou, mais il n'y a pas de store dans sa chambre.

Et elle se dépêche de retourner au lit, nue, et l'homme se soulève à deux reprises en s'accrochant au rebord de la fenêtre.

— Tu viens?

Vous sortez de la chambre d'enfant à pas de loup, tournez à gauche dans le couloir puis vous précipitez sur le téléphone de la cuisine; vous composez le numéro de la police, puis vous raccrochez. Comment allez-vous préparer votre femme, non pas à ce qui se passe, mais à ce qui est déjà arrivé?

— L'air empeste ici, lui criez-vous. Je crois que je vais ouvrir la fenêtre un peu.

Vous prenez votre temps, vous vous tenez devant le store pour lui boucher la vue s'il regarde encore, puis vous écartez courageusement les rideaux. Il est parti et la caisse, elle, est restée là.

— Est-ce qu'on a du ruban masque? demandez-vous en ouvrant à peine la fenêtre.

Maintenant, vous connaissez un peu mieux la ville. Un endroit où des millions de gens affluent chaque été pour prendre des photos doit bien aussi avoir ses voyeurs. Et cette section de toute grande ville où coexistent riches et pauvres est particulièrement difficile à supporter pour les gens entre les deux. C'est la santé, pas seulement la beauté, que vous n'avez cessé de chercher; une robuste santé urbaine qui vous ferait en même temps économiser de l'argent. Aussi, quand vous entendez parler d'un logement deux fois plus grand pour la moitié du loyer, dans un coin de la ville sans Texans, Anglos et Francos, sans jeunes comédiens et hôtesses de l'air qui sortent leurs ordures dans des boîtes à pizza, vous déménagez de plus belle.

Pour vous, cette ville est une ville de Grecs. L'été du déménagement, vous allez voir un film au cinéma du coin. Les affiches annoncent un film de guerre en grec, mais

les uniformes ne vous sont pas familiers. Les deux camps portent la moustache, les deux sont armés de mitrailleuses, les deux laissent derrière des vieilles femmes vêtues de noir. Les affiches à l'extérieur laissent présager du sexe : femmes blondes en slips, paysannes aux yeux sombres. Il y aura des décombres, des exécutions contre un mur. Vous pouvez suivre l'histoire seulement à partir des photos du film: garçon moustachu s'en va-t-en guerre et enlace jeune villageoise aux yeux sombres. Mère en noir et jeune frère admiratif en arrière-plan. Jeune soldat, moustache plus fournie, enlace prostituée blonde dans un lit défait. Entrée de soldats : garçon se cache sous les couvertures. Dernière photo, de retour au village. Mère en noir; jeune villageoise aux yeux sombres en noir. Jeune frère marchant au pas vers le front.

Vous entrez, payez les quatre-vingt-dix cents, puis cinq cents dans le lobby pour un morceau d'halva. Vous ne comprenez rien, leurs rires vous irritent, même le film qu'ils projettent vous irrite. Maintenant, vous savez ce que les Grecs entendent par « bientôt à l'affiche », car ce qui passe, c'est un film de gangsters d'il y a au moins trente ans. Le sempiternel film de gangsters méditerranéen se déroulant à Athènes plutôt qu'à Naples ou à Marseille, avec des autos plus petites et des routes plus étroites, des femmes plus laides et des tueurs plus sinistres. Après une heure, le film vous flatte. Personne ne se doute que vous n'êtes pas Grec, que vous n'avez rien à faire dans ce cinéma, dans cette ville, même. Que, comme les Grecs, vous vous accrochez.

À votre sortie du cinéma, la soirée est chaude et sur les larges trottoirs sont entassés des Grecs qui vous font un signe de la tête. C'est comme les *ramblas* de Barcelone, avec les enfants dehors passé minuit et les familles qui marchent de long en large d'un pâté de maisons, les hommes qui remplissent les cafés et les femmes restées

dehors, à bavarder. Pas une tête blonde sur le trottoir, pas de tête blonde à des milles. De la musique grecque retentit des cafés, des mouches volettent près des pâtisseries, des familles entières grignotent leurs *torsades molles* tout en poursuivant leur promenade. Des marchands vendent leurs nouveautés à minuit à même le trottoir, comme à New York il y a cinquante ans. Vous errez avec bonheur, content d'avoir déménagé, vous redécouvrez l'innocence des nouveaux départs.

Puis vous êtes témoin d'une scène tout droit sortie d'Espagne. Une mince jeune fille blonde portant un bustier fleuri et une jupe plissée blanche, des lunettes fumées, cigarette à la bouche et peau boutonneuse, fait languir un insistant jeune Grec en complet lustré de style salonique.

— C'est quoi le problème?, s'impatiente-t-il, mettant brusquement dans sa paume ouverte un billet de dix dollars.

Sans plus le regarder, elle s'éloigne d'un pas nonchalant. Soudain, une voiture tourne dans un crissement de pneus pour faire une embardée dans une rue latérale. Il y a trois hommes à bord, la portière arrière s'ouvre et pas un mot n'est échangé comme la fille y monte. Pourquoi? Quel raffinement dans les gestes nous faisait-il défaut, à nous les immigrants? Vous vous retournez, solidaire, vers le jeune Grec, vous savez bien comment il se sent, mais il traverse déjà la rue en criant quelque chose à ses amis qui se tiennent devant une échoppe où on sert des grillades. Vous avez les poches pleines de billets et l'âme méditerranéenne, et ce soir, argent veut dire femme, et blonde veut dire putain et vous flamberiez tout sur une autre blonde aux pores dilatés. Tout ça à un pâté de maisons de votre femme et de votre appartement. Vous pressez le pas vers chez vous.

Quelques mois plus tard, vous connaissez le quartier. Vous faites confiance aux Grecs dans leurs boutiques et craignez leurs sautes d'humeur à la maison. Huit salles de bains contiguës à une cage d'escalier centrale, vous entendez les raclées que prennent les amis de votre fils, le bruit sourd du poing sur l'os après les claques. Votre enfant ne connaît pas un mot de français, mais il joue au cricket avec des Grecs et des Jamaïcains dans la ruelle derrière la quincaillerie Pascal. Il ramène à la maison les pneus huileux de la station-service Esso, joue dans les boîtes derrière le magasin d'électroménagers. Vous l'observez avec satisfaction à travers la vitre graisseuse donnant sur la cour arrière. Aucun de ses amis n'est comme lui, comme vous. Il est en train de devenir Grec, de devenir Jamaïcain, de se sentir chez lui sur cette étrange terre d'accueil. Ses cheveux sont presque blancs; vous pouvez l'apercevoir à l'autre bout du pâté de maisons.

Les mercredis, le boucher débite sa viande. Les veaux arrivent en camions réfrigérés, toujours intacts, si ce n'est qu'ils sont éventrés et leurs sabots sciés. L'aîné des trois frères écorche la carcasse au moyen d'un petit couteau mince qu'on dirait tout en lame. Un couteau avec lequel il pourrait se raser. La peau se détache en un claquement continu, le couteau ne perce jamais la membrane qui recouvre le gras.

Un autre des frères sert les clients. Comme le vôtre, son français est convenable.

— *Twa lif d'hamburger*, demandez-vous, sans quitter des yeux le travail du boucher contre le chevalet chambranlant.

Qui pourrait y résister? C'est un régal levantin, les pattes dodues du veau suspendues dans les airs, la peau qui retombe par-dessus le chevalet puis dans le bran de scie, s'allongeant au fur et à mesure.

La boucherie se remplit. Les dames magasinent le mercredi, surtout les vieilles veuves tout en noir : manteaux, foulards, souliers et bas noirs. Les ongles rongés, jaunes. Le mercredi, elles sont attirées par les boîtes dans la vitrine, elles interpellent le boucher en entrant, c'est le frère qui répond, et les femmes plongent les doigts dans les boîtes. De la radio se déverse à haut volume de la musique de la station grecque.

Et toujours en français,

— *Une et soixante, m'sieur. Du bacon, du jambon?*

En prenant quelques côtelettes d'agneau mais pas leur bacon sans sel, vous songez à quel point vous êtes heureux de vous en sortir si bien. C'est un moment byzantin, avec du sang et des veuves et des flancs de bœuf ruisselants, le bonheur dans les bas quartiers enneigés, à cinq sous zéro.

L'ainé des frères, ayant fini d'écorcher, se redresse, lance un juron et range son petit couteau. Un autre frère vient chercher la peau, qui pourrait faire un assez bon tapis de salle de jeu. Puis, se penchant au-dessus de l'arrière de la carcasse luisante aux pattes dodues et largement écartées, le boucher y enfonce les mains, déchire d'un coup sec la peau près du scrotum et tire sur ce qui ressemble à une bande de caoutchouc, jusqu'à ce qu'elle finisse par lâcher. Il se met dans la bouche une des luisantes prises de choix qu'il en ressort, tire encore une fois et offre l'autre à son frère, et tous les deux, ils sucent là-dessus.

Puis, le boucher se met à chanter tout en léchant les babines, s'essuyant le menton et continuant à mâcher. Les vieilles veuves vêtues de noir, au visage parcheminé, mâchent elles aussi. En sortant, vous jetez un coup d'œil aux boîtes dans la vitrine. Qui vous regardent, il y a ces têtes de porcs et d'agneaux, certaines aux yeux arrachés,



montrant une orbite rouge. Quelques yeux pendouillent et la boîte se détrempe lentement à cause du sang et de la glace, en dessous.

Les femmes se sont rassemblées autour du corps; on leur donne des petits morceaux de tête et d'entrailles. Les têtes de porc sont roses, peut-être ont-elles été bouillies, et chauves. Leurs yeux sont d'un drôle de bleu. Vous enlevez vos gants et touchez la peau, vous effleurez l'oreille granuleuse. Comme ces yeux vous attirent! Comme vous aimeriez en arracher un, en sentir la douceur sur votre langue avant de l'écraser dans votre bouche. Mais vous ne pouvez pas faire ça. Déjà, votre doigt est gourde et il vous semble que la tête a remué en dessous. L'œil, pris d'effroi, blanchit à l'approche de votre doigt. Vous franchiriez le demi-pouce restant, si vous n'aviez la certitude, dans ce monde de votre fabrication, que l'œil clignerait et que vos voisins se retourneraient contre vous.

### III. Notes en marge d'une histoire

Elle habitait la même anse du lac que nous, dans un pavillon de pierre qui devait bien avoir quatre-vingts ans et avait été bâti en retrait : le lac Oshacola était encore très sauvage alors. Elle n'avait pas voulu de vue sur le lac. Après tout, qu'était-ce sinon un océan d'alligators et le berceau de fièvres? Elle n'avait pas besoin de l'eau. Sa richesse, en ce temps-là, reposait sur une orangerie de Valence de deux milles sur deux milles plantée alors qu'elle était encore jeune. Cependant, tout ce qui restait quand ma famille s'installa dans le voisinage, c'était six cents pieds d'arbres tordus entre sa porte et la plage recouverte d'algues. Cyprès et chênes de Virginie avaient remplacé le verger négligé. D'où elle avait l'habitude de s'asseoir sur la véranda, elle n'avait probablement pas vu le lac depuis trente ou quarante ans. Elle, c'était Theodora Rourke et elle avait quatre-vingt-douze ans. C'était en 1932.

Nous étions la deuxième famille à habiter le lac toute l'année durant. Nous avions bâti en 1928 une jolie maison d'architecture espagnole en crépi fauve. Elle était située à quelque cent cinquante pieds de la plage et possédait un gazon riche et fourni qui s'étendait jusqu'au lac d'un côté et de l'autre, jusqu'à la haie séparant notre propriété de celle de Theodora Rourke. Entre 1928 et 1932, d'autres résidants s'étaient ajoutés, pas tout à fait des voisins, car pas encore aussi bien établis que nous. Les cinq milles à parcourir pour se rendre à Hartley étaient encore périlleux, sur des chemins de sable propices aux inondations et à l'érosion, et seul mon père faisait assez confiance à sa voiture pour y aller tous les jours. La plupart des résidants actuels de Hartley seraient étonnés si je leur disais que nous fûmes la deuxième famille à s'établir près du lac. En

effet, on nous a toujours considérés comme la famille la plus éminente et l'une des plus anciennes de la région. Theodora Rourke, cependant, fut la première et elle nous précède de si longtemps que toute comparaison est absurde. Je devrais diviser l'histoire du comté d'Oshacola entre « les temps modernes » et « les temps immémoriaux », de telle façon que l'importance de des Rourke et des Sutherland soit reconnue, un peu comme pour les lanceurs Cy Young et Early Wynn, sans que l'on ne confonde les records qu'ils ont établis. Nous fûmes les premiers riverains du lac Oshacola, alors; les Rourke faisaient partie intégrante de l'endroit.

Elle était catholique. C'est un fait important, car personne ne s'affichait alors comme catholique à Hartley. Puisqu'elle était la seule représentante d'une conspiration imaginaire, on nous disait que ce qui était étrange chez elle devait être typique de cette religion. Ma mère, pauvre femme tourmentée, était du sud de la Georgie et disciple du politicien Tom Watson. Ce qu'elle nous disait, à mon frère Tom et à moi, des catholiques (surtout des Sœurs Noires, dont devait être à n'en pas douter Theodora) suffisait à nous tenir éveillés la nuit, en sueur sous nos couvertures. Apparemment, les Sœurs Noires se promenaient deux par deux en larges tuniques noires durant le jour et, la nuit, elles les enlevaient pour prendre leur envol grâce aux ailes noires tannées que leurs tuniques avaient dissimulées; elles auraient été invisibles les nuits sans lune, n'eût été de leur blanc visage humain et de leurs cruelles dents blanches faites pour sucer le sang. Le travail à plein temps de ma mère, outre celui de nous enseigner à Tom et à moi à nous aimer et à aimer la Floride, Franklin D. Roosevelt et le Christ qu'elle avait choisi, était de colporter les commérages sur Theodora Rourke. Qui leur livrait de quoi manger, à elle et à sa fille?

Quelle forme avaient les vêtements suspendus aux arbres pour sécher, qui étaient les Noirs qu'elles faisaient pénétrer à l'intérieur et quelle langue parlaient-ils?

Mon père était originaire de Hartley et avait reçu une bonne instruction. Par conséquent, il avait été maire à trois reprises, instituteur, principal, sénateur de l'État et juge. En Floride, il y a trente ans, cela constituait l'omnipotence. Il était âgé pour être notre père (sa première épouse était décédée et il s'était remarié à cinquante ans), et sa démarche voûtée, ses complets blancs, sa corpulence et ses connaissances éclectiques ont à jamais pour moi opéré un rapprochement entre sagesse et fausse vertu, justice et légalité, histoire et une certaine suffisance. Il nous légua toutefois un grand présent : la certitude que nous n'aurions jamais à répondre de ses actes. Cela m'a libéré pour ma vie adulte, l'écriture de cette histoire, comme cela fut le cas pour Tom et ses fusées.

Je me suis toujours demandé ce qui avait fait de mon frère un constructeur de fusées (les sondes lunaires Apollo), alors que j'étais resté instituteur à Hartley.

Mon bureau est équipé d'un climatiseur et enrobé de verre teinté, au septième étage d'un édifice sur le principal quadrilatère donnant sur le lac. Sept étages de plus que nécessaire pour le dominer. Les rives sont magnifiquement aménagées maintenant; le lac a l'air d'un étang sur le gazon d'un géant. Hartley et sa banlieue luisent d'une lumière blanche au milieu des fumants vergers d'agrumes. De la fumée monte aussi des usines de transformation, dégageant une forte odeur de pulpe d'orange, et l'*Interstate* se fraie un passage vers l'ouest, ligne continue d'ici au golfe du Mexique. Cette brume qui ne se dissipe jamais, loin, très loin à l'ouest, ce pourrait être Tampa; cinquante milles, c'est tout proche et si un septième étage peut transformer la perspective sur le lac Oshacola à un

point tel, pourquoi est-ce que Tampa ne serait pas en train d'envahir peu à peu mon gazon?

Le lac Oshacola a toujours été aussi petit, je dois bien l'admettre, mais jamais aussi civilisé. À l'époque, j'étais plus petit bien sûr, et on se rappelle toujours les endroits comme plus grands et plus sauvages qu'ils ne l'étaient en réalité, mais pourquoi donc? Je n'ai grandi que de six pouces au cours des trente-cinq dernières années; pourquoi ma mémoire s'attache-t-elle donc à un lac trop large pour qu'on puisse voir l'autre rive, à des moutons d'écume qui pouvaient faire chavirer un yacht de plaisanciers, à des tortues à carapace molle que Tom et moi devions tirer avec des câbles, à des nœuds de serpents frétilant sur le sable chaud de la plage de Theodora Rourke? Il n'y a pas que le lac qui ait été civilisé, mon souvenir aussi. Il ne reste qu'un souvenir de mon souvenir tel qu'il était à ce moment-là. Je ne suis pas des plus perspicaces (mais plus qu'un peu le fils de mon père); j'ai toutefois une mémoire pénétrante et ce que je vois yeux et livres fermés est aussi réel, est aussi arrivé. Le lac Oshacola a déjà été cette mer intérieure, et les créatures qui en peuplaient l'eau et la rive étonneraient les experts d'aujourd'hui, des hommes comme mes collègues des six étages inférieurs.

La population de Hartley se chiffrait à quatre mille trois cents personnes en 1932, dont environ trois mille de race blanche. Mon père connaissait tout le monde. Hartley avait une seule grande rue et les automobiles étaient encore si peu nombreuses que même un Yankee égaré pouvait faire demi-tour en plein jour sous les yeux du shérif sans se faire arrêter. Nous avons une salle de cinéma, ouverte les mercredis pour les Noirs et les fins de semaine pour nous. Les bâtiments étaient, pour la plupart, de brique foncée;

c'était avant qu'on nous fasse remarquer que nous habitons les tropiques et que tout devrait être peint en rose ou en blanc.

Il y a quelques semaines, je suis allé me promener dans l'ancien secteur de la rue principale et n'y ai retrouvé que peu des choses que je me rappelais. Cette section est aujourd'hui en périphérie d'un ghetto noir et cubain; il y a quelques détaillants de voitures d'occasion, des *casas del alimento*, des laveries automatiques et des *tabernas*. Le vrai centre de la ville est maintenant plus à l'est, s'étendant en direction du complexe de Cap Canaveral. Dans un an ou deux, l'avant-poste de Hartley, une pizzeria probablement, pourrait bien faire le journal télévisé national au moment d'un lancement.

Hartley est maintenant (je ne peux expliquer à quel point terminer cette phrase m'est difficile) tellement plus grand! Cent mille Blancs, dix mille Noirs et sept mille expatriés cubains. Le pouvoir est toujours entre les mains des gens de l'endroit, les gars de ma promotion à l'école secondaire de Hartley, en dépit des quatre-vingt mille Yankees qui sont venus s'ajouter à notre population, et même s'ils ne portent plus de complets blancs et ne pratiquent plus l'art oratoire, ils ne sont pas mieux que les hommes de la génération de mon père. C'est une bande de minables sans cervelle possédés jusqu'au cou par les compagnies de construction, d'agrumes et d'énergie. Chez tous ces gars de Hartley, pas une trace d'accent ou de caractère. Comme le plus sage des sages l'a dit, plus les choses changent, pire elles demeurent. Cela, bien sûr, parce que le changement ne fait que refléter l'essence inaperçue des choses : voilà ce qu'est l'histoire.

En 1932, je livrais un journal de Jacksonville à la rangée de maisonnettes dispersées le long du chemin de sable qui passait derrière chez nous. Au palais de justice

était livré un paquet de journaux que mon père demandait à un concierge de porter au drugstore, où j'allais les chercher après l'école. Ensuite, je retournais à la maison avec mon père, soupais, puis Tom et moi allions distribuer les journaux sur la route, éclairés d'une lampe à pétrole. Parfois, lorsqu'il pleuvait, nous ne faisons pas la livraison avant le lendemain matin.

Big Mama, Theodora Rourke, avait quatre-vingt-douze ans; sa fille Lillian en avait plus de soixante-dix. Celle-ci me fit un jour parvenir un mot (le message mit quatre jours à nous arriver par la poste régulière, même si les Rourke habitaient à même pas deux cents pieds de chez nous) : *Prière vous demandez au Garçon quérir le Journal pour Big Mama et Moi. L. Rourke (Miss).*

Mon père me transmet le message discrètement; ma mère aurait été dans tous ses états si elle avait su que je faisais des affaires avec des sorcières, les visitant le soir et profitant des trésors qu'elles avaient accumulés. La peur du contact personnel avec les Rourke me fit en fait repousser après Noël le moment de percevoir l'argent qu'elles me devaient. Leur compte de deux mois avait atteint le dollar et il y avait toujours l'espoir d'un petit pourboire.

Un jour, je me présentai au pied de l'escalier, à l'arrière de chez Big Mama. Il n'était pas question de monter ou d'entrer à l'intérieur de la maison.

— C'est le livreur de journaux, m'dame, eus-je le courage de dire après que la plus jeune des vieilles femmes se fut présentée à la porte.

Vue du bas de l'escalier, elle me semblait sombre et immense.

— Comment c'est-y?, demanda-t-elle.

— M'dame?

— Fais attention quand je te parle.

— Un dollar et dix cents, répondis-je, devinant ce qu'elle voulait.

Elle se retourna, noire derrière l'antique moustiquaire, et je restai planté à me demander si j'avais réclamé une trop forte somme. Si jamais elle rouspétait, j'étais tout prêt à accepter cinquante cents de moins.

Puis, Big Mama apparut et se dirigea d'un pas traînant vers la porte. Sa fille l'ouvrit et Big Mama commença à descendre les marches en ma direction. Sa main brune tavelée tremblait en s'agrippant à la rampe. Je reculai d'un pas, comme pour marquer sa présence. Arrivée au bas des marches, elle se redressa et je remarquai qu'elle ne m'arrivait même pas au menton. Je pouvais voir son crâne huileux, d'un rose brunâtre, sur lequel des épis de cheveux cotonneux se dressaient en désordre. Ma mère m'avait dit que les Sœurs Noires étaient chauves comme des chouettes sous leur bonnet : elle avait bien raison.

Puis elle me regarda. Son teint était terreux et son visage arborait mille rides; ses yeux étaient tout simplement incolores, pas même du bleu délavé que j'avais imaginé. Son nez semblait avoir disparu dans son visage et sa mâchoire avait pratiquement fondu. Cela me prit beaucoup de temps (il me semble que j'observai ce visage pendant une éternité!) avant de m'apercevoir que son poing glacé était posé sur mon bras. Je regardai sa main et elle l'ouvrit.

La paume était rosée, mais les lignes plus foncées. Je n'avais jamais vu de pièces pareilles à celles qu'elle tenait. Deux ducats ronds et dorés étaient posés à plat et comme enfoncés dans sa main. On aurait dit la tête de clous de cuivre. Elle approcha les pièces



de moi et je reculai d'un autre pas; c'était des médailles, pensai-je, des amulettes faites pour m'envoûter.

— C'est la première fois que tu vois que'que chose comme ça, hein mon p'tit gars?, me demanda-t-elle en regardant derrière moi de ses yeux pâles mais opaques.

— Non, m'dame.

— Prends-les.

— Non, m'dame.

Elle les laissa tomber sur le sable à mes pieds et je bondis vers l'arrière, m'attendant presque à ce que les pièces me sautent dessus, tels des serpents jaillissant du bâton d'Aaron. La fille, qui observait la scène de la véranda, se mit à rire.

— T'as peur, mon p'tit gars?, me jeta-t-elle.

— Vous me devez juste l'argent du journal, dis-je.

— Mon p'tit gars, je viens de te payer pour le restant de tes jours. À c't'heure, ramasse ce que je t'ai tiré. C'est des vraies pièces de dix piastres en or...

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase, comme si elle avait décidé que je ne valais pas la peine qu'elle donne plus d'explications. En cessant de parler, elle sembla rapetisser.

Les pièces étaient à moitié enfouies dans le sable. Je les ramassai; elles étaient froides et à demi couvertes de sable, du côté que la paume moite de Big Mama les avait touchées. N'était-ce pas de la magie, pensai-je, que les deux pièces se soient enfoncées dans le sable par la tranche plutôt que de tomber à plat? Je restais sur mes gardes.

— Tu te laisserais pas tenter par un peu de gâteau?, proposa soudainement la fille. Elle tenait la porte à moustiquaire ouverte. Tu peux le manger sur la véranda, ajouta-t-elle.

— Non, m'dame.

— Du *johnnycake*?

Je montai l'escalier puis suivis Big Mama sur la véranda jusqu'au seuil de la porte, sans toutefois le franchir. Je pouvais voir dans le boudoir; je n'ai jamais revu depuis de pièces aussi encombrées, sauf peut-être chez le brocanteur. Tableaux et photographies tapissaient les murs dans le seul dessein d'être montrés; les tables croulaient sous des objets de métal et de porcelaine sur lesquels étaient reflétés les pâles rayons du soleil, semblables aux aiguilles hérissées d'une ville lointaine et exotique. J'aurais tant voulu pénétrer à l'intérieur et je l'aurais fait, n'eût été d'un crucifix doré accroché au-dessus du canapé et de son remarquable Christ crucifié au visage agonisant et tourné vers la porte où je me tenais.

Autour du Christ étaient accrochés plusieurs tableaux qui attirèrent alors mon attention, car malgré la morosité ambiante, leurs couleurs étaient vives. Portraits de la faune à l'aquarelle ou à l'encre de Chine sur fond blanc. Perceptif, l'artiste avait laissé le blanc faire ressortir ses esquisses des oiseaux, poissons et petit gibier de la Floride. Ce n'était pas comme les œuvres lugubres et quasi mythiques que collectionnait mon père, ces peintures trop léchées faites par des gentlemen de la Nouvelle-Angleterre coiffés d'informes chapeaux de paille, qui se contentaient d'observer la rive de leurs chaises longues installées sur le pont de bateaux à vapeur sillonnant le St. Johns. Non, les yeux des poissons, oiseaux et loutres semblaient ici me regarder et me suivre alors que je

détournais le regard. Leurs écailles, fourrures ou plumes étaient restées éternellement humides, sous un soleil éternel.

— Je vois que tu convoites les tableaux de papa, remarqua Miss Lillian en me tendant l'assiette de pain de maïs.

— Ils sont épatants, avouai-je, c'est la plus belle chose que j'aie jamais vue.

— Il les a exécutés pendant l'hiver de mil huit cent cinquante-sept.

Je mangeais mon pain de maïs en silence. Le Christ semblait avoir acquiescé.

— Tu restes de par là-bas, hein mon p'tit gars? Je t'ai déjà vu.

Je m'apprêtais à manger la dernière bouchée de pain. Dessous, il y avait un délicat crucifix doré, comme ceux portés par les écolières sur une fine chaîne en or. J'aplatis les dernières miettes en une petite hostie que je laissai retomber dans l'assiette.

— Maintenant, embrasse le Seigneur, mon p'tit gars, m'ordonna la fille. Pose sur Lui tes lèvres et dis-Lui que tu regrettes tout ce que t'as fait.

— Non, m'écriai-je, je le ferai pas!

— Il faut que tu le fasses, sinon Il va te poursuivre. Tu as accepté le sacrifice de Son corps immortel, maintenant tu dois demander miséricorde.

Elle souleva le crucifix comme si c'était une pièce de dix cents et l'approcha brusquement de mon visage. Je voyais les traits flous d'un Christ à la tête penchée et sanglante, effacée comme une tête d'Indien sur un vieux sou. Était-il usé de tant de baisers? La fille l'avait porté à ses lèvres charnues et tendues pour l'embrasser. Elle avait fermé les yeux et ses lèvres murmuraient une prière, émettant des sons que je ne comprenais pas. Des formules magiques! C'était ma seule chance de m'enfuir avant qu'elle ne verse mon sang à la coupe. Je ne pense pas qu'elle ait ouvert les yeux avant

que je ne claqua la porte, mais alors que je me frayais un chemin dans la haie d'églantiers séparant les deux propriétés, je l'entendis crier : « Oublie pas mon p'tit gars, Il va te poursuivre... ».

*Les faits* : Theodora (?) parents inconnus; lieu de naissance (présumé), comté d'Oshacola, Floride, (vers) 1840. d. 1937.

Bernard Rourke, né County Galway, Irlande, 1822. Arrivé à New York, 1838. Buffalo, 1839-1844. Mexique et Californie, 1845-1852. New York, 1852-1855. Envoyé en Floride avec les travailleurs du canal, 1856. Marié à Theodora (?), 1858. Capitaine, armée des États confédérés. Sénateur de l'État, 1882-1884. Juge, 1886-1888. Décédé, comté d'Oshacola, Floride, 1888.

Enfants : (registres incomplets mais naissances consignées) :

Lucretia (d. en bas âge, 1859).

Lillian (1859-1946). Inféconde.

Bernard Jr. (1866-1902). Progéniture soupçonnée; inconnue.

John Ryan (1870-1894). Progéniture soupçonnée; inconnue.

Theodora Rourke, parents et lieu de naissance inconnus, selon les registres dont je suis présentement en charge. Mais je sais d'où elle venait, bien que mon *Histoire de Hartley* n'en fera jamais mention, et le reste de mon récit en découle.

Son lieu de naissance est bien le comté d'Oshacola, probablement à l'intérieur des limites actuelles de Hartley. J'ai souvent cherché l'endroit exact, mais de la terre tournée

et retournée a effacé les traces du vieux canal depuis au moins vingt ans. Peut-être pourrais-je l'apercevoir d'un hélicoptère : un petit quelque chose dans le dessin des rues, un coin de parc à la végétation particulièrement luxuriante, une ou deux bicoques qu'on aurait oublié de démolir. Mais vu d'une automobile, Hartley est partout pareil.

Quelques mots, d'un point de vue historique, sur le projet du vieux canal. Certains États sont fondés sur des rêves—or, pétrole, bois d'œuvre, minerais—mais la Floride, elle, (bien avant que le soleil et les oranges ne comptent pour grand chose) s'abreuvait au rêve de la Grande Tranchée. Les cartes géographiques nous l'expliquent : le St. Johns est large et navigable de Jacksonville en allant vers le sud; le centre de la Floride est nanti d'une chaîne pratiquement continue de lacs profonds; il y a aussi une douzaine d'estuaires pour les embarcations du côté du golfe, le plus important étant peut-être Tampa. Il avait semblé aux premiers spéculateurs que la nature n'avait manqué que d'un peu de volonté et de bras irlandais pour terminer ce qu'elle avait de toute évidence commencé. Cuba était sous domination espagnole et l'archipel des Keys était souvent hasardeux, sans compter qu'aucune barrière naturelle ou diplomatique ne s'opposait à ce qu'un canal ne traverse la Floride. Un passage entre New York et la Nouvelle-Orléans en toute sécurité. La nature n'avait jamais aussi bien souri aux plans du capital. Mais encore, certains politiciens locaux argumentèrent-ils, le canal serait une division naturelle entre le Nord de la Floride, productif et éclairé, et le Sud marécageux et pernicieux. On pourrait vendre le reste à l'Espagne, le céder aux esclaves affranchis, ou en faire une prison fédérale, « Ce que la Sibérie est au tsar de la Russie impériale », avait déjà écrit le rédacteur en chef d'un journal local. Pendant trente ans, une douzaine de compagnies s'employèrent à réaliser la tranchée allant de l'Atlantique jusqu'au golfe du Mexique et

au moins deux d'entre elles envoyèrent des équipes de travail pour dynamiter la forêt et massacrer les tribus autochtones, tout cela avant l'arrivée de Bernard Rourke en 1856. On peut supposer que Theodora était née quelque seize ans auparavant d'une mère célibataire d'origine inconnue et d'un père irlandais tout aussi anonyme. En 1856, l'âge d'or du canal était en fait terminé. Peu des travailleurs envoyés de New York à la Floride revirent un jour le Nord.

L'été de la même année où je m'étais enfui du pavillon de pierre des Rourke, je fis une découverte qui allait déterminer le cours de mon existence. Mon frère Tom, le constructeur de fusées, en a certainement été affecté lui aussi.

Un matin d'août, nous pêchions avec une barque que nous avions attachée à notre quai. Un banquet politique au poisson frit était prévu pour bientôt, alors nous gardions tout ce qui était comestible : crapets, sacs-à-lait, quelques poissons-chats et des douzaines de brèmes. La barque se remplissait. Nous nous arrêtâmes un moment pour remplir de poisson un sac de toile que nous attachâmes au quai.

— Regarde!, s'écria Tom.

Nous vîmes un vieux rafirot noir et usé qui contournait le bras de l'anse avec à son bord un homme élancé en soutane noire. Il avançait énergiquement en notre direction à l'aide de sa perche. Il était près de la rive, sa perche touchant le fond de l'eau, et nous nous recroquevillâmes derrière le quai, de peur d'être vus. Un homme en soutane noire en plein mois d'août, menant une barque comme si c'était un canoë et venant de Dieu sait où : c'était terrifiant! Le visiteur effectua un virage non loin de nous, sans nous apercevoir, tira sa barque sur la plage écumeuse des Rourke et s'engagea dans le sauvage verger d'agrumes menant à leur pavillon.

— L’diable en personne, murmura Tom.

Il en avait bien l’air : visage sombre et tanné, favoris, cape noire et col blanc, et une manche blanche à volants qui dépassait de sa soutane. Il portait même un petit sac noir. Je dis à Tom que c’était un prêtre, un prêtre catholique.

Il demeura à l’intérieur environ une heure. Aucun bruit ne s’échappa du pavillon de pierre, pas le moindre cri ou gémissement. Quand le prêtre repartit, nous remarquâmes qu’il avait enlevé chapeau et soutane. Il regagna le lac à la perche dans sa chemise blanche à volants sans regarder derrière ni dans notre direction. Cette fois, nous eûmes l’occasion de le voir plus distinctement. Tom me serra le bras mais j’acquiesçais déjà. Le prêtre avait du sang noir, ce qui signifiait, nous en fûmes soudainement conscients, que Big Mama en avait elle aussi.

Il nous fallait le suivre, je ne saurais trop dire pourquoi; Tom, lui, dirait que c’est comme pour la lune, parce que c’est là. Mais où avons-nous trouvé l’audace de le faire? Il contournait déjà l’anse, avançant en cadence à l’aide de sa perche. Nous ne voulions que le garder en vue.

À environ un mille de chez nous, Buck’s Cove se couvrait de feuilles de nénuphars. Par-delà celles-ci, un petit courant d’eau stagnante s’y déversait. Nous n’avions jamais été jusque là : les feuilles de nénuphars, telles du caoutchouc, repoussaient les embarcations et les moustiques bourdonnaient au-dessus de l’eau comme une lointaine scie électrique. Mais le prêtre se frayait un chemin à travers les nénuphars, vers l’embouchure du ruisseau. Nous le suivîmes.

Des cyprès surplombaient l’eau moussue. À l’ombre, l’eau était brune, de la couleur et de la tiédeur du thé. Les moustiques bourdonnaient. Cette étendue d’eau était

la plus calme que j'avais jamais vue, riche en mousse et en fretin. Les rides sur l'eau se dissipèrent si rapidement que nous laissions à peine un sillage. Je pouvais sentir les achigans et les tortues heurter ma perche, mais je ne pouvais voir à plus de six pouces sous la surface. Il n'y avait pas vraiment de rive, qu'une épaisseur grandissante de cyprès et de mangroves enchevêtrés, et la chaleur s'intensifiait, toute brise ayant disparu. Notre respiration était saccadée et en essayant d'attraper notre souffle, nous avalions des moucherons. De la sueur dégouttait de mon nez et de mon menton et mes bras étaient parsemés de mouches qui buvaient le sel de ma peau. Je regardai devant pour m'apercevoir que le prêtre avait disparu.

J'avançai sur l'eau avec ma perche pendant une demi-heure, sans jamais le rattraper. Le ruisseau présentait bras et méandres, la forêt s'éclaircissait puis s'épaississait, des oiseaux hululaient et disparaissaient aussitôt. Il y avait des bouffées de brise, puis plus rien; des endroits où l'eau se ridait autour de ma perche et faisait soudain sentir son courant, et des endroits où je me sentais comme glissant sur une surface quasi solide. Puis, un courant continu apparut et les moustiques se firent plus rares. L'eau était plus profonde. J'eus l'impression que nous allions déboucher sur un autre lac.

Au loin, j'aperçus un bout de tissu jaune vif suspendu à un cyprès dont les racines surplombaient l'eau. À la droite de l'arbre ainsi marqué, il y avait un large canal qui se déversait dans le ruisseau, perpendiculairement à l'endroit où nous nous trouvions. Le canal d'environ trente pieds de largeur était bordé d'une haute digue de boue et de pierre calcaire broyée et s'étendait droit devant nous comme une avenue. Nous l'empruntâmes.

Il était profond, très profond; nous ne pouvions nous servir des perches, alors je ramai. Je dis à Tom que je pouvais vraiment sentir les poissons se cogner contre ma



pagaie et contre le fond de la barque comme autant de coups de marteau. Des achigans sautaient tout autour de nous et quelques brochets flottaient au milieu du canal.

— C'est des gens qui ont fait ça, dit Tom.

Mais d'où venaient-ils, me demandai-je. On ne devrait pas être ici, pensai-je; mon père racontait de terrifiantes histoires de tribus d'Indiens Séminoles qui n'avaient jamais signé de traité et vivaient toujours en primitifs sur la butte. Ils s'emparaient de garçons blancs pour les donner en pâture à leurs alligators chasseurs.

— Penses-tu que c'est des Indiens qui ont fait ça?, demanda-t-il.

Je continuai à ramer. Des Séminoles ou autre chose... je ne pouvais pas m'imaginer des hommes blancs ayant pénétré si profondément dans la nature. C'est p't'être des nègres, aurais-je voulu dire à Tom, mais j'avais perdu la voix.

— Regarde! De la fumée!, s'écria Tom.

Son odeur nous frappa aussitôt que nous la vîmes, et il ne s'agissait pas que d'un feu de camp. La fumée venait d'un moulin à scie. Des bûcherons, me dis-je avec soulagement. Le canal était plus étroit et devenait sinueux.

Il y avait des voix d'enfants et de femmes, pas très loin. Nous ne pouvions comprendre ce qu'ils disaient mais nous sourîmes.

— J'vais prendre un coke aussitôt qu'on descend, dit Tom.

— Moi, j'vais en prendre deux, répondis-je.

La colonie était juste devant. Une équipe de travail, pensais-je en voyant les formes grises des baraques derrière la digue. Deux garçons de notre âge accroupis dans l'eau de chaque côté de la digue tiraient un filet en notre direction. Ils étaient frères et

blondasses et Tom éclata soudain de rire, car ils étaient complètement nus. J'attendais qu'ils nous aperçoivent mais ils continuaient à regarder dans l'eau.

— Hé! vous autres, m'écriai-je finalement, comment ça s'appelle c't'endroit?

Ils se relevèrent lentement, tenant toujours les coins de leur seine. Ils ne s'approchèrent pas de nous. Je tournai le regard vers Tom et vis son sourire s'affaïssir et ses yeux s'agrandir de peur. Il garda cet air pendant plusieurs secondes puis se mit à avoir des haut-le-cœur. Puis il hurla.

— Y'a que'que chose de pas correct, s'écria-t-il d'une voix aiguë et tremblotante, Y'a que'que chose de pas correct... ils sont pas... ils sont pas...

Les garçons lâchèrent les coins de leur filet et plantèrent celui-ci dans la boue avec des bâtons. Ils étaient aussi pâles que nous, mais pas comme nous, et leurs cheveux étaient pâles mais pas blonds, seulement incolores. Je me revis, le regard plongé dans les yeux opaques et incolores de Big Mama, dans le côté sanglant de Jésus, et je pouvais entendre Miss Lillian m'ordonnant de L'embrasser, *embrasse-Le ...* Les cheveux des garçons étaient clairs et frisés, et on voyait bien qu'ils n'étaient pas plus Blancs que le prêtre que nous avions suivi. Ils étaient seulement plus pâles.

— Allons-nous en d'ici, gémit Tom, sur le bord des pleurs.

Je commençai à ramer à reculons, tandis que les garçons grimpaient de leur côté respectif de la digue et s'approchaient lentement de nous, nous dominant.

Je levai les yeux une dernière fois et vis loin derrière eux une croix dorée surmontant une construction de crépi rose, qui bientôt disparut de ma vue.

— Dis-leur que'que chose, dit Tom en pleurnichant.

Il tenait l'inutile perche, prêt à se défendre de quelque manière. Puis, l'un des garçons poussa un cri strident. Des gens accoururent.

Nous faisons marche arrière, aussi vite que le permettaient mes coups de rames et la perche de Tom. J'essayais de rester au milieu du canal, mais qu'est-ce que ça pouvait bien changer, d'avoir dix pieds de chaque côté, quand les roches se mirent à pleuvoir?

— Non!, criait Tom. J'ai rien fait. Arrêtez!

Il avait dix ans; il ignorait qu'au bout du compte, ce n'était pas un jeu. Moi, je le savais, mais je ne pouvais croire à ce qui arrivait. Il se blottit sous le banc où j'étais assis pour ramer.

Chaque roche, en m'atteignant, me coupait le souffle puis provoquait une sensation de brûlure. Tom priait, « mon Dieu, ramenez-moi à la maison », et je ramais d'un bras, puis de deux, esquivant ce que je pouvais, tentant de me protéger la tête. Ils n'avaient pas de grosses roches, seulement des graviers de calcaire, mais je me souvenais de l'histoire de David et de l'image que j'aimais, celle de Goliath avec du sang entre les yeux. Une fois de plus, je regardai vers eux, espérant qu'ils verraient à quel point j'étais jeune et effrayé, mais tout ce que je voyais, c'était des nuées d'enfants, tous de la couleur du sable sale, et des adultes plus foncés qui me criaient, « *Morte, morte!* » et d'autres, « *Tuez-les! Tuez-les!* ». Ils nous poursuivirent jusqu'à l'embouchure du canal, jusqu'au cyprès orné de tissu jaune, puis ils ne purent aller plus loin à mesure que la digue et la terre ferme s'amenuisaient. Nous nous retrouvâmes soudainement sur le ruisseau et je me laissai tomber dans le fond de la barque en pleurant. Nous nous laissâmes dériver pendant un bout de temps, jusqu'à ce que le courant s'apaise, puis moi avec la perche et Tom avec la rame, nous parcourûmes le chemin qui nous séparait de la maison.

Les registres ne font état d'aucune colonie de sang-mêlé catholiques dans le comté d'Oshacola en 1932, ni à aucun autre moment. Les registres paroissiaux, que le père Enrique Fernandez de Tampa commença à tenir en 1941, ne mentionnent pas un nombre significatif d'Espagnols ou de Créoles établis si loin à l'est de Tampa. Theodora Rourke et Lillian sont toutes deux enregistrées comme étant de race « blanche » sur leur certificat de décès, comme l'avait été Bernard Jr. (il semble que John Ryan Rourke, décédé en 1894, ait eu une sépulture privée sans qu'un certificat ne soit délivré), et puisque la succession de Big Mama a depuis servi à développer un parc public et que les tableaux de Bernard Rourke sont exposés dans les musées de l'État, les gens de Hartley ne sont pas très chauds à l'idée d'enquêter l'affaire. Quant à moi, son bagage génétique ne m'intéresse pas non plus pour des raisons pseudo-juridiques, mais seulement d'un point de vue historique. Theodora Rourke et sa descendance sont mortes, à moins que la progéniture soupçonnée de ses fils Bernard et John puisse jamais être retracée; mais elle est de ces personnes qui ont laissé des cicatrices sur mon corps et m'ont ouvert un sentier que le temps a presque recouvert. Si mon instinct ne ment pas, sa race a dégénéré, pour devenir blanche, et s'est mêlée à la population de Hartley, de Tampa, ou de tout autre endroit où un peuple perdu s'assemble. Et les deux enfants qui les ont découverts quelques années trop tôt, avant que la transformation ne soit complétée, eux aussi vivent dans l'errance.

Un passage que j'ai déjà relevé dans une nouvelle de Henry James dit : « L'éclat de ce fait brut avait terni tous les signaux lumineux de la réflexion... ». Moi aussi, je suis un partisan du grand balayage, du mystère qui s'enrichit à mesure que ses sources deviennent plus sombres et plus profondes. Je vis dans l'ombre et Tom dans la lumière.

Je me demande, pour revenir à la question initiale, si mon expérience, cet après-midi-là, il y a trente-cinq ans, ne m'a pas poussé à devenir historien, tout en m'empêchant d'en faire un bon, et n'a pas rendu Tom, les yeux tournés vers le ciel de Saint-Louis, indifférent à tout cela : aux faits bruts et aux signaux lumineux, et à tout ce qui, autour de nous, semblait dans la bêtise.

#### IV. Méditations sur l'amidon

POMMES DE TERRE : On a ouvert un Mr Spud au centre commercial près de chez nous et mon fils, étudiant au secondaire, y a obtenu son premier emploi. Il épargnait pour un voyage en Europe, où il a de la famille.

On lui a appris à faire des choses étonnantes avec les pommes de terre. Il ne leur reste plus que l'emballage. Non plus appréciées pour leur chair neigeuse ou pour leur contribution sous-estimée aux ragoûts, elles ne sont devenues que des genres de pochettes attendant d'être farcies. C'est le destin de la fadeur, en ce monde de centres commerciaux, lui dis-je, que de se voir conférer le prestige sous la forme de pains pitas, de bagels, de poulet ou de veau. Farcies de yogourt, crème sure et fromage cottage, garnies de piment, fromage et brocoli, nappées de vinaigrette Mille-îles et saupoudrées de miettes de bacon.

Quel espèce de magicien a pensé à ça?

Maman!

J'aime toujours la purée de pommes de terre. Même le nom sonne franc et rassurant, après ces prétentieuses mixtures *gepashket* à la luzerne et aux pois chiches. Chaudrons débordant d'hédonisme héroïque, couleur crème et relevés de beurre, invitant le doigt à y plonger comme un pot rempli de peinture blanche attire le pinceau.

Y a-t-il au monde une explosion de saveur plus grandiose que le premier coup de langue sur un cornet Dairy Queen, cette vanille rugueuse d'un contenant qu'on vient d'ouvrir, cette submersion dans des glucides concentrés où gras et amidons éveillent une concupiscence neigeuse?

MAÏS : Mon fils n'a jamais connu sa grand-mère, dont la présence me revient pendant que je me tiens au comptoir des garnitures du Mr Spud. Elle n'existe que dans ces moments pénétrants, provoqués par des images significatives qui, autrement, me déconcertent.

— Maman, je murmure, que penses-tu de tout ça?

Les questions adressées à ma mère sont adressées à l'histoire; ses réponses, de brèves paraboles du vingtième siècle.

Tu ne sais donc pas?, me dit-elle. L'envie d'une bouchée rapide, nette et anonyme est universelle.

Ma mère se retrouva à Prague en 1933. On venait de fermer l'école des beaux-arts qu'elle fréquentait en Allemagne. Un de ses professeurs lui offrit de s'enfuir avec lui à Rio. Un certain nombre allèrent à Paris ou Bruxelles. Ils ne faisaient pas partie des chefs de file du Bauhaus; New York et Los Angeles n'étaient donc même pas à considérer. Ils étaient des créateurs-dessinateurs commerciaux (« ne créant pas assez », disait ma mère à la blague). Shanghai, Istanbul, Alexandrie, Stockholm, les leaders s'envolant à destination de Caracas et Rio. L'un d'eux atteignit Veracruz. Peut-être certains d'entre eux parvinrent-ils finalement à se rendre aux États-Unis. Ma mère aboutit à Montréal.

J'étais philatéliste. Je connaissais les histoires derrière ces lettres épaisses aux timbres de grande valeur, l'écriture élégante à l'encre noire tournant au vert. Les timbres oblitérés ont moins de valeur que ceux n'ayant pas circulé, mais je les chérissais pour l'urgence de l'oblitération. Ma mère avait connu une époque où le génie était concentré

dans les ruelles de Dresde, Weimar et Dessau, avant que le Big Bang ne le propulse dans des cabanes de tôle sur les rives du Maracaibo.

Les pôles de son existence peuvent me faire monter les larmes : le monde des artistes à la B.Traven, venus de la terre même de l'ordre et de l'austérité, puis pourrissant sous les tropiques infestés de rats. Elle m'a montré des photos d'un collègue des beaux-arts, des affiches peintes à la main sur une cabane au toit de fer-blanc et Herr Professor en jodhpurs et saharienne, qui enseigne à partir d'une chaise pliante en toile.

— Pauvre vieux Dieter, disait-elle.

Elle aurait voulu devenir créatrice de mode. Ses portfolios de l'école des beaux-arts, ceux qui ont été rescapés, montrent des patineuses et des ballerines. Elle était le Degas de Dresde. Mais le visage des patineuses et des danseuses semble rapporté, sombre et grave, comme le sien. Les yeux sont ombrés, à la mode du cinéma de l'époque. Les dessins frisent le grotesque, puisque ces filles ne feront jamais d'entrechat ou de jeté. Elle pouvait rendre le corps mais pas le visage. Je ne peux dire s'il faut y voir de l'expressionnisme, une autobiographie, ou une légère incompetence. Je ne sais pas si, ces dessins, elle les avait gardés parce qu'elles les aimait particulièrement ou parce qu'ils n'avaient pas trouvé preneur. Certains autres ont toutefois réussi à faire les magazines. L'idée que ma mère ait pu influencer la collection pragoise du printemps 1934 me remplit d'émerveillement.

Ou est-ce que j'attache trop d'importance à ces dessins, trop d'importance à toutes les petites choses qui la concernent? Avait-elle lu Kafka en secret? L'idée de son Europe, l'Europe centrale d'avant-guerre, me tracasse, ce continent que j'ai manqué de très peu.



À cette époque, les concepts d'Europe de l'Est et d'Europe de l'Ouest n'existaient pas : Prague et Varsovie étaient aussi occidentales que Paris. Bien sûr, la Russie et l'Espagne ne comptaient pas; elles étaient asiatique, ou africaine. Budapest et Bucarest avaient une réputation de malhonnêteté contagieuse qui venait peut-être de la corruption de leurs langues. Par conséquent, les histoires de mon enfance, que j'ai transmises à mon fils, donnaient en fait une conception de l'Europe qui n'existe plus depuis quatre-vingts ans : d'un Saint-Empire romain où une seule langue et un seul passeport dominaient tous les autres, du reste du monde au paroxysme d'un sentiment d'exclusion pour n'être pas Européen et, plus particulièrement, Allemand.

Alors qu'il avait douze ans, j'ai demandé à mon gars ce qu'il voulait devenir quand il serait grand.

— Européen, répondit-il.

À Prague, elle trouva un emploi comme peintre de panneaux-réclame, ceux qu'on suspendait au-dessus de l'entrée, comme les placards des pubs anglais. L'un des premiers panneaux qu'elle peignit était destiné à un endroit appelé *Korn*, « Au blé d'Inde ». Un café qui servait du maïs! Rien que des épis de maïs, coupés en deux, debout dans une flaque de beurre. À Prague, en 1933.

Elle n'avait jamais mangé de maïs. Ses parents considéraient que c'était de la nourriture de serviteurs, propre à une cuisine inférieure à celle seyant aux gens cultivés. Rien de ce qui exigeait un effort pour être ingéré (et un épi de maïs demandait bien un certain travail) ne faisait partie du menu. Mes grands-parents, que je n'ai évidemment pas connus, appréciaient la cuisine française d'avant la nouvelle cuisine, ce qui signifiait des aliments mous, à l'étouffée, mijotés, la purée de pommes de terre de l'époque en

somme, peu fibreux, pas trop épicés, longs à préparer et vite digérés. Parmi leurs plats préférés, compotes et crèmes tièdes, puisqu'ils détestaient tout ce qui était froid et tout ce qui était chaud. Les plus abhorrés, ces mets fondus encore bouillonnants qui étaient devenus à la mode en Allemagne avec l'ascension de Mussolini. Les vulgaires pâtes avaient dorénavant de la classe. La réaction de mon grand-père à l'histoire pourrait se résumer en une seule plainte gastronomique :

— *Il Duce* n'aurait-il pas pu être Français! Au moins on aurait mangé correctement!

Et ma grand-mère, non moins patricienne, de répondre :

— Console-toi. Il aurait pu être Hongrois.

De toutes les histoires que je voudrais connaître, de toutes les choses que ma mère m'a dites de la vie intime de gens complexes, je ne me souviens que de ces ridicules petites répliques. Elle peignit donc son épi (la moitié d'un épi en fait, et les épis n'étaient pas gros à cette époque) debout comme un bout de chandelle dans une flaque de beurre. Les grains étaient devenus autant de fenêtres d'un édifice à logements, irradiant d'une lumière jaune beurre. Ce n'était pas facile, avant l'acrylique, avant les conventions du réalisme magique, quand on était un artiste allemand de surcroît, que de se consacrer à un humble épi de maïs.

— Au début, je ne savais pas. Ou peut-être l'ai-je découvert en travaillant. C'était l'amour de l'Amérique. Un goût insatiable du blé d'Inde m'a sauvé la vie.

C'était ainsi qu'elle l'expliquait.

Franz Kafka avait vécu à quelques rues de là à peine dix ans plus tôt. Il avait écrit *Amerika* avec à la bouche ce même goût mystérieux, bien que ça ne lui avait pas sauvé la

vie. Peut-être l'adoration de l'Amérique était-elle dans l'air, du moins chez ceux qui ne proclamaient pas leur nostalgie envers l'Allemagne. Pour ma mère, Prague n'était qu'une autre ville allemande de province, dotée d'une composante slave qu'on se devait de respecter tout en la plaignant un peu. Elle ne pouvait concevoir un discours civilisé qu'en allemand, à l'exception peut-être du français, mais dans des circonstances bien précises. Pour elle, le français et l'allemand se partageaient le monde respectable, les sphères du plaisir et du travail, bien que ses années de français étaient toujours à venir.

Son patron avait un fils, nommé Jürgen Jaeger, un nom d'acteur, et il s'était bien essayé au cinéma, comme plusieurs germanophones au cours des années vingt. Il se voyait toujours comme un décorateur, un homme d'accessoires (« mais pas un homme accessoire », blaguait-il, et la blague leur a tous survécu parce que ma mère l'avait notée). Il s'identifiait aussi fermement à la politique des Sudètes de Hitler, se sentant terriblement insulté par la majorité tchèque et ses manières grossières et barbares. Je le fais paraître peu sympathique, une sorte de Hitler, un autre peintre de panneaux expansionniste, ambitionnant de devenir acteur et né en bordure de l'Allemagne, mais ma mère n'en parla jamais de cette façon. Son attitude était trop répandue pour être odieuse. Je suis sûr que la plupart des germanophones nés à Prague aspiraient à cette symbiose avec la Patrie, toutes autres conséquences du pouvoir hitlérien mises à part, temporairement.

Voilà dans quelle situation se trouvait ma mère en 1933. Elle avait trente ans, était célibataire, talentueuse, séduisante et apatride. Elle avait un admirateur dont la plus récente ambition était de joindre les services politiques, et si nécessaire militaires, de la grande Allemagne. J'ai vu sa photo : l'air arrogant (c'est mon interprétation) qu'il a avec

le pied posé sur le marchepied, le coude sur le pare-brise et le corps pressé contre la voiture de tourisme. Pas de monocle, ni de cicatrices de duel, mais un manteau de cuir, une petite moustache blonde un peu prétentieuse et une cigarette courte et élégante qui ne pouvait sortir que d'un théâtral étui en or. Il prend la pose d'un chasseur de gros gibier, même lors d'un pique-nique dans les Carpates à l'été 1934. C'est l'homme qui doit être éliminé avant que je puisse naître.

Les photos de ma mère la montrent toujours en train de fumer, bien que je ne l'aie jamais vu fumer, ni vider un cendrier sans un air de dégoût.

J'ai pris possession de ses papiers il y a cinq ans. C'est alors que j'ai découvert le premier des nombreux portfolios qu'elle avait gardés sous son lit. Je ne les avais jamais vus et pourtant, j'avais cru qu'elle avait tout partagé avec moi, moi l'enfant unique, le fils né sur le tard, l'homme artistique et sensible de la famille. J'avais vu quelques-unes de ces photos, mes grands-parents dans un centre de villégiature en montagne à la fin des années vingt. Faisant la Cure. Tous ces visages détendus, insouciantes, loin des affaires et de la ville et du malaise indéfinissable qui semblait y régner.

Je ressemble à mon grand-père maternel : les gènes de ma mère l'ont emporté. Le gène de la calvitie, transmis par la mère. Et le gène de la maladie d'Alzheimer, qui le transmet celui-là? Ma mère s'accrocha à une fiction reconfortante autant d'années qu'elle le put : ses parents auraient pu fuir l'Allemagne à temps, comme elle-même l'avait fait, il y avait cet oncle à Montréal qui les aurait tous parrainés, mais son père perdit d'abord la volonté, puis tout sentiment d'urgence. C'était, dans son cas, un problème médical, non politique.

— Qui est cet homme?, lui demandai-je.

Elle fit semblant de regarder et de sourire.

— Il est très beau, maman. On dirait une vedette de cinéma.

Toujours pas de réponse. C'est une photo sépia, pâlie, extrêmement petite. Si seulement Jaeger et la voiture de tourisme, la montagne et la forêt en arrière-plan pouvaient être agrandis, je comprendrais peut-être un petit peu mieux. Il y a d'autres photos, tout aussi petites, prises de fenêtres à l'étage, surplombant une place de ville. Brno? Bratislava? Carlsbad? Prague, peut-être, ou la vue d'un hôtel de villégiature dans les Carpates. Peut-être que Jürgen est à ses côtés, murmurant « *Sehr schön* ».

— Jürgen Jaeger, maman, est-ce que ça te dit quelque chose?

Elle tendit la main comme pour m'apaiser, ses doigts devenus tels des fourchons bleutés, mais elle ne regarda pas.

Je peux lire l'allemand et le parler pas trop mal. Son écriture à l'ancienne est difficile. *Je lui dis qu'il doit faire ce qu'il doit faire. Son père a des intérêts en Allemagne. Ils ont de la famille à Leipzig.*

Je lis tout haut, en regardant le visage de l'auteure, qui demeure fermé. Elle avait sans doute griffonné ces mots en dix secondes, il y a soixante ans. Maintenant, le plus anodin des détails ressuscités de sa vie débouche sur le monde. Si je ne prends pas ces boîtes tout de suite, elles seront perdues. Elle s'en va et ne reviendra pas, et nous avons décidé que nous devons quitter le Canada.

*Il dit : « Der Führer est peut-être un peu trop fruste pour toi, mais il n'est pas fou! Il sait qui lui rapporte de l'argent. Et avec ce Rosenfeld qui s'est fait élire en Amérique, eh bien... »*

Il y a aussi une scène de rue sur une autre toute petite photo sépia. C'est la photo la plus précieuse de la boîte. Pour une artiste, ma mère prenait de très mauvaises photos. Un tramway se faufile hors du cadre, en haut. Une demi-frau traverse la rue chargée de ses paquets. Des hommes en uniformes (la police, l'armée, des Tchèques, des Allemands?) remplissent l'espace dans un coin, à l'extérieur d'un café. Il semble y avoir un *Apothek* à côté. Devant, des enfants qui ont l'air d'avoir froid s'amusent avec des craies sur le trottoir. Enfin, au milieu de placards beaucoup plus grands et attrayants, l'enseigne du *Korn* (on la manquerait si on ne la cherchait pas) essaie d'accrocher le regard.

C'est cette photo qu'il faut faire agrandir, à tout prix. Je la dissimule dans ma paume, sachant que c'est son âme que je prends, habité par la peur que quelque chose ne se fraie un chemin à travers toutes les cellules détruites de son cerveau pour s'en emparer puis la détruire.

*Fuis! Fuis! Va vers l'ouest et ne t'arrête pas. Je te dis cela par amitié, parce qu'il y a des choses que je sais.*

Lire cela sur une vieille feuille de papier pelure, paraphée de ce qui semble être un double « J » dans un emblème, auquel est accroché une svastika. C'est si étrange à voir, là, une svastika sincère et non un de ces graffitis de gang.

J.J., préposé aux visas, Leipzig.

RIZ : Dans la culture de ma femme, Usha est une « cousine-sœur », ce qui désigne toute parente d'un âge rapproché du vôtre. En fait, elle est la cousine germaine d'Anu, fille du frère aîné de mon beau-père. À une lointaine époque, elles avaient vécu à Calcutta dans

la même maison, le *jethoo-bari*, membres d'une famille étendue comptant quarante personnes.

Usha est mariée avec Pramod et tous deux sont physiciens. Mais au lieu de rester dans le milieu universitaire et de s'installer sur le campus d'une prestigieuse université américaine, Pramod avait accepté un poste en Hollande où il avait ouvert un labo. Le gouvernement néerlandais l'avait alors recommandé pour un travail similaire en Indonésie et au Suriname. En quelques années, il avait vu sa carrière dévier vers le domaine ultraperfectionné de la gestion nucléaire de haut niveau, dont le protocole menait inévitablement aux agences internationales. Il travaille maintenant à l'Agence internationale de l'énergie atomique de l'ONU, à Vienne, et Usha est chercheuse en physique à l'Université. Ils habitent Vienne depuis quinze ans, leurs enfants sont Européens, ils possèdent un appartement à la ville et une résidence secondaire à Wiener-Neustadt. C'est une vie confortable dans un pays où l'immigration et l'assimilation telles que nous les connaissons sont impossibles.

Ce soir-là à Vienne, nous sommes tous rassemblés autour d'un plantureux repas bengali fait de poisson, de riz et de légumes provenant des marchés locaux et mijotés dans des épices rapportées de fréquents voyages à Londres et à Bombay. Mon fils et moi avons nos laissez-passer de l'Eurail; Anu restera avec nous encore trois jours, avant d'aller rendre visite à sa mère et à sa sœur en Inde.

Je me dis à moi-même, en même temps que je l'explique au fantôme de ma mère : c'est cette vie-là que nous menons. Elle a connu Vienne elle aussi, brièvement. Le monde s'est ouvert devant nous, la peur de l'inconnu a disparu. Ma mère était révoltée à

la seule idée de l'Inde, mais essayait de dissimuler ce sentiment derrière des références à Gandhi et du respect pour une sagesse immémoriale.

Comme je me sens insignifiant, à cinquante ans, par comparaison avec Pramod : père de famille auteur de plusieurs livres, qui donne des cours lorsqu'il le doit, qui navigue dans diverses cultures qui ont laissé leur marque en lui.

Nous parlons du Canada.

— Ils sont devenus comme les Britanniques, dit Anu en servant du riz à notre fils. Des gens tout à fait détestables.

Les Sen étaient allés aux chutes Niagara l'été dernier et avaient été refoulés à la frontière pour une visite d'un après-midi. Pour les voyages d'agrément, ils utilisent leur passeport indien plutôt que celui de l'ONU.

— Le douanier nous a dit des choses que je ne dirais pas à un serviteur, dit Usha Sen. « Comment je peux savoir que vous partirez vraiment quand vous le dites? Comment je peux savoir que vous possédez vraiment une maison? » Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils sont très méfiants à l'égard des Indiens.

— Je lui ai dit d'aller au diable, dit Jyoti, l'étudiant à Harvard. Quel emmerdement! C'est déjà assez difficile avec les Autrichiens, moi qui avais toujours cru que les Canadiens étaient mieux.

Je me souviens du temps où c'était différent, dans notre refuge cosmopolite de Montréal, quand ma mère et moi vivions comme des Alexandrins dans un grand appartement d'Outremont après la mort de mon père. Nous avions des originaux aux murs, d'artistes canadiens-français seulement. Même dans mes souvenirs les plus lointains, mon père était déjà vieux, avocat proche de la retraite, puis mort deux mois



après l'avoir atteinte. Je me souviens des visites de ses grands enfants d'un précédent mariage, d'avoir été du même âge que ses petits-enfants et de m'être demandé comment, en fait, appeler notre relation. Mon fils et Jyoti sont, précisément, petits-cousins. Usha est sa cousine au deuxième degré. Il l'appelle *mashi*, ma tante.

— Vous reprendrez bien un peu de riz, n'est-ce pas? Il y en a amplement.

— Maman, on n'est pas à Calcutta, dit Tapati, l'étudiante au MIT.

Tout, ce soir, est exquis. Il n'y pas de cuisine au monde pour m'enthousiasmer comme la cuisine indienne, pas de peinture pour m'exalter comme les miniatures des Moghols, pas de ville, pour le meilleur et pour le pire, comme Calcutta. Après l'Inde, l'Europe est d'une platitude. Je reste pour mon fils et son vieux rêve d'être Européen.

Anu est en train d'expliquer les raisons de notre déménagement aux États-Unis.

— Être Indien au Canada, ça voulait dire être un citoyen de seconde zone, peu importe si vous étiez quelqu'un de bien, peu importe à quel point vous vous efforciez d'être Canadien. Aux États-Unis au moins, si on est de seconde zone, on sait que c'est parce qu'on est vraiment médiocre.

J'aimerais pouvoir m'enfoncer dans le riz, ces pyramides au sommet creusé faites de riz neigeux qu'on sert avec le poisson et les légumes. Je voudrais prendre des poignées de riz et m'en enduire la tête et m'en couvrir le visage. Je voudrais faire quelque chose de vulgaire et d'extravagant dans ce superbe appartement, parmi ces gens diligents et raffinés, à cause de la honte que j'éprouve, à cause de la culpabilité et des incompréhensions accumulées durant toute une vie.

Tapati demande à notre fils :

— Est-ce qu'il y a quelque chose de spécial que tu voudrais voir à Vienne? Je peux t'y amener.

Ils sont très étonnés de constater qu'en dépit de qui il est et de ce qu'il représente à leurs yeux (l'Amérique, enfin, cet endroit et ces gens qu'ils admirent par-dessus tout), il ne parle qu'anglais. Les enfants d'Usha ont été élevés en Europe, mais à l'indienne. Chacun parle huit langues, mais ils n'ont pas de pays. Jyoti écrit des chansons rock en allemand, joue dans un groupe autrichien, étudie l'économie à Harvard. Tapati a un doctorat et un MBA et est présentement stagiaire à la Banque mondiale. Les deux sont en Amérique, mais pas de l'Amérique, trop raffinés pour l'Amérique de centre commercial que je connais.

— N'importe quoi, répond-il, ça ne me dérange pas.

— Mais non, il y a sûrement quelque chose.

Il me regarde, appelant à l'aide. Il veut l'Europe, il veut la saturation, une façon de s'y introduire. Il étudie l'allemand à l'école secondaire, mais c'est bien la dernière chose au monde qu'il avouerait, en ce moment, à ses petits-cousins. Il a trop peur de ne pas comprendre un seul mot. Il a entendu du bengali toute sa vie, mais n'a jamais pensé que ça faisait partie de lui. Il a passé la moitié de sa vie dans une ville francophone et faisait ses leçons de français à la perfection, comme celles d'histoire. C'est l'héritage du Nouveau Monde. Jyoti lui a déjà dit qu'il donnerait tout, les langues, le raffinement qui éblouit ses amis de Harvard, pour un simple permis de travail, pour l'occasion de rester et de travailler l'été dans un Mr Spud.

— Et toi, mon oncle?

— Le 19, Berggasse.

— La maison de Freud?, demande Usha. Pourquoi ça, il n'y a rien à voir, crois-moi.

— Il ne prenait pas de la coke, ce mec?, demande mon fils, le plus sérieusement du monde.

La question nous entre par une oreille et nous sort par l'autre, sauf pour Jyoti, qui sourit et répond d'un signe de tête. Une amitié conspiratrice commence à se former.

— La Berggasse n'est pas loin de mon labo, dit Usha. On peut y aller par tramway demain. Mais ce n'est pas ce que tu crois, juste deux pièces avec des photos aux murs.

— Bar-bant, chantonne Jyoti.

Mon fils retient un sourire.

Nous y sommes à onze heures le lendemain matin, mon fils, moi et Jyoti, qui a apporté sa guitare. Il va se taper Freud avec nous et nous ferons les boutiques de musique avec lui. Il nous a promis une tournée des gargotes mal famées de Vienne, des cafés que fréquentent les punks, ces endroits où il a passé ses années d'école secondaire, fuyant les attentes de sagesse et d'obéissance qu'on avait envers lui.

Les cousines germaines sont allées prendre un déjeuner typiquement viennois, *Kaffeeschlag mit Sachertorte*. Rien de ce qui a trait à l'homme qui compara un jour le moi (rationnel et altruiste) à l'Europe et la libido (avide et meurtrière) à l'Asie n'inspire de sympathie à ma femme. Un petit homme sot, raciste et chauvin, qui s'appuyait sur une science bancal.

C'est un jour d'été ensoleillé, frais mais clair, un temps à cardigan. Des enfants jouent sur le trottoir de la Berggasse, devant l'*Apothek* du coin. Jyoti nous dit :

— Regardez bien ça. Vous pensez que les Autrichiens savent quoi que ce soit?

Il demande à l'aîné des garçons :

— Est-ce que tu sais où est la maison de Freud?

— Est-ce qu'il vient d'emménager?

— Vous voyez?, dit-il en riant, se retournant vers nous. Mon fils traduit.

— Vous pourriez demander à n'importe qui dans cette rue. Vieux, jeune, ça n'a pas d'importance. Certains veulent oublier et les autres n'ont jamais su.

Nous traversons la rue étroite, à la recherche d'une plaque de laiton sur une porte d'aspect officiel. Le 19 n'est qu'un appartement, comme il l'a toujours été, à l'étroit entre d'autres appartements et des bureaux.

Usha avait raison, ce n'est qu'un vieux cabinet de médecin encombré de photos. Les petits-cousins explorent respectueusement la pièce du regard, légèrement embarrassés par tout le plat qu'on en fait. Jyoti fait ce qu'il peut pour se retenir d'ouvrir son étui et de gratter sur sa guitare un air scandaleux pour le Musée Freud. Je ne sais trop ce que je m'attendais à trouver ici.

Nous sommes là, dans la pièce où ils venaient tous, voudrais-je dire. La princesse Marie s'asseyait là-bas. Et le jeune Cercle viennois (vous voyez ces photos!) se rassemblait ici, dans cette pièce. Dans cette pièce, quelqu'un s'est attaqué à l'incompréhensible au moyen d'une science et d'idées politiques bancales certes, mais néanmoins au nom de la raison. Les faits les plus anodins avaient une signification profonde, les événements fortuits étaient tous liés entre eux, les événements publics étaient la forme ritualisée de projections intimes.

Mon fils! M'écoutes-tu?

Quelqu'un a osé dire que nos rêves avaient une structure, nos dysfonctions une cause, nos croyances une pathologie. Sur ces murs, le Saint-Empire romain capitule et Freud se tient sur l'estrade, lui, le citoyen le plus honoré et le plus illustre de Vienne, alors que la République d'Autriche est proclamée. Là, Freud accueille le président de la République dans son cabinet lors du vingt-cinquième anniversaire de la publication de *L'Interprétation des rêves*. Sa petite maison natale est ornée de banderoles.

Et soudainement, je me sens étouffer en prenant conscience que science, musique et littérature peuvent être si avancées sans ne rien faire toutefois pour influencer une culture politique balbutiante. La démocratie autrichienne était plus jeune que celle du Ghana quand les Nazis l'écrasèrent. Je veux me tourner vers mon fils et lui rappeler ces grands poèmes du désespoir que je lui ai lus, de Yeats, d'Auden, et la vaste littérature de l'Holocauste qui irradie de cette pièce et d'un millier d'autres dans cette ville, retentissant dans les rues grises mais ensoleillées. Des poèmes issus de la tradition à laquelle j'appartiens, ne serait-ce que vaguement. Des poèmes sur le déséquilibre entre ce qu'on est en mesure de penser et de ressentir, et ce qu'on a infligé.

Ils sont partis.

— Ils ont entendu de la musique dehors, me dit le vendeur de billets. Ils ont dit que vous n'aviez qu'à suivre la musique.

Tout d'abord, je n'entends rien. Je regarde les enfants de l'autre côté de la rue et les vieilles femmes qui se traînent de boutique en boutique, portant leurs emplettes dans des filets à provisions.

La Berggasse descend en pente et je la suis sur un pâté de maisons, m'imaginant à demi un rythme, quelques notes aiguës et une cadence dans l'air. Tournez à droite, twistez à gauche. Les rues sont à présent remplies de gens qui suivent quelque chose.

Devant, un peu plus loin sur une petite place bordant une fontaine, j'aperçois des clowns qui jonglent et une petite foule agglutinée autour d'eux. Les artistes portent hauts-de-forme et faux nez et leurs joues sont rougies. L'un des garçons, au teint plus foncé que tous les autres, a emprunté un haut-de-forme, s'est accroupi sur un genou à la Chuck Berry devant les clowns et les batteurs et entraîne tout le monde dans un air dont je ne comprends pas les paroles. Et au bord de la fontaine, voilà mon fils, qui arbore un gilet et un faux nez empruntés, joue du tambourin et danse sur la margelle de la fontaine, imitant les mouvements ondoyants du serpent.

## V. En passant les *Chive'a* avec cousin Benny

### 1. ...il pouvait vendre n'importe quoi

Grace, cette sœur de ma mère beaucoup plus jeune qu'elle (presque sa fille, presque ma grande sœur), se maria trois fois. Son premier mariage, à Talbot Ahearn, débuta avant que je puisse m'en souvenir et prit fin quand j'avais dix ans. Grace avait dix-sept ans et sa virginité et oncle Talbot était de la paroisse et pas trop Polonais. Ça aurait dû marcher. Le moment où on devait entrer dans les liens sacrés du mariage était une question de synchronisation complexe, affirmait ma mère, comme de regarder la corde à sauter pendant un jeu de salade en y synchronisant son entrée. Si ça n'arrivait pas l'été suivant la fin du cours secondaire, ça pouvait aussi bien ne jamais arriver : l'un de ces mariages d'amoureux qui s'étaient rencontrés à l'école, avec le traditionnel enterrement de vie de garçon, les meilleurs amis d'enfance comme garçons et demoiselles d'honneur et témoin, puis un bébé avant le premier anniversaire. Ça aurait marché si ce n'avait été de la Corée, qui donna à oncle Talbie une excuse pour abandonner une épouse de dix-neuf ans et deux petites filles et s'en aller terminer son adolescence à dix mille milles de la maison. Ça aurait toujours pu marcher, si ce n'avait été que tante Grace était parvenue à maturité pendant les deux années qu'oncle Talbie passa en Corée et au Japon. À son retour, il commença à la battre, sous prétexte de rumeurs.

Le Numéro Deux était un Virginien de l'Ouest surnommé « Hill » Billy Macdonald<sup>1</sup>; c'était un ami qu'oncle Talbie s'était fait dans les baraquements en Corée.

---

<sup>1</sup> Hillbilly : terme péjoratif sous-entendant rustre et quelque peu attardé, servant à désigner les montagnards du Sud des États-Unis.

Oncle Hill avait cet air flasque et abattu des buveurs de carrière, même s'il ne s'y mit que plus tard. Il disait qu'il avait été excité par tante Grace en entendant oncle Talbie lire ses lettres tout haut. Il se souvenait particulièrement des deux gros zéros dessinés dans la marge de chaque page, comme deux trous non perforés d'une feuille lignée. Il devenait fou à se demander ce qu'ils représentaient, jusqu'à ce qu'une nuit, pendant un rêve érotique, la réponse ne lui vienne.

— Eh mon salaud, dit-il en réveillant oncle Talbie. J viens de d'viner. C'est-tu c'que j'pense que c'est?

— Bon Dieu que t'es pas vite, Hill, répondit oncle Talbie.

Maintenant il savait pourquoi oncle Talbie aimait tenir la feuille de côté et l'embrassait avant de la lire.

— Ça te dérangerait que je prenne cette lettre-là dans mes mains?, demanda Hill en tenant la lettre devant lui avant de la presser sur sa poitrine. C'est ses tétons, non? Pas vrai qu'elle frotte ses tétons sur le papier et qu'elle prend un crayon et dessine des petits ronds autour de... Ah, bon Dieu, mon gars, ça va me rendre fou!

— Faut en laisser un peu à l'imagination, Hill.

— Doux Jésus, où c'est que t'as trouvé une femme comme ça?

C'était encore de jeunes hommes, devenus soldats dans un pays qu'ils détestaient. Qu'est-ce qu'un gars peut faire, qu'est-ce qui lui vient à l'esprit alors qu'il se frotte les lèvres à l'endroit où se sont pressés les mamelons d'une bien-aimée inconnue? Ce n'était une situation normale pour aucun d'entre eux, y compris pour tante Grace, qui devait vivre avec une sœur aînée et un beau-frère à la critique facile. Rien de tout cela ne serait arrivé si oncle Talbie était resté à l'emploi de la voirie, si oncle Hill ne s'était pas laissé



embobiner par toutes ces lettres et si tante Grace n'avait pas eu à dégoter le seul genre de travail qu'une jolie femme de vingt ans mère de deux enfants pouvait trouver en 1952, travail qui l'amenait inévitablement à rencontrer des hommes plus âgés après le boulot.

Tant de choses bizarres nous attendent au détour, alignées comme les manèges d'un parc d'attractions, immobilisés, fraîchement repeints et nous invitant à monter. On pense s'embarquer pour un interlude reposant dans le tunnel de l'amour, mais il s'agit en fait de montagnes russes : on le sait aussitôt qu'on entend le cliquetis du siège qui monte, on ouvre les yeux et on ne voit que des nuages. On se retrouve dans le premier siège sans ceinture de sécurité.

Et rien de tout cela ne serait arrivé si tante Grace n'avait été douée pour l'écriture de lettres et si elle n'avait eu un talent particulier pour manifester une spontanéité naïve. Peut-être s'inspira-t-elle des films de l'époque et cultiva-t-elle avec une insouciance cynique la voix et les manières de ces blondes d'après-guerre plus futées qu'elles n'en avaient l'air? La plupart du temps, elle était blonde et un peu sévère. Si elle n'avait pas affiché sa déception et sa disponibilité entre les lignes et dans la marge de ses lettres, si oncle Hill, à qui personne n'attribua jamais tellement de sensibilité, n'avait pas connu ce bref moment d'empathie qu'il appela ensuite de l'amour, il n'y aurait pas de Benny. Plus tard, Hill avait l'habitude de dire que ce qu'il ressentait dans son cœur envers Gracie le remuait comme une chanson country. Il prenait sa guitare et la grattait pendant des heures, à la recherche de paroles qui ne venaient jamais. Tout ce qu'il arrivait à chanter, c'était « Amazin' Gracie<sup>2</sup>, je t'aime à la folie », ce qui lui semblait trop blasphématoire. Il détestait son meilleur ami, Talbie, et aurait aimé le flinguer pendant les exercices de tir;

---

<sup>2</sup> Allusion au chant religieux « Amazing Grace »

il rêvait d'aller frapper à la porte de Gracie et de dire *Désolé, m'dame, mais j'étais un ami de votre défunt mari, Talbot Ahearn. J'suis ici pour vous dire qu'il m'a fait promettre de m'occuper de vous et de vos petites filles, alors, si ça vous dérange pas, je vais m'installer et faire de vous ma femme.*

Quand il apprit qu'ils s'étaient séparés, Hill prit le premier bus pour la dernière adresse connue de tante Grace. C'était maintenant une divorcée, ce qui lui conférait un charme typique du début des années cinquante, mais la plaçait devant une situation désespérée et la perspective d'exigences à la baisse. Elle était serveuse et hôtesse, le genre de boulot dont un chevaleresque montagnard rêve de délivrer une princesse. Elle était la première divorcée de la famille, peut-être même la première que nous ayons connue, et oncle Hill tenait éperdument à sauver sa réputation.

Il était issu d'une famille de montagnards aux mœurs dissolues habitant le sud de la Virginie occidentale, mais tout le monde disait qu'oncle Hill, au début, avant l'alcool et l'échec de ses entreprises, se distinguait des siens. Pour ma mère, cela voulait dire qu'oncle Hill était maintenant assez bien pour tante Grace. Elle n'était plus de la première qualité et il était protestant. Alors, ses filles et elle passèrent deux ans à Huntington, où oncle Hill s'essaya à l'élevage des chinchillas, puis des visons et même des renards argentés, avant qu'elle en ait assez de nettoyer après ces rats câlins et belettes malodorantes. Elle ne pouvait plus supporter la vue de son dessert préféré : de la salade de fruits en boîte renversée sur une tranche de pain « Wonder » saupoudrée de sucre. Elle détestait la façon qu'il avait d'éteindre sa cigarette dans la purée de pommes de terre. Elle avait alors l'impression d'être redevenue serveuse. Elle était rendue à vingt-six ans, les petites Ahearn grandissaient vite et, Dieu merci, oncle Hill avait attrapé en Corée

quelque maladie qui l'avait rendu stérile. Tante Grace revint à Pittsburgh, mais s'installa dans un autre quartier de la ville, décidée à trouver un boulot propre et à l'intérieur, comme peut-être la tenue des livres dans une quincaillerie. La vie lui avait donné une conscience aiguë de ce qu'un bon entretien signifiait : elle pouvait réparer à peu près n'importe quoi et étirer la durée de vie de la grosse machinerie.

J'avais dix ans et je commençais à comprendre des choses. Elle avait passé deux maris en cinq ans et nous n'avions pas de mot, encore moins de concept, pour une double divorcée. Elle était attirante et avenante, et le nombre de mariages et de divorces ne pouvait que croître avec les années. Tante Grace menait une vie hollywoodienne.

Dans notre ville, disons Pittsburgh, si je dis que nous habitons le sud et que tante Grace s'établit dans l'est (à tout le moins tels qu'ils étaient il y a quarante-cinq ans), je pourrais tout aussi bien être en train de décrire deux pays différents, ou au moins deux États. Nous avons des gazons et des maisons neuves. Oakland avait de grands arbres luxuriants et tout ce que le dix-neuvième siècle avait laissé derrière lui, dont la bibliothèque et le musée Carnegie, Forbes Field et les universités. Leurs maisons et édifices de briques et de pierres noircies dataient des années d'avant la réglementation antifumée. Les nôtres étaient en bois et peints de couleurs pastel. Leurs arbres surplombaient les rues; les nôtres étaient chétifs. Ils prenaient le tram. Nous avons des voitures neuves à tous les deux ans. Les ponts, les tunnels, les autoroutes de Pittsburgh, les grands édifices d'aluminium de la Pointe étaient de notre côté à nous, signes du renouveau, que nous étions progressifs et allions dépasser les origines hongroises et polonaises de la ville. Quelque chose chez tante Grace l'attirait à Oakland, où elle

dénicha ce fameux boulot à l'intérieur, comme réceptionniste dans une agence immobilière.

Le vrai Pittsburgh, tel que je me l'imaginais, se trouvait dans la partie est. Pittsburgh avait été la ville la plus immonde des États-Unis et possédait l'histoire la plus sale. Mais c'était là aussi que le *Gilded Age*<sup>3</sup> avait fait son argent et laissé ses monuments. Je me rendais au musée Carnegie tous les week-ends, faisais des croquis d'animaux et d'ossements, puis traversais le stationnement jusqu'au Forbes Field pour profiter de l'entrée gratuite aux matches des Pirates après la septième manche. Oakland était ce coin de Pittsburgh dont parlait Willa Cather dans ses livres, le seul quartier d'où auraient pu venir Kenneth Burke et Malcolm Cowley. Je souhaitais ardemment cette amitié qu'ils partageaient, qu'il fût possible d'échanger des livres et de discuter de l'avenir du monde sans avoir à se rendre à New York. Cela me semblait injuste qu'Oakland ait aussi les dinosaures, les tableaux, les livres, les salles de concert, les universités et les stades. Il y avait même du cinéma de répertoire. Les rumeurs de nudité occasionnelle dans des films suédois finissaient par arriver à nos oreilles dans le sud de la ville, mais habituellement une journée trop tard, après que les autorités en avaient interdit la projection.

Dans ma famille, j'étais une aberration. Mes parents me soupçonnaient d'avoir des « tendances », ce qui signifiait n'importe quoi de subversif, toute forme de pulsion confuse ou exacerbée pour la chose politique, sexuelle, intellectuelle, artistique ou religieuse, qui pourrait mener à une remise en cause de ma foi ou de ma loyauté ou

---

<sup>3</sup> Âge d'or de Pittsburgh au tournant du XXe siècle pendant lequel s'enrichirent trois géants de l'industrie et de la finance (Andrew Carnegie, Henry Clay Frick et Andrew Mellon), qui se montrèrent aussi d'importants philanthropes (fondation de musées, bibliothèques, université, etc.).

m'inspirer un zèle excessif. Les sports faisaient loi à notre école secondaire. Les potins de famille étaient les seuls sujets de conversation à table et les plans d'affaires tracassaient incessamment mes parents. J'étais un garçon de douze ans confus et en colère, devenu encore plus en colère à treize ans. Ma vie tournait autour des livres, des timbres, des films et du planétarium : tout ce qui évoquait des lieux reculés dans l'espace et le temps. Les réalités extérieures au sud de Pittsburgh gagnaient mon allégeance de traître.

Puis, vers la fin du premier mandat d'Eisenhower, tante Grace rencontra un vendeur d'un certain âge du nom de Danny Israel, qu'elle décrivit comme « un gars drôle qui s'habille avec style ». Ma mère fit : « Israel? » et éclata d'un rire du genre comme-je-suis-idiote, je croyais avoir entendu Israel.

— Squirrel Hill?, poursuivit-elle, de façon à se faire confirmer la chose sans avoir à le demander et tante Grace dit *Mais non, il a grandi à Johnstown.*

— Danny Israel, de la petite Israël?, insista mon père, ce qui équivalait pour lui à tout l'est de la ville, n'importe quel endroit qui n'était pas noir et restait ouvert le dimanche.

— Je suppose, lui répondit tante Grace.

Et mes parents, maintenant réconciliés à l'idée d'une soudaine ouverture dans la tradition judéo-chrétienne, se permirent chacun un autre commentaire.

— Au moins, ce ne sera pas un buveur, dit ma mère.

— Ils n'ont pas la réputation d'être bagarreurs, dit mon père.

— Merci de votre bénédiction, dit tante Grace.

Tante Grace a toujours soutenu qu'oncle Danny pouvait vendre n'importe quoi. C'était comme ça qu'il avait survécu à la crise, à vendre des trucs; il avait passé quatre ans dans le théâtre des opérations du Pacifique à vendre plus qu'à se battre. Il incarnait l'histoire du commerce au vingtième siècle : d'abord vendeur de journaux, d'encyclopédies et de partitions, il était passé aux médicaments, à la quincaillerie, aux vêtements pour hommes, aux instruments de musique, aux automobiles et aux électroménagers, pour finalement opter pour l'ameublement. Il excellait dans les chiffres et calculait coûts et profits dans sa tête. Il était aussi à l'aise dans un grand magasin qu'un éclaireur indien dans la forêt.

— Déplace-moi ça ici et remets les petits articles en avant, suggérait-il.

Le vendeur pointait du doigt un superviseur en disant :

— Est-ce que j'ai l'air d'un *shleppieur*? C'est à lui qu'il faut dire ça.

De tous ces boulots, il avait acquis jargon et compétence, à la manière des journalistes qui deviennent d'un coup experts dans l'écriture de séries d'articles. À écouter ses conseils, les gens croyaient qu'il avait fait sa médecine. Il savait accorder un piano, jouer tout Gershwin à peu près décemment et tante Grace jurait qu'il avait lu tout ce que contenaient ces encyclopédies qu'il avait vendues. À entendre ma mère et elle chuchoter et ricaner à l'abri des oreilles indiscretes, je devinai qu'oncle Danny n'était pas bon seulement à s'habiller avec style, comparé à mon père ou aux maris précédents. Ç'avait été la crise, disait tante Grace, et le besoin de soutenir des parents âgés qui l'avaient empêché de s'engager dans la voie qu'il avait choisie, le droit.

— Pas de *shleppage*, c'est tout ce que je demande, disait-il, les mains en l'air comme s'il essayait d'arrêter un train. La première chose que je fais quand je commence un nouveau boulot, je dis « juste de la vente, pas de *shleppage* ».

— Ça veut dire trimballer, Dolly, expliquait tante Grace, notre goyette à nous.

« No-Shlepp » devint notre surnom pour oncle Danny. « Hé, Danny-boy, s'exclamait mon père en lui ouvrant la porte, toujours pas de *shleppage*, hein? » Le simple fait d'être capables de le dire nous donnait l'impression d'accéder à un monde étranger au nôtre.

Mes souvenirs plus récents d'oncle Danny remontent à ces dimanches après le dîner : différentes émissions de radio jouaient dans différentes pièces, la musique faisait compétition à un match de baseball ou de football professionnel, selon la saison, et, devant notre gros poste de télé noir et blanc, mon père cognait des clous pendant qu'oncle Danny faisait durer sa bière, attendant qu'il se mette à ronfler pour changer de chaîne. Dans les années précédant l'arrivée de l'incomparable Roberto Clemente, les équipes de Pittsburgh étaient aussi monotones que des bas bruns. Les équipes universitaires pouvaient passer des années sans gagner, les Pirates formaient l'équipe la plus âgée et la plus lente du baseball et les Steelers étaient la franchise la plus inapte à avoir jamais sauté sur le terrain. Nous avons appris à composer avec une déception quotidienne.

— Tu sais c'est quoi notre problème, Stevie?, me demanda-t-il à sa première visite chez nous, pendant que nous écoutions les Pirates perdre à la radio.

Je me préparais à défendre Ralph Kiner. Il défila les noms des joueurs des Pirates.

— Abrams, Gordon, Kravitz, Levy. Mais qu'est-ce que c'est que ça, un élevage de *shlimazels*? Trop de nos gars sur le terrain et pas assez dans le bureau de direction.

Comme tout bon habitant de Pittsburgh, je n'étais pas habitué à la déloyauté. Je voulais défendre nos gars, les jumeaux O'Brien, les frères Freese, en dépit de toute leur inaptitude. C'était eux, « nos gars ». N'était-ce pas elle, notre équipe, ce groupe lamentable? Pour qui nous prenions-nous, les Yankees? À peu près tout ce que je vénérerais semblait le laisser sceptique. Parfois, nous regardions « The Voice of Firestone », de la haute culture pour nous du sud de la ville, et je pouvais sentir son mépris. À Oakland, ils avaient William Steinberg et l'orchestre symphonique. Oncle Danny pouvait fredonner les arias et en savait même les paroles. « J'ai travaillé avec pas mal d'Italiens dans le temps », disait-il en guise d'explication. Roberta Peters était ce qu'il y avait de plus sexy à la télé. « The Voice of Firestone » montrait les robes les plus décolletées. Risë Stevens était, pour nous du sud, celle qui nous permettait de nous approcher le plus de la beauté suédoise sur commande. Cesare Siepi représentait un idéal de beauté masculine pour tante Grace, mais bon, oncle Danny aussi, en dépit de son nez à la Jimmy Durante. Le sexe, à la fin du premier mandat d'Eisenhower, était partout, quand on savait où chercher.

Tante Grace donna naissance à mon cousin Benny un an après avoir épousé oncle Danny. « Un diminutif pour Benjamin? », demanda ma mère, déterminée à s'en accommoder. *Mais non, Dolly*, de répondre tante Grace. *Danny adore Jack Benny, c'est tout*. J'avais quatorze ans, ma mère en avait quarante et tante Grace approchait de la trentaine, mais déjà ses cheveux avaient la couleur d'un champ de maïs séché et parsemé de gelée hâtive.



2. ...chacune des histoires qu'on raconte est une brève parabole du vingtième siècle...

Notre faubourg n'avait qu'un cinéma, établi bien en vue dans la rue principale, à proximité de la ligne de tramway et de la boulangerie. Au milieu des années cinquante, les gens restaient à la maison pour regarder la télé. J'aurais pu faire la même chose, mais j'allais plutôt au cinéma tous les soirs. Mes parents avaient démarré un petit commerce, un magasin de luminaires dans un mail, ce qui me laissait libre de faire ce que je voulais les soirs après l'école; l'argent qu'ils me donnaient pour le souper pouvait tout aussi bien être dépensé sur du pop-corn et des films. Je ne regardais jamais la marquise ou l'heure à laquelle débutaient les films. J'entrais, regardais le pop-corn tourbillonner dans le chaudron de la machine. Pas d'urgence. J'achetais, j'attendais que mes yeux se fassent à l'obscurité et je m'asseyais.

On entrait quand on le voulait, les films étaient projetés en continu, on attrapait l'histoire au vol. L'histoire s'achevait au moment où on était entré, les récits possédaient une infinité de débuts et de fins. Le plaisir résidait dans le fait de regarder notre fin se former lentement, de voir des éléments dispersés se composer lentement en notre début à nous, puis de faire durer le plaisir en restant après notre fin, qui était aussi notre début, en laissant se superposer les éléments de l'intrigue couche par couche, de différentes façons, jusqu'à ce que cela devienne prévisible et ennuyant.

Je ne savais jamais dans quelle direction allait l'histoire. Je pouvais m'inventer une dizaine d'intrigues. Se délecter de son impuissance narrative, est-ce que quelqu'un de nos jours tolérerait une telle chose : avoir à prêter l'oreille à chaque mot, avoir à accorder la plus stricte attention à chaque détail, sans toutefois pouvoir en extraire le moindre sens

pendant les trente premières minutes? Abandon délectable à la confusion ordonnée, ne pas connaître un seul personnage, ne rien comprendre à l'action, ne sentir que le bien et le mal, reconnaître les personnages négligeables et deviner qui seront les survivants. J'entrais nonchalamment à quatre heures pour le programme double et ressortais à huit heures et demie; j'avais amplement le temps de faire mes devoirs.

Le film noir devenait passé de mode, tout comme le couple de comiques préférés de mon enfance, Abbott et Costello, remplacés par les détestables Martin et Lewis. Les westerns devenaient trop cafardeux. Les comédies musicales étaient trop gaies et dansées. Les films de guerre avaient perdu de leur originalité. Le noir et blanc devenait dépassé, sauf pour la science-fiction. Couleur était synonyme de fantaisie. Les hommes portaient des complets bleu gris et de minces cravates, ils flirtaient avec leur secrétaire, ils devisaient, buvaient et fumaient après le boulot dans des bars de Manhattan. Phil Silvers remplaça Oscar Levant. Ils s'habillaient tous à la Cary Grant. Les femmes portaient des jupes amples avec de larges ceintures et des blouses blanches au collet relevé. Elles portaient les cheveux courts et blonds. Elles ressemblaient un peu à tante Grace, et leur vie avait peut-être bien des choses en commun.

Je m'asseyais à la même place tous les soirs, dans la dernière rangée de l'allée du centre. Mes amis savaient où me trouver. Je faisais partie d'un cercle qui se réunissait en soirée, formé d'adolescents *kibitsen* du sud de la ville, trop sages ou trop intelligents pour les gangs de rue, sans toutefois être du type bibliothèque ou panoplie de chimiste. Nous préférons les passe-temps. Nous collectionnions toutes sortes de trucs, et c'est ce que les films furent pour moi, des milliers de morceaux d'anthologie à collectionner. J'ai appris

à connaître le monde à travers le cinéma, pas la télé, et je fais peut-être partie de la dernière génération à pouvoir affirmer cela.

Puis un jour, à ma dernière année à l'école secondaire, ma mère reçut un carton d'invitation venant de tante Grace et d'oncle Danny. Aurions-nous l'obligeance d'assister aux débuts de soliste de Benny Israel avec le Pittsburgh Junior Symphony dirigé par un chef d'orchestre invité, William Steinberg lui-même. Il avait quatre ans et dix mois.

### 3. ...il était un trou noir assis à un banc de piano

Tous les dimanches, d'aussi loin que je me souviens, il y eut un « Prince Vaillant » à la page des bandes dessinées. Cette B.D. ne peut mourir, elle est éternelle et je n'en ai jamais lu une seule planche. C'est très bien dessiné, en fait l'écriture la plus littéraire du journal, postmoderne avant l'avènement du postmodernisme, nouvel âge avant l'avènement du nouvel âge, kitsch avant l'avènement du kitsch. Avec tous ces cheveux en bataille, ces costumes, cette intrigue complexe mais sans but, on pourrait penser que « Prince Vaillant » aurait ses amateurs solitaires, cinglés et visionnaires, mais non, personne ne parle de lui, il n'a pas d'interprète. Même Krazy Kat a ses exégètes. Quelle folle coalition l'a imaginé, qui invente ses histoires toutes les semaines et continue d'en pondre encore et encore? Qui paie pour le publier? Y a-t-il même quelqu'un qui a déjà lu « Prince Vaillant »? Il est trop tard pour m'y mettre, trop d'intrigues se sont déroulées, je ne peux plus entrer au beau milieu du film désormais. D'une certaine façon,

je ne me sens pas à la hauteur de « Prince Vaillant », comme je n'étais pas à la hauteur de « The Voice of Firestone » ou de l'est de Pittsburgh ou de cousin Benny.

Nous ne savions pas à quel point la musique de Benny, c'était du sérieux. Tante Grace ne s'en vantait jamais, sinon que c'était étonnant de voir à quel point il aimait piocher sur son piano et qu'elle songeait à retourner travailler pour pouvoir lui payer des leçons supplémentaires. Les Israel étaient toujours occupés le dimanche; ils ne venaient pas nous rendre visite ni faire des promenades en voiture avec nous. Les sourires entendus se changèrent bientôt en de sombres marmonnements : ils avaient changé, ils nous évitaient, ils s'étaient convertis. Pendant l'été, ils ne voulaient pas louer de chalet près du nôtre à Cooke Forest. « Le petit » détestait la forêt, il était sujet au rhume des foins et aux piqûres de maringouins, il mangeait de la nourriture spéciale et ne pouvait passer une semaine sans son professeur de piano.

« Et puis quoi encore?, s'exclamait ma mère. Où est-ce qu'un garçon en santé va chercher des idées pareilles? » À ses yeux, les allergies n'étaient qu'une autre « tendance » dont il fallait se débarrasser. De toute évidence, quelque chose n'allait pas avec cousin Benny. Nous nous étions toujours informés de ses leçons, mais ce n'était que par pure politesse. Les fois où il venait chez nous le dimanche, il rôdait partout à la recherche d'un piano, puis de disques, mais tout ce qu'il trouvait, c'était des albums de Fred Waring et de Bing Crosby.

Mais à quoi pouvait-on s'attendre de « crazy Gracie » et de son Moshé Dayan? William Steinberg lui-même comme chef d'orchestre, n'était-ce pas un peu m'as-tu-vu? Il devrait être dehors à prendre l'air et à faire de la bicyclette. Il était incapable de lancer ou d'attraper une balle, il n'aimait pas les jeux et ne supportait pas la télé. Il regardait

« The Voice of Firestone » avec un air méprisant. Pourquoi laisser des voix venir gâcher de la musique parfaitement acceptable? demandait-il. Il transportait ses livres d'école et ses partitions collés contre sa poitrine, comme une fille. Il faisait peur. Les phrases de Benny commençaient habituellement par : « Si ce que tu dis est vrai... », comme s'il nous avait surpris à mettre en doute une loi de la nature, puis s'articulaient autour d'un « alors », tout droit vers une confiante fin syllogistique. Si ce que tu dis est vrai, alors tout est possible. Ou futile.

Il est normal pour un enfant unique de voir dans son cousin, qui partage le quart de son bagage héréditaire, un frère, une sorte de confluence génétique, un potentiel à atteindre, une tentation à repousser. Dans mon cas, personne d'autre dans l'univers ne serait aussi proche de moi, à part mes parents, qui ne comptaient plus depuis longtemps, et tante Grace. Pourtant, que vis-je le soir de ses débuts au Shriner's Temple (moi, cet étudiant de dix-sept ans en dernière année à l'école secondaire, aux bonnes notes et à l'indulgence facile) sinon un petit garçon comme un trou noir, une tache sur le banc de l'immense piano d'où ne sortaient que des notes, sans lumière ni joie? Nous n'étions pas du même univers, mon cousin et moi, peut-être même pas de galaxies parallèles et cette pensée me rendit terriblement malheureux. J'étais celui qui allait au planétarium, celui qui voulait s'envelopper d'infini. Mais voilà, mon cousin était déjà rendu infiniment plus loin que moi. Je voulais le revendiquer.

La première fois que cousin Benny fit la démonstration de son intelligence particulière, il était assis entre nous sur le canapé à observer un match de football. Il avait peut-être trois ans et n'avait jamais vu d'essai au football de sa vie. Il absorba une ou deux séries de jeux offensifs puis s'écria : « troisième et deux! »

— C'est un p'tit gars intelligent que t'as là, Danny-boy, dit mon père.

— Comment il a fait pour savoir ça?, s'étonna ma mère, convaincue que la plupart des partisans des Steelers comptaient sur leurs doigts.

— Ah, il est vite avec les chiffres, celui-là, répondit oncle Danny.

Mais je me rappelais les aptitudes qu'oncle Danny lui-même possédait et les paradoxes logiques qu'il nous faisait résoudre le dimanche. Ça allait plus loin que le calcul de quarante-trois pour cent des prix, il faisait de la magie avec les chiffres. Pour lui, le monde était un immense disque de nombres en rotation.

J'eus un autre signe que cousin Benny était intelligent, très intelligent, encore une fois à cause du football. Benny avait sept ans et j'étais en visite à la maison pendant un congé à l'université. Je l'aimais bien : il était bizarre et merveilleux et on pouvait voir le monde pénétrer en lui par les yeux et les oreilles. On pouvait observer une espèce de force supérieure en train d'analyser l'information.

— Explique-moi ces points, exigea-t-il. Nous regardions les résultats de football de ce jour-là défiler à l'écran de télé. Il avait noté les répétitions et les multiples de sept.

— Ce qui est bien avec le football, expliquai-je, c'est que tous les résultats, excepté 1-0, sont possibles.

Je lui décrivis les touchés de sûreté et les bottés de placement, les touchés et les transformations.

— Théoriquement, poursuivis-je en employant un autre bennyisme, une infinité de résultats sont possibles, excepté 1-0.

— En fait, si ce que tu dis est vrai... (*ça l'est, ça l'est, espèce de petit gnome! J'aurais voulu l'étrangler*) ...alors, ton cas infini moins un est faux. Le nombre possible

de résultats est plus près de zéro que de l'infini. Si on se fie à ta logique, il ne peut pas y avoir de 2-1, de 3-1, de 4-1... de 35-1, ou quoi que ce soit du genre.

J'avais vingt ans, j'étais à l'université, sortais avec les filles et conduisais un maudit char.

Je ne veux pas qu'on croie que je n'étais pas un bon élève ou que j'étais complètement inconscient de la dynamique de mon époque. J'étais un excellent élève. Mais je venais de l'école secondaire de South Hills et les choix quant à l'université n'étaient pas trop diversifiés. Je pouvais aspirer à Pitt ou Duquesne, ou peut-être même à Carnegie Tech, avec Penn State en réserve. C'était clair que je serais le premier de la famille à fréquenter l'université, simplement parce que je faisais partie de la première génération pour qui le refus d'entrer dans le monde du père, son métier, son syndicat, n'était pas considéré comme un acte de trahison.

Au cours de ma première année à l'école secondaire, j'avais participé à la formation d'une brigade d'échecs. Nous ne pouvions utiliser le mot « équipe », qui était l'apanage des sports de contact. Les échecs étaient devenus pour moi une obsession pendant l'été entre ma première et ma deuxième année à l'école secondaire. Mon adversaire imaginaire était cousin Benny, qui, pour autant que je sache, ne jouait pas aux échecs et ne jouerait jamais, si j'avais mon mot à dire. C'est possible de passer de débutant déclassé à joueur d'échecs presque classé en un an de compétition potable. En cette première année d'école secondaire, j'avais transformé mon cercle du cinéma de soirée en une brigade d'échecs. « Brigade » est préférable à « équipe », à cause de ses résonances de raids de commandos. La première école qu'il me vint à l'esprit d'appeler

pour organiser des tournois fut Taylor-Allderdice à Squirrel Hill. À ma dernière année, j'avais finalement trouvé une excuse valable pour prendre les vieux trams délabrés de Pittsburgh jusqu'à Squirrel Hill, pour arpenter ses rues, rencontrer ses meilleurs élèves et les professeurs intéressés, et débarquer chez ma parenté, les Israel, deux à trois soirs par semaine pour le souper.

#### 4. ...et maintenant, quelque chose de totalement différent...

Kenneth Burke, le critique littéraire, était pour moi un héros, avec la vie qu'il menait et ce qu'il écrivait à propos de sujets auxquels personne n'avait pensé. En plus, il était sorti tout droit du *Gilded Age* de Pittsburgh. La plupart des fois que je l'avais vu, à des réunions professionnelles, il était ivre mort. Quand il mourut à quatre-vingt-seize ans, en plein dans l'ère postmoderne, la cause du décès, selon la notice nécrologique du *Times*, était une « défaillance cardiaque ». C'était là une définition simpliste du mot défaillance. Si on voulait parler en ces termes, il était plutôt mort de réussite cardiaque. Cela soulevait des questions quant à la signification de la réussite et de l'échec : l'échec devait-il toujours être associé à la mort?

J'ai réussi assez bien à l'université pour devenir, à ma façon, un intellectuel. Je gagne ma vie à lire des livres, à enseigner des livres, à écrire sur des livres. J'ai connu le mariage et la paternité, acquis une certaine notoriété, accumulé une certaine culpabilité, et je cherche occasionnellement, mais avec jamais trop d'acharnement, la rédemption. Mais ici, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Cette histoire porterait plutôt sur le fait d'avoir passé



cinquante ans aux États-Unis, d'avoir été cet enfant qui entrait au cinéma à tout moment et s'asseyait, en attente de la résolution.

C'est une histoire de perestroïka.

Comment arriver à égaler des débuts de concertiste à l'âge de quatre ans et dix mois? Peut-être qu'on n'y arrive pas. On devient célèbre simplement parce qu'on est un prodige, un Yehudi Menuhin. À l'époque, on ne voyait les prodiges que comme des gagnants qui avaient eu un bon départ. Nous voyions Benny comme notre Roberto Clemente à nous, précoce et doué pour tous les aspects du jeu, destiné à l'éminence, à la rédemption d'une ville ou, dans notre cas, d'une famille. Benny fut connu à Pittsburgh pendant au moins vingt autres années. Il gagna tous les concours de piano locaux, il passa ses étés dans des camps musicaux, il reçut une bourse pour aller à Juilliard, il étudia avec des gens dont j'aurais pu avoir entendu parler même si je n'avais eu cet intérêt familial. Mais pourtant, Benny n'y arriva jamais tout à fait. Dans sa série de deuxième et de troisième positions lors des prestigieux concours européens, les gens virent épuisement et échec. S'il s'était révélé prodige à dix-huit ou vingt ans, il y aurait eu des tournées, des contrats de disques, mais à dix-huit ans, Benny était déjà un vétéran. Il avait perdu ce côté mignon et ne serait jamais une beauté; il n'entrerait jamais au temple de la renommée, à Cooperstown.

J'habitais en Caroline du Nord quand nos parents commencèrent à mourir. Benny était resté à Pittsburgh; il vivait d'un salaire de prof de musique, donnait des leçons et jouait au sein du Light Opera. Je le vis aux funérailles de mon père puis, subitement, à celles de tante Grace, morte du cancer à cinquante-cinq ans. Oncle Danny ne lui survécut pas très longtemps et les cérémonies me menèrent à mes premières *Chive'a*, à ma

première kippa, dans leur demeure de Squirrel Hills, parmi la famille paternelle de Benny, que je n'avais jamais rencontrée. Venus de la Floride, les frères et les sœurs d'oncle Danny, ceux que la crise n'avait pas empêchés de s'engager dans leur voie, les avocats et les comptables. Alors voilà, c'était ça qui l'avait rendu différent de moi, songeai-je, cette petite différence qui faisait que j'allais au cinéma et au Forbes Field pendant qu'il donnait des concerts. « Ça te va bien la kippa, Stevie, me dit Benny, ça couvre ce petit rond de calvitie. » Son visage était mal rasé, son corps voûté. Une large bande de calvitie lui traversait le dessus de la tête. J'avais quarante-quatre ans, ce qui voulait dire qu'il en avait à peu près trente. Il était orphelin maintenant, et son père lui avait laissé un fonds en fiducie, se rendant compte, peut-être, que son seul échec avait été de doter le talent de Benny de quelque solution de rechange. S'il n'allait pas devenir le génie le plus insigne de notre temps, il allait peut-être devoir se faire chauffeur de taxi, excepté, bien sûr, qu'il ne savait pas conduire.

Cinq ans plus tard, j'appris qu'il avait quitté l'enseignement... et Pittsburgh. Quelqu'un me dit qu'il travaillait maintenant pour le gouvernement et je me souviens d'avoir pensé : si le gouvernement absorbe et avale encore des génies comme Benny Israel, il doit fonctionner à un niveau plus élevé que ne le laissent entendre les critiques habituelles. Benny était ce dernier lien qu'il me restait avec une expérience de la ville américaine que j'en étais venu à considérer comme extraordinaire, dans la profondeur de ses divisions, la volonté absolue de ses monuments publics et ses dotations coupables, à tout le moins durant les années que j'y avais passées.

Revenons-en à l'histoire récente. Benny et moi sommes tous deux orphelins, et pire encore, je suis un orphelin deux fois divorcé ayant des enfants éparpillés à travers le

pays, qui maudissent mon nom. Tout ce que je peux dire pour ma défense, c'est que je n'ai jamais cessé d'être ce garçon assis dans la dernière rangée du cinéma, qui pénétrait au hasard dans des histoires, cherchait à en extraire le sens et exigeait qu'elles envoient un million de petits indices à ceux d'entre nous qui entraient privés de contexte et de préparation. Cette expérience ne constitue d'ailleurs pas un mauvais début pour la pratique de toute forme de critique et, avec les années, elle est en fait devenue le fondement de ma méthode. Ils appellent ça la « dé-privatisation » du récit; tout à coup, je me retrouve fondateur d'une école de pensée, la déprivatisation. Je suis devenu le porte-parole de tous les lecteurs et spectateurs qui se sont un jour sentis frustrés, privés de quelque chose, par une œuvre d'art.

Tout cela m'amène à visiter divers endroits, ici et à l'étranger. Je garde ma valise faite et mon passeport à jour. Je suis allé de la Caroline du Nord à New York. Je suis allé en Union soviétique avant qu'elle ne redevienne la Russie (et une foule de nouvelles républiques). J'ai donné une série de conférences de Tallinn à Kiev, ponctuée d'arrêts plus longs à l'ancienne Leningrad et à Moscou, pour le département d'État. L'agent des Affaires culturelles, dans son invitation, prétendait que dans le chaos de l'ère soviétique, chaque jour passé à Moscou était comme de lire un chapitre de *La Privation du lecteur* ou de *L'Art de se nourrir de restes*, sur l'impossibilité des grands récits à l'époque postmoderne. Chaque jour était comme d'arriver au beau milieu d'un film étranger dont on ne comprenait pas la langue. Dans son bref dernier paragraphe, il mentionnait qu'un de mes cousins, Benny Israel, avait récemment joint les rangs du bureau des Affaires culturelles et me faisait ses salutations.

5. ...je me promène dans les rues de Moscou avec cousin Benny...

Quand on a vécu assez longtemps, plus rien ne nous paraît étrange, m'expliquait mon cousin. Les anciens bennyismes avaient disparu : l'arrogance et la confiance, l'hostilité déguisée d'une simple phrase. Il était enchanté de me voir. Qui sait, j'aurais pu refuser, me rappelant de lui comme d'un gamin insupportable. Il suivait ma carrière sur Internet, avait lu mes livres et les recommandait à tout le monde partout où il était en poste. Comment j'avais fait, il voulait savoir. De toutes ces choses qui suscitaient son admiration, avoir pu inventer une théorie!

— Il n'y a pas de théorie, Benny. Tout ce que j'ai jamais écrit revient à ce que c'était que d'être adolescent à Pittsburgh. Le reste, ce n'est que des notes en bas de page.

— Je t'envie cela, me dit-il.

Dans un coin de la ville qui aurait pu être le Squirrel Hill de Moscou, il m'amena dans un café où des gens le reconnurent. Il semblait parler russe couramment, l'un de ces talents que nous n'avions pas parfaits à la maison. Le thé noir était amer; il buvait le sien à petites lampées dans un verre, à travers un morceau de sucre. Ce n'était peut-être pas seulement la calvitie et l'approche de l'âge mûr qui l'avaient adouci, ou encore l'abandon apparent d'une carrière musicale. Ç'avait peut-être été l'esprit de son époque, le *Zeitgeist* : Moscou pendant la perestroïka, la capitulation du moi devant ce qui pouvait être, ô miracle, une inoffensive révolution. Moscou était peut-être le Pittsburgh qu'il n'avait jamais eu. Son égotisme, ou à tout le moins celui que j'avais aimé et craint à la fois, avait disparu.

— J'ai une petite amie ici. S'ils essaient de me muter, ça se pourrait que je reste.

Je me souvins du fonds en fiducie. L'état du rouble faisait un millionnaire de quiconque possédait des dollars.

— Elle est comment?, demandai-je, essayant de repousser l'image de Marina Oswald.

J'étais déjà venu dans cette ville, durant les mortelles années soixante-dix, confié aux soins brutaux de guides de l'*Intourist* appelées Lyudmila : on m'avait observé, détourné des universitaires que j'avais essayé d'appeler, donné des billets officiels pour une foule de manifestations culturelles assommantes pour m'empêcher de courir les rues. Dans ce temps-là, rien n'était permis. Moscou était la Ville du Redoutable *Nyet*. Je m'imaginai Benny tomber dans le panneau de la première femme à le remarquer. Il n'était plus mon cousin : il était mon fils, mon petit frère.

Nous traversâmes à pied un quartier aux rues bordées de vieux arbres et d'édifices à logements jaunes. Il n'habitait pas loin, me dit-il, ce qui signifiait plutôt que sa Yelena habitait tout près, puisqu'il résidait toujours dans l'enceinte américaine. Elle était un médecin sous-payé ayant des enfants, deux mariages ratés à son actif, un amour de la musique et un certain talent de chanteuse et de comédienne. L'un de ses fils espérait entrer au conservatoire. Nous passâmes devant une vieille salle de spectacle; sous la marquise, des mendiants étaient assis et brandissaient des affiches qui disaient quelque chose à propos de l'Afghanistan. Si je me fiais à la marquise, le spectacle avait le titre le plus long que j'avais jamais vu, bien que je fusse incapable d'en déchiffrer un seul mot.

— Le spectacle le plus couru à Moscou, me dit Benny. Il leva les yeux et pointa les groupements de caractères cyrilliques en traduisant : « LA PERESTROÏKA EST UN VIEIL HÔTEL DE SVERDLOVSK OÙ KURT VONNEGUT JR TRAVAILLE

COMME CHASSEUR ». C'est à peu près ça, dit-il avant de poursuivre : « Revue mettant en vedette Lazar Israelovitch et Yelena Vaingurt ». Il y a un sous-titre : « CHIVE'A POUR MÈRE RUSSIE ».

Je remarquai le sourire provoqué par un sentiment de vague possession.

— Bien entendu, il faut t'imaginer Kurt Vonnegut Jr avec une dent de devant en argent, habillé à la Trotski et parlant avec l'accent de Sverdlovsk.

— Je vois plutôt Oscar Levant, dis-je. Vous devez vous sentir renaître, M. Israelovitch.

— Il venait de Pittsburgh, cet Oscar, répliqua-t-il. Mon père l'avait connu, à l'école secondaire sur la Cinquième avenue.

L'immeuble à logements de Yelena avait jadis été luxueux et demeurait imposant, mais il manquait de commodités, à commencer par une nouvelle vitre à la porte d'en avant, dont le verrou avait été arraché de la chambranle de bois. Pas de lumière dans l'entrée, pas d'ascenseur, pas de lumière dans le corridor. Mais une fois qu'on était à l'intérieur, son appartement était un agréable refuge, avec une vue sur la cime des arbres qui nous donnait presque l'impression d'être en forêt, un piano qui prenait tout le salon, une étagère remplie de livres épais et des tables jonchées de publications médicales.

« Des revues, des rapports. La vie continue, tu sais ». Yelena était au travail. Benny lui laissa un message en russe, remplit un bol de chocolats *Hershey's Kisses* et déposa deux pommes rouges sur la table de la cuisine.

Puis, il se mit au piano.

— Yelena chante la plupart des chansons et j'écris les blagues. Qu'est-ce que tu penses de ça?

Il commença à jouer « September Song », puis « Mack the Knife ». Je me souvins d'oncle Danny jouant du Gershwin.

— Évidemment, ça ne pourrait durer longtemps seulement avec la musique. Ça prend du *shitik*, comme Jack Benny et son violon ou Victor Borge au piano. Tu te souviens quand Borge faisait le Ed Sullivan Show, les dimanches à Pittsburgh?

Se rappelait-il ces soirées passées devant « The Voice of Firestone », me demandai-je, n'avait-il fait que regarder la télé, alors que j'avais cru qu'il avait passé tout ce temps à nous regarder, nous, et à nous juger?

— Je commence avec un petit bout de « September Song » et Yelena arrive en trombe. Disons que t'es Yelena. Lis-moi ça.

Il me passa un bout de papier. J'allais protester que je ne lisais pas le russe, mais il n'y avait que quatre mots, dans ma langue.

— On prononce « v », n'oublie pas, me dit-il.

— Comment allait Kurt Feill?

— Non, pas Kurt Feill, Kurt Veill!

J'essayai encore une fois.

— Veill, oh il n'était pas bien du tout!, s'écria cousin Benny dans un crescendo de Weill dissonant, puis il se calma.

Il mit ses lunettes à monture d'acier et sa petite casquette à la visière surmontée d'une étoile rouge. Trotski avec une dent en argent. Il se lança dans une improvisation musicale, quelque chose que je ne reconnus pas.

— N'est-ce pas un malheur?, demanda-t-il.

— Quoi?

— Mais non, ce n'est que Gustav Mahler!

Je me rendis à la représentation ce soir-là. Yelena était blonde et ronde, et même si elle et Benny échangeaient en russe, je ne perçus presque pas d'accent quand elle m'adressa la parole dans ma langue. Yelena excusait le russe de Benny, Benny passait à Yelena son attitude de star sur scène, où elle perdait années et lourdeur. Sa voix était jeune. Son fils aux talents musicaux jouait du saxophone derrière le rideau. Cousin Benny faisait un Trotski passable et déclamait des paroles célèbres de Lénine, Staline, Brejnev et Gorbatchev sur des airs russes traditionnels avec un accent d'Odessa trop prononcé et un occasionnel « et c'est ainsi que » pour finir. Néanmoins, la cigarette et la causticité robuste d'Oscar Levant me manquaient. Les spectateurs hurlaient en reconnaissant les paroles, riaient au bon endroit et je me mis à me sentir à nouveau en état de privation. Le monde devenait rapidement un endroit que je ne comprenais pas.

6. ...notre début se trouve dans notre fin

Cousin Benny est un échec. Comment décrire autrement un génie né sans théorie, sans la passion de la compétition? Monter un spectacle de cabaret à Moscou, comparé à faire ses débuts à quatre ans avec le Pittsburgh Junior Symphony sous la direction de William Steinberg lui-même?

Il passa trois autres années à Moscou sans toutefois épouser Yelena. Il accepta finalement une nouvelle assignation, au Sri Lanka cette fois, où il s'arrangea encore pour que j'aie lui rendre visite. Son russe parfait est un peu rouillé, même s'il a encore des amis russes et aime bien aller voir des films au Centre culturel russe. Cependant, son



cinghalais s'en vient bien. Il mène la barque à Colombo, dans une mission agitée par les alertes à la bombe, où il reçoit une indemnité pour difficultés d'existence. Il a loué un bungalow sur la plage, bordé par une allée de palmiers. Il y a une femme de l'endroit dans le décor, une journaliste mi-polonaise, mi-cinghalaise connue pour son attitude de conciliation envers les Tamouls. Il essaie d'organiser un congrès pour l'an prochain, afin d'accueillir à Colombo et à Jaffna des artistes américains venant de minorités pour définir les limites de la conscience ethnique. Il s'est trouvé une nouvelle cause : l'éducation des majorités qui pensent comme des minorités opprimées; tous les peuples du monde qui traitent leurs minorités comme si elles étaient des majorités hostiles. Les Cinghalais, les Serbes, les habitants de l'Ulster, les Israéliens, les Québécois.

Il s'assied dans une chaise de toile sous la lumière disponible, à lire les journaux de l'endroit et consommer des tas de romans cinghalais et le soir, il donne parfois des récitals de Gershwin à ses amis. Il s'est mis à un nouveau passe-temps, la photographie, et retourne l'objectif contre lui-même tous les matins. Les murs sont tapissés d'autoportraits, sept cents jusqu'à maintenant; il espère ainsi saisir le secret du vieillissement. Déjà, en deux ans depuis le jour de son arrivée, il a remarqué les différences en termes de cheveux gris, de rides, de peau du cou flasque, de ridules verticales. Il entend continuer jusqu'à la fin de ses jours.

## Bibliography

### **Primary Texts:**

- Blaise, Clark. "Eyes." A North American Education. Toronto: Doubleday, 1973. 16-24.
- - -. "Notes Beyond a History." Tribal Justice. Toronto: Doubleday, 1974. 91-104.
- - -. "Meditations on Starch." Man and His World. Erin, On.: Porcupine's Quill, 1992. 27-37.
- - -. "Sitting Shivah with Cousin Benny." Salmagundi 124-125 (Fall 1999-Winter 2000): 238-255.

### **Secondary Texts:**

- Alleau, René, and Renaud Matignon, eds. Dictionnaire des jeux. Paris: Tchou, 1964.
- Alliance biblique universelle. Traduction œcuménique de la Bible. Paris: Éditions du Cerf, 1998.
- Assoun, Paul-Laurent. Le freudisme. Coll. Que sais-je? Paris: Presses universitaires de France, 1990.
- Barnstone, Willis. The Poetics of Translation: History, Theory, Practice. New Haven, Conn.: Yale UP, 1995.
- Bassnett, Susan. Comparative Literature: A Critical Introduction. Malden, Mass.: Blackwell, 1993.
- Baumgarten, Jean. Le viddish. Coll. Que sais-je? Paris: Presses universitaires de France, 1990.
- Bernheimer, Charles, ed. "The Levin Report, 1965." Comparative Literature in the Age of Multiculturalism. Baltimore: John Hopkins UP, 1995. 21-27.

- . "The Greene Report, 1975." Comparative Literature in the Age of Multiculturalism.  
Baltimore: John Hopkins UP, 1995. 28-38.
- . "The Bernheimer Report, 1993." Comparative Literature in the Age of  
Multiculturalism. Baltimore: John Hopkins UP, 1995. 39-48.
- Blaise, Clark. A North American Education. Toronto: Doubleday, 1973.
- . Tribal Justice. Toronto: Doubleday, 1974.
- . Lunar Attractions. Toronto: Doubleday, 1979.
- . Lusts. Markham, On.: Penguin Books, 1983.
- . Resident Alien. Markham, On.: Penguin Books, 1986.
- . Man and His World. Erin, On.: The Porcupine's Quill, 1992.
- . I Had a Father: A Post-Modern Autobiography. New York: Addison-Wesley, 1993.
- . If I Were Me. Erin, On.: The Porcupine's Quill, 1997.
- . "The Border as Fiction." Borderlands Monograph Series # 4. Orono, Me: University  
of Maine, 1990: 1-12.
- . "To Begin, To Begin." How Stories Mean. Ed. John Metcalf and J.R. Struthers.  
Erin, On.: The Porcupine's Quill, 1993. 158-162.
- . "Portrait of the Artist as Young Pup." Canadian Literature 100 (Spring 1984): 35-41.
- . "Mentors." Canadian Literature 101 (Summer 1984): 35-41.
- . "The Bridge." A North American Education. Toronto: Doubleday, 1973. 133-141.
- . "Snow People." A North American Education. Toronto: Doubleday, 1973. 185-230.
- . "Broward Dowdy." Tribal Justice. Toronto: Doubleday, 1974. 3-14.
- . "Translation." Resident Alien. Markham, On.: Penguin Books, 1986. 107-159.

- - -. Ma vie traduite, revue et corrigée. Trans. Jean Chapdelaine Gagnon. Montréal: Du Roseau, 1988. Trans. of Resident Alien. Markham, On.: Penguin Books, 1986.
- - -. La justice tribale. Coll. des Deux Solitudes. Trans. Claire Martin. Montréal: Cercle du livre de France, 1985. Trans. of Tribal Justice. Toronto: Doubleday, 1974.
- - -. "Reading from Time Lord." The Bread Loaf Writers' Conference. Bread Loaf Campus of Middlebury College, Ripton, Vermont. 13 August 1999.
- - -. E-mail to Shirley Fortier. 27 January 2000.
- - -, and Bharati Mukherjee. Days and Nights in Calcutta. Toronto: Doubleday, 1977.
- - -. The Sorrow and the Terror. Markham, On.: Penguin Books, 1987.
- - -. Le chagrin et la terreur. Trans. Jean Chapdelaine Gagnon. Montréal: Du Roseau, 1988. Trans. of The Sorrow and the Terror. Markham, On.: Penguin Books, 1987.
- Bogaert, Pierre-Maurice, ed. Les Bibles en français: histoire illustrée du moyen âge à nos jours. Turnhout, Belgium: Brepols, 1991.
- Bologne, Jean-Claude. Les allusions bibliques: dictionnaire commenté des expressions d'origine biblique. Paris: Larousse, 1991.
- Brown, Russell. "Crossing Borders." Essays on Canadian Writing 22 (1981): 154-168.
- - -. "Borderlines and Borderlands in English Canada: The Written Line." Borderlands Monograph Series # 4. Orono, Me: University of Maine, 1990: 13-70.
- "B. Traven." The Biography Project: B. Traven. Internet. 20 February 2000. Available: [www.popsubculture.com](http://www.popsubculture.com).
- Cameron, Barry. "A Conversation with Clark Blaise." Essays on Canadian Writing 23 (Spring 1982): 5-25.

- - -. "Clark Blaise." Canadian Writers and Their Works: Essays on Form, Context and Development. Ed. Robert Lecker, Jack David, and Ellen Quigley. Vol. 7 [Fiction Series]. Toronto: ECW Press, 1985: 21-89.
- Camus, Albert. "La chute." Théâtre, récits, nouvelles d'Albert Camus. Paris: Gallimard, 1962. 1473-1549.
- "Cesare Siepi." Internet. 5 March 2000. Available: [www.classicalmusic.com](http://www.classicalmusic.com).
- Chapdelaine, Annick. "Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner." TTR 7.2 (1994): 11-33.
- Chapman, Robert L., ed. American Slang. New York: Harper & Row, 1987.
- Chemama, Roland. Dictionnaire de la psychanalyse: dictionnaire actuel des signifiants, concepts et mathèmes de la psychanalyse. Paris: Larousse, 1993.
- Chouraqui, André. La Bible. Paris: Desclée de Brouwer, 1985.
- Clamer, Albert, and Louis Pirot. La Sainte Bible. Paris: Letouzey, 1946.
- Clason, W.E. Elsevier's Dictionary of Wild and Cultivated Plants in Latin, English, French, Spanish, Italian, Dutch, and German. Amsterdam: Elsevier, 1986.
- Cocagnac, Maurice. Les symboles bibliques: lexique théologique. Paris: Éditions du Cerf, 1993.
- Crampon, A. La Sainte Bible. Paris: Desclée de Brouwer, 1939.
- Davey, Frank. "Impressionable Realism: The Stories of Clark Blaise." Surviving the Paraphrase. Winnipeg: Turnstone Press, 1983.
- Delisle, Jean. La traduction raisonnée. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.
- - -, and Judith Woodsworth, eds. Les traducteurs dans l'histoire. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1995.

- Demanuelli, Claude, and Jean Demanuelli. Lire et traduire: anglais-français. Paris: Masson, 1991.
- De Sola et al., eds. Abbreviations Dictionary. 9<sup>th</sup> ed. Boca Raton, Fla.: CRC Press, 1995.
- École biblique de Jérusalem. La Bible de Jérusalem. Paris: Cerf-Desclée de Brouwer, 1979.
- Faulkner, William. Absalom, Absalom! New York: Vintage International, 1990. Random House, 1936.
- - -. As I Lay Dying. New York: Vintage International, 1990. Jonathan Cape & Harrison Smith, 1930.
- - -. Tandis que j'agonise. Trans. M.-E. Coindreau. Paris: Gallimard, 1977. Trans. of As I Lay Dying. Jonathan Cape & Harrison Smith, 1930.
- - -. The Sound and the Fury. New York: Vintage International, 1990. Jonathan Cape & Harrison Smith, 1929.
- Ferron, Jacques. Papa Boss. Montréal: Parti pris, 1966.
- Fiske, John. Introduction to Communication Studies. 2<sup>nd</sup> Edition. New York: Routledge, 1990.
- Fohlen, Claude. Les Indiens d'Amérique du Nord. Coll. Que sais-je? Paris: Presses universitaires de France, 1985.
- Gadpaille, Michelle. The Canadian Short Story. Toronto: Oxford UP, 1988.
- Gaumer, Patrick, and Claude Moliterni. Dictionnaire mondial de la bande dessinée. Paris: Larousse-Bordas, 1998.
- Giguère, Richard, and Larry Shouldice, eds. Ellipse 21 (1977).
- Georges, Éliane. Voyages de la mort. Paris: Berger-Levrault, 1982.

- Godbout, Patricia. "Translations: English to French 1982 to 1996." The Oxford Companion to Canadian Literature. 2nd ed. Ed. Eugene Benson and William Toye. Toronto: Oxford UP, 1997.
- Grutman, Rainier. Des langues qui résonnent: L'hétérolinguisme au XIX<sup>e</sup> siècle québécois. Coll. Nouvelles études québécoises. Saint-Laurent, Quebec: Fides, 1997.
- Gugenheim, E. Le judaïsme dans la vie quotidienne. Paris: Albin Michel, 1978.
- Hancock, Geoff. "An Interview with Clark Blaise." Canadian Fiction Magazine 34/35 (1980): 46-64.
- Harris, Wendell V. Dictionary of Concepts in Literary Criticism and Theory. New York: Greenwood Press, 1992.
- Hamel, David. "Tin-Fluting It: On Translating Dany Laferrière." Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec. Ed. Sherry Simon. Montréal: Véhicule Press, 1995. 47-54.
- , and Sherry Simon, eds. Mapping Literature: The Art and Politics of Translation. Montréal: Véhicule Press, 1988.
- "Jack Benny." Internet. 5 March 2000. Available: members.aol.com.
- Jackel, David. "Clark Blaise." Dictionary of Literary Bibliography. Ed. W.H. New. Vol. 53 [Canadian Writers Since 1960: First Series]. Detroit: Gale Research Company, 1986: 76-81.
- James, Henry. "Autour d'Isella." Œuvres complètes de Henry James I: Nouvelles 1864-1875. Trans. Jean Pavans. Paris: La Différence, 1990. 467-487. Trans. of "At Isella." Galaxy: August 1871.
- "Jimmy Durante." Internet. 5 March 2000. Available: www.geocities.com.

- Jolicoeur, Louis. La sirène et le pendule: attirance et esthétique en traduction littéraire. Québec, Quebec: L'instant même, 1995.
- Joly, Jean-François. Preface. Les traducteurs dans l'histoire. Ed. Jean Delisle and Judith Woodsworth. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1995. 13-16.
- "Kenneth Burke." The Kenneth Burke Society. Internet. 5 March 2000. Available: [www.home.duq.edu](http://www.home.duq.edu).
- Klein-Lataud, Christine. Précis des figures de style. Toronto: Éditions du GREF, 1991.
- - -. "Les transports de la métaphore." Canadian Literature 117 (Summer 1988): 81-91.
- Krane, Willibald. Fish: Five-language Dictionary of Fish, Crustaceans, and Molluscs. New York: Van Nostrand Reinhold, 1986.
- La Bossière, Camille, ed. Translation in Canadian Literature: Symposium 1982. Ottawa: University of Ottawa Press, 1983.
- Laine, Richard. "Clark Blaise and the Discourse of Modernity." Canadian Literature 132 (Spring 1992): 126-135.
- Lecker, Robert. An Other I: The Fictions of Clark Blaise. Toronto: ECW Press, 1988.
- Lefevre, André. Translating Literature: Practice and Theory in a Comparative Literature Context. New York: MLA, 1992.
- Lubove, Roy. Twentieth-Century Pittsburgh: Government, Business, and Environmental Change. New York: John Wiley & Sons, 1969.
- Lynch, Gerald and Angela Arnold Robberson, eds. Dominant Impressions: Essays on the Canadian Short Story. Ottawa: University of Ottawa Press, 1999.
- Manguel, Alberto. Une histoire de la lecture. Trans. Christine Le Bœuf. Paris: Actes Sud, 1998. Trans. of A History of Reading. Toronto: Knopf, 1996.



- Marcotte, Gilles. "Les trous de mémoire de Barney." L'actualité. 1 Nov. 1999. 125-126.
- "Marina Oswald." Internet. 5 March 2000. Available: [eonline.com](http://eonline.com).
- Mélançon, Claude. Inconnus et méconnus: amphibiens et reptiles de la province de Québec. Québec: Société zoologique du Québec, 1950.
- Moines de Maredsous. La Sainte Bible. Braine-le-Comte, Belgium: Éditions Zech et fils, 1963.
- Mounin, Georges. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris: Gallimard, 1963.
- Munro, Alice. "The Turkey Season." The Moons of Jupiter. Toronto: Macmillan, 1982. 60-76.
- . "La saison des dindes." Les Lunes de Jupiter. Trans. Colette Tonge. Paris: Albin Michel, 1989. 105-130. Trans. of "The Turkey Season." The Moons of Jupiter. Toronto: Macmillan, 1982. 60-76.
- Nouss, Alexis. "André Markowicz: la voix d'un traducteur." Toute une vie. Télé-Québec. 3 May 2000.
- O'Connor, John J. "Violets in a Crucible: The Translating, Editing, and Reviewing of Canadian Books." Canadian Literature 117 (Summer 1988): 114-125.
- "Oscar Levant." Internet. 5 March 2000. Available: [www.bemorecreative.com](http://www.bemorecreative.com).
- Oury, Guy-Marie. Dictionnaire des ordres religieux et des familles spirituelles. Chambray-lès-Tours, France: C.L.D., 1988.
- Pellerin, Gilles. Nous aurions un petit genre: Publier des nouvelles. Québec, Québec: L'instant même, 1997.
- "Phil Silvers." Internet. 5 March 2000. Available: [members.tripod.com](http://members.tripod.com).

Pickup, Ian. Dictionnaire des sports: anglais-français, français-anglais. Paris: Édition Marketing, 1985.

Prévost, Guillaume, ed. La Seconde Guerre mondiale: vie et société. Paris: Larousse, 1992.

"Prince Valiant." Internet. 5 March 2000. Available: [www.kingfeatures.com](http://www.kingfeatures.com).

"Répertoire officiel des sites des organismes du système des Nations Unies sur la cybertaine." Internet. 12 April 2000. Available: [www.unsystem.org](http://www.unsystem.org).

Richard, Guy. La Deuxième Guerre mondiale: La Guerre: 1939-1945. Paris: Masson, 1987.

Riffaterre, Michael. "On the Complementarity of Comparative Literature and Cultural Studies." Comparative Literature in the Age of Multiculturalism. Ed. Charles Berheimer. Baltimore: John Hopkins UP, 1995. 66-73.

"Rise Stevens." Internet. 5 March 2000. Available: [aol.eonline.com](http://aol.eonline.com).

"Roberta Peters." National Foundation for Jewish Culture. Internet. 5 March 2000. Available: [www.jewishculture.org](http://www.jewishculture.org).

Roudinesco, Elisabeth, and Michel Plon. Dictionnaire de la psychanalyse. Paris: Fayard, 1997.

Sacy, Le Maître de. La Sainte Bible. Paris, 1896.

Selden, Raman, and Peter Widdowson, eds. A Reader's Guide to Contemporary Literary Theory. Lexington, Kentucky: UP of Kentucky, 1993.

Simon, Sherry, ed. Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec. Montréal: Véhicule Press, 1995.

- Smizik, Bob, and Gerald Astor. The Pittsburgh Pirates: An Illustrated History. New York: Walker, 1990.
- Solms, Elisabeth de, and Claude Jean-Nesmy. Bible chrétienne. Lac Beauport, Quebec: Éditions Anne Sigier, 1982.
- Steiner, George. After Babel: Aspects of Language and Translation. New York: Oxford UP, 1975.
- - -. What Is Comparative Literature? Oxford: Clarendon Press, 1995.
- Stratford, Philip. "French-Canadian Literature in Translation." Meta 13.4 (December 1968) : 180-187.
- - -. Bibliography of Canadian Books in Translation: French to English and English to French. Ottawa: HRCC, 1977.
- - -. "Translating Antonine Maillet's Fiction." Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec. Ed. Sherry Simon. Montréal: Véhicule Press, 1995. 93-100.
- "The Voice of Firestone." Internet. 5 March 2000. Available: [www.eonline.com](http://www.eonline.com).
- Trinquet, Joseph, and Émile Osty. La Bible. Paris: Éditions du Seuil, 1973.
- Vanier, Alain. Lexique de psychanalyse. Paris: Armand Colin, 1998.
- Vaucher, Hugues. Elsevier's Dictionary of Trees and Shrubs in Latin, English, French, German, Italian. Amsterdam: Elsevier, 1986.
- Venuti, Lawrence. The Translator's Invisibility: A History of Translation. New York: Routledge, 1995.
- "Victor Borge." Internet. 5 March 2000. Available: [musicfinder.yahoo.com](http://musicfinder.yahoo.com).
- Villeneuve, Lise. "Cap Tourmente." L'actualité. 15 May 2000. 94-95.

Vinay, Jean-Paul, and Jean Darbelnet. Stylistique comparée du français et de l'anglais.

Paris: Didier, 1958.

Warren, Robert Penn. All the King's Men. New York: Harcourt, Brace & World, 1946.

Weisberg, Gabriel P. et al. Collecting in the Gilded Age: Art Patronage in Pittsburgh,

1890-1910. Pittsburgh: Frick Art & Historical Center, 1997. Internet. 10 March 2000. Available: [www.dartmouth.edu](http://www.dartmouth.edu).

Wentworth, Harold, and Stuart Berg Flexner, eds. Dictionary of American Slang. New

York: Thomas Y. Crowell Company, 1960.

Whitford, Frank. Le Bauhaus. Trans. Catherine Ter-Sarkissian. Paris: Thames & Hudson,

1989. Trans. of Bauhaus/Frank Whitford. London: Thames & Hudson, 1984.

"Willa Cather." Internet. 5 March 2000. Available: [www.courses.fas.harvard.edu](http://www.courses.fas.harvard.edu).

## Appendix

Blaise, Clark. "Eyes." A North American Education. Toronto:

Doubleday, 1973. 16-24.

## A. Eyes

**Y***ou jump into this business of a new country cautiously. First you choose a place where English is spoken, with doctors and bus lines at hand, and a supermarket in a *centre d'achats* not too far away. You ease yourself into the city, approaching by car or bus down a single artery, aiming yourself along the boulevard that begins small and tree-lined in your suburb but broadens into the canyoned aorta of the city five miles beyond. And by that first winter when you know the routes and bridges, the standard congestions reported from the helicopter on your favorite radio station, you start to think of moving. What's the good of a place like this when two of your neighbors have come from Texas and the French paper you've dutifully subscribed to arrives by mail two days late? These French are all around you, behind the counters at the shopping center, in a house or two on your block; why isn't your little boy learning French at least? Where's the nearest *maternelle*? Four miles away.*

In the spring you move. You find an apartment on a small side street where dogs outnumber children and the row houses resemble London's, divided equally between

the rundown and remodeled. Your neighbors are the young personalities of French television who live on delivered chicken, or the old pensioners who shuffle down the summer sidewalks in pajamas and slippers in a state of endless recuperation. Your neighbors pay sixty a month for rent, or three hundred; you pay two-fifty for a two-bedroom flat where the walls have been replastered and new fixtures hung. The bugs *d'antan* remain, as well as the hulks of cars abandoned in the fire alley behind, where downtown drunks sleep in the summer night.

Then comes the night in early October when your child is coughing badly, and you sit with him in the darkened nursery, calm in the bubbling of a cold-steam vaporizer while your wife mends a dress in the room next door. And from the dark, silently, as you peer into the ill-lit fire alley, he comes. You cannot believe it at first, that a rheumy, pasty-faced Irishman in slate-gray jacket and rubber-soled shoes has come purposely to your small parking space, that he has been here before and he is not drunk (not now, at least, but you know him as a panhandler on the main boulevard a block away), that he brings with him a crate that he sets on end under your bedroom window and raises himself to your window ledge and hangs there nose-high at a pencil of light from the ill-fitting blinds. And there you are, straining with him from the uncurtained nursery, watching the man watching your wife, praying silently that she is sleeping under the blanket. The man is almost smiling, a leprechaun's face that sees what you cannot. You are about to lift the window and shout, but your wheezing child lies just under you; and what of your

wife in the room next door? You could, perhaps, throw open the window and leap to the ground, tackle the man before he runs and smash his face into the bricks, beat him senseless then call the cops . . . Or better, find the camera, affix the flash, rap once at the window and shoot when he turns. Do nothing and let him suffer. He is *at your mercy*, no one will ever again be so helpless—but what can you do? You know, somehow, he'll escape. If you hurt him, he can hurt you worse, later, viciously. He's been a regular at your window, he's watched the two of you when you prided yourself on being young and alone and masters of the city. He knows your child and the park he plays in, your wife and where she shops. He's a native of the place, a man who knows the city and maybe a dozen such windows, who knows the fire escapes and alleys and roofs, knows the habits of the city's heedless young.

And briefly you remember yourself, an adolescent in another country slithering through the mosquito-ridden grassy fields behind a housing development, peering into those houses where newlyweds had not yet put up drapes, how you could spend five hours in a motionless crouch for a myopic glimpse of a slender arm reaching from the dark to douse a light. Then you hear what the man cannot; the creaking of your bed in the far bedroom, the steps of your wife on her way to the bathroom, and you see her as you never have before: blond and tall and rangily built, a north-Europe princess from a constitutional monarchy, sensuous mouth and prominent teeth, pale, tennis-ball breasts cupped in her hands as she stands in the bathroom's light.

"How's Kit?" she asks. "I'd give him a kiss except that there's no blind in there," and she dashes back to bed, nude, and the man bounces twice on the window ledge.

"You coming?"

You find yourself creeping from the nursery, turning left at the hall and then running to the kitchen telephone; you dial the police, then hang up. How will you prepare your wife, not for what is happening, but for what has already taken place?

"It's stuffy in here," you shout back, "I think I'll open the window a bit." You take your time, you stand before the blind blocking his view if he's still looking, then bravely you part the curtains. He is gone, the crate remains upright. "Do we have any masking tape?" you ask, lifting the window a crack.

And now you know the city a little better. A place where millions come each summer to take pictures and walk around must have its voyeurs too. And that place in all great cities where rich and poor co-exist is especially hard on the people in-between. It's health you've been seeking, not just beauty; a tough urban health that will save you money in the bargain, and when you hear of a place twice as large at half the rent, in a part of town free of Texans, English, and French, free of young actors and stewardesses who deposit their garbage in pizza boxes, you move again.

It is, for you, a city of Greeks. In the summer you move you attend a movie at the corner cinema. The posters advertise a war movie, in Greek, but the uniforms are unfamiliar. Both sides wear mustaches, both

sides handle machine guns, both leave older women behind dressed in black. From the posters outside there is a promise of sex; blond women in slips, dark-eyed peasant girls. There will be rubble, executions against a wall. You can follow the story from the stills alone: mustached boy goes to war, embraces dark-eyed village girl. Black-draped mother and admiring young brother stand behind. Young soldier, mustache fuller, embraces blond prostitute on a tangled bed. Enter soldiers, boy hides under sheets. Final shot, back in village. Mother in black; dark-eyed village girl in black. Young brother marching to the front.

You go in, pay your ninety cents, pay a nickel in the lobby for a wedge of *havah*-like sweets. You understand nothing, you resent their laughter and you even resent the picture they're running. Now you know the Greek for "Coming Attractions," for this is a gangster movie at least thirty years old. The eternal Mediterranean gangster movie set in Athens instead of Naples or Marseilles, with smaller cars and narrower roads, uglier women and more sinister killers. After an hour the movie flatters you. No one knows you're not a Greek, that you don't belong in this theater, or even this city. That, like the Greeks, you're hanging on.

Outside the theater the evening is warm and the wide sidewalks are clogged with Greeks who nod as you come out. Like the Ramblas in Barcelona, with children out past midnight and families walking back and forth for a long city block, the men filling the coffeehouses, the women left outside, chatting. Not a blond head on the sidewalk, not a blond head for miles. Greek music pours

from the coffeehouses, flies stumble on the pastry, whole families munch their *torsades molles* as they walk. Dry goods are sold at midnight from the sidewalk, like New York fifty years ago. You're wandering happily, glad that you moved, you've rediscovered the innocence of starting over.

Then you come upon a scene directly from Spain. A slim blond girl in a floral top and white pleated skirt, tinted glasses, smoking, with bad skin, ignores a persistent young Greek in a shiny Salomika suit. "What'sa matta?" he demands, slapping a ten-dollar bill on his open palm. And without looking back at him she drifts closer to the curb and a car makes a sudden squealing turn and lurches to a stop on the cross street. Three men are inside, the back door opens and not a word is exchanged as she steps inside. How? What refinement of gesture did we immigrants miss? You turn to the Greek boy in sympathy, you know just how he feels, but he's already heading across the street, shouting something to his friends outside a barbecue stand. You have a pocketful of bills and a Mediterranean soul, and money this evening means a woman, and blond means whore and you would spend it all on another blond with open pores; all this a block from your wife and tenement. And you hurry home.

Months later you know the place. You trust the Greeks in their stores, you fear their tempers at home. Eight bathrooms adjoin a central shaft, you hear the beatings of your son's friends, the thud of fist on bone after the slaps. Your child knows no French, but he plays cricket with Greeks and Jamaicans out in the alley



behind Pascal's hardware. He brings home the oily tires from the Esso station, plays in the boxes behind the appliance store. You watch from a greasy back window, at last satisfied. None of his friends is like him, like you. He is becoming Greek, becoming Jamaican, becoming a part of this strange new land. His hair is nearly white; you can spot him a block away.

On Wednesdays the butcher quarters his meat. Calves arrive by refrigerator truck, still intact but for their split-open bellies and sawed-off hooves. The older of the three brothers skins the carcass with a small thin knife that seems all blade. A knife he could shave with. The hide rolls back in a continuous flap, the knife never pops the membrane over the fat.

Another brother serves. Like yours, his French is adequate. "*Two lif d'hamburger*," you request, still watching the operation on the rickety sawhorse. Who could resist? It's a Levantine treat, the calf's stumpy legs high in the air, the hide draped over the edge and now in the sawdust, growing longer by the second.

The store is filling. The ladies shop on Wednesday, especially the old widows in black overcoats and scarves, shoes and stockings. Yellow, mangled fingernails. Wednesdays attract them with boxes in the window, and they call to the butcher as they enter, the brother answers, and the women dip their fingers in the boxes. The radio is loud overhead, music from the Greek station.

"*Une et soixante, m'sieur. Du bacon, jambon?*"

And you think, taking a few lamb chops but not their saltless bacon, how pleased you are to manage so well. It is a Byzantine moment with blood and widows and

sides of dripping beef, contentment in a snowy slum at five below.

The older brother, having finished the skinning, straightens, curses, and puts away the tiny knife. A brother comes forward to pull the hide away, a perfect beginning for a gameroom rug. Then, bending low at the rear of the glistening carcass, the legs spread high and stubby, the butcher digs in his hands, ripping hard where the scrotum is, and pulls on what seems to be a strand of rubber, until it snaps. He puts a single glistening prize in his mouth, pulls again and offers the other to his brother, and they suck.

The butcher is singing now, drying his lips and wiping his chin, and still he's chewing. The old black-draped widows with the parchment faces are also chewing. On leaving, you check the boxes in the window. Staring out are the heads of pigs and lambs, some with the eyes lifted out and a red socket exposed. A few are loose and the box is slowly dissolving from the blood, and the ice beneath.

The women have gathered around the body; little pieces are offered to them from the head and entrails. The pigs' heads are pink, perhaps they've been boiled, and hairless. The eyes are strangely blue. You remove your gloves and touch the skin, you brush against the grainy ear. How the eye attracts you! How you would like to lift one out, press its smoothness against your tongue, then crush it in your mouth. And you cannot. Already your finger is numb and the head, it seems, has shifted under you. And the eye, in panic, grows white as

your finger approaches. You would take that last half inch but for the certainty, in this world you have made for yourself, that the eye would blink and your neighbors would turn upon you.

## Words for the Winter

*S*eptember, month of the winding down. For a month we've lived the charade of ruddy good health up in the mountains north of Montreal. Swimming, rowing, tramping up the mountain just behind our cabin, baking trout over the coals at night. Drinking from the last pure-water lake in the Laurentians, reading by sunlight on the dock, sleeping in the cool mountain air from dark till the sunrise at 5 A.M. This is how I dreamed it would be: water, trout, and mountains. And in this small way, I have succeeded.

Serge rows over around seven o'clock with two large trout, cleans them in our sink, and Erika spices them for baking. It was Serge who built our cabin and half the others on the lake after his family opened it up for exploitation. He's a Peugeot dealer in St-Jovite with a beard and a sordid past, and in the compulsive way of people who have painfully come through, he tells us about his failures, his vices, his present contentment. Like most reformed sinners and drinkers I've met, he is a mystic. "This lake, you know," he tells us in English, for emphasis, "he save my life. Every weekend now for

Blaise, Clark. "Notes Beyond a History." Tribal Justice. Toronto:  
Doubleday, 1974. 91-104.

## B. NOTES BEYOND A HISTORY

She lived on the same curve of the lake as we did, but in a stone cottage that was a good eighty years old and set far back, because Oshacola had not been tame in those days. She had not wanted to see the lake—what was it but an ocean of alligators, the breeder of chilling fevers? She didn't need the water. Her wealth, back then, had been a Valencia grove two miles square, planted in her youth. Yet all that remained, by the time we arrived, were the two hundred yards of twisted trees between her door and the matted beach. Cypress and live oak had replaced her untended citrus. From where she used to sit on her porch, I doubt that she had even seen the lake in thirty or forty years. Her name was Theodora Rourke and she was ninety-two. The year was 1932.

We were the second year-round residents on the lake, having built a fine Spanish-style home of tawny stucco in 1928, set about fifty yards from the beach with a rich Bermuda lawn reaching to the water in front and to the hedge at the side that separated us from Theodora Rourke. By '32 there were other residents, not yet neighbors, but none so well-established. It was still a risky five-mile drive into Hartley over sand trails given

to flooding or sifting, and no one but my father trusted his car enough to drive in daily. When I say we were the second family most Hartleyans of today would be surprised; we've always been known as the leading family and one of the oldest. Theodora Rourke, however, was the first by such a gulf that a comparison with anyone else is absurd. I should divide the history of Oshacola County into "Modern Era" and "All Time" so that both the Rourkes and the Sutherlands could enjoy their prominence, like Cy Young and Early Wynn, with no one confusing the equivalence of the records they set. We were the first family of Lake Oshacola, then; the Rourkes had come with the place.

She was Catholic. That was important, for we had no admitted Catholics in Hartley, and since she was the lone example of an absent conspiracy, we were taught that everything strange about her must be typical of the faith. My mother—poor tormented woman—was a south Georgia disciple of Tom Watson, and what she told my brother Tom and me about Catholics (especially the Black Sisters, which Theodora must have been) was enough to keep us awake, sweating together under our sheets. Black Sisters walked in loose black robes, two at a time in the day, and then at night they shed their robes and took to flight on the black leathery wings their robes had hidden, invisible on moonless nights but for their white human faces and their cruel white teeth for sucking blood. My mother's full-time job, aside from raising Tom and me to love each other, Florida, F.D.R., and the Christ of her choice, was collecting the goods on Theodora Rourke. Who delivered food to her and her daughter? What shape of clothes were drying from the trees, what black people visited and were taken inside, and what language did they speak?

My father was a Hartley man with education; being that, he had been mayor three times, school teacher, principal, state senator, and judge. Thirty years ago in Florida that was omnipotence. He was an old father to Tom and me (his first wife had died and he remarried at fifty), and his bent walk, white suits, stoutness, and eclectic learning have forever merged wisdom with self-righteousness, justice with legality, and history with just a little priggishness. He left us a great gift, however: an assurance

that we need never answer for anything he did. It freed me for my manhood, this history, as it did for Tom, and his rockets.

I have never stopped wondering what it was that made my brother a builder of rockets—Apollo moon probes—and left me here in Hartley, a teacher.

My office is air-conditioned, wrapped in tinted glass, eight floors up on the main quadrangle overlooking the lake. Eight floors more than commands the lake. Oshacola is beautifully landscaped now—a pond on some giant's greens. The city of Hartley and its suburbs are gleaming white among the smoky citrus groves. More smoke rises from the processing plants—the stench of orange pulp—and the Interstate slices west from here in an unbroken line to the Gulf. That haze that never lifts, way way to the west, it could be Tampa; fifty miles isn't far and if eight floors of perspective can do *this* to Oshacola, why shouldn't Tampa be creeping slowly to my front lawn?

Oshacola was always this small, I'm forced to admit, but never this humanized. I was smaller then, of course, and places are always remembered as larger and more unruly—but *why* precisely? I've only grown six inches in the past thirty-five years; why then does my memory insist on an Oshacola too broad to be seen across, on whitecaps that would swamp a weekend cruiser, on softshell turtles Tom and I could only drag with ropes, on clusters of snakes threshing mightily on Theodora Rourke's warm sand beach? Not only has the lake been civilized, but so has my memory, leaving only a memory of my memory as it was then. I'm not a shrewd man (and more than a little bit my father's son), but I have a probing memory and what I see with my eyes closed, books shut, was also true, also happened, and Oshacola was once that inland sea and the things in it and around it would startle an expert today, men like my colleagues on the first seven floors.

Hartley had a population of forty-three hundred in 1932, approximately three thousand of whom were white. My father knew them all. Hartley had one main street, and cars were still so rare that even a lost Yankee could make a U-turn in broad daylight with the sheriff looking on and chances were he wouldn't be

stopped. We had a movie house open on Wednesday for Negroes and on the weekends for us. The buildings were mostly dark brick—those were the days before we learned we were in the tropics and should show off everything in pink and white.

A few weeks ago I went roaming through the old Main Street section and couldn't find much I remembered. It's now on the fringes of a Cuban and Negro ghetto, and there are a few used-car lots, *casas del alimento*, laundromats, and *tabernas*. The real center now is east, creeping towards the complex at the Cape. A year or two from now the first Hartley outpost, a pizza stand most likely, may find itself on national television at blast-off time.

Hartley now is—I can't describe the difficulty of adding to that phrase—*bigger*. One hundred thousand white souls, ten thousand black, and seven thousand Cuban exiles. The power is still in local hands, the boys from my class at Hartley High, despite the eighty thousand Yankees now among us, and though they no longer wear white suits or practice oratory they've not improved on my father's generation. They're a measly, brainless lot, owned ear-high by the construction, citrus, and power companies. And not a one of these local boys has an accent or carries a drop of character. As the wisest of all wise men said, the more things change, the worse they remain. The reason of course is that *change* merely reflects the unacknowledged essence of things. That's what history is all about.

In 1932 I delivered a Jacksonville paper to the row of cabins that were strung along the beach road that ran past our back door. A bundle was delivered to the courthouse and my father would have a janitor take the pile to the drugstore, where I would pick it up after school. Then I'd ride home with my father, eat, and Tom and I would later carry them down the road by kerosene lamp. Sometimes, when it rained, we didn't deliver till the next morning.

Big Mama—Theodora Rourke—was ninety-two; Lillian, daughter who sent me a note one day (it took four days to reach us by customary post though she lived but sixty yards away): *Please to have*

*Boy commence the Paper for Big Mama and Me. L. Rourke (Miss).*

My father handed it to me discreetly; it would never do for my mother to know I was trafficking with witches, visiting at night, and taking part of their hoarded treasures. The fear of personal contact actually did delay my collecting until after Christmas. Their two months' bill had hit a dollar and there was always the chance of a tip.

One day I showed up at the foot of the steps to Big Mama's back porch. I wasn't going to climb up or go inside.

"Paper boy, ma'm," I managed when the younger old woman answered the door. From the bottom of the stairs, she looked dark and immense.

"How much are it?" she asked.

"Ma'm?"

"Mind to me what I say."

"A dollar and a dime," I said, guessing what she wanted. She turned away, black behind the ancient screen, leaving me to wonder if I had asked for too much. Should she complain, I was willing to take a fifty-cent cut.

Then Big Mama appeared and shuffled to the door. Her daughter opened it and Big Mama started down towards me, her spotted brown hand trembling on the wooden railing. I took a step backwards, wanting somehow to accommodate her presence. She straightened up when she reached the bottom step and I noticed she didn't even challenge my chin. I was looking down on the oily, brownish-pink swath of her scalp, the clumps of cottony hair stuck amateurishly, it seemed, to its flesh. My mother had said the Black Sisters were bald as buzzards under their bonnets—she was right.

Then she looked at me. Her skin was tarnished and wrinkled on a thousand planes; her eyes simply colorless—not even the rheumy blue I had expected. Her nose seemed to have receded into her face and her jaw had almost melted away. It was a long time (it seems now an eternity that I looked into her face!) before I noticed she was holding her cold fist on my arm. I looked, and she opened it.

Her palm was pink, darkly lined. I'd never seen such coins as

she held. Two round, golden ducats lay flat and heavy in her hand, like the hammered heads of copper spikes. She brought them closer and I took another step back; they were medals, I thought, charms to mesmerize me.

"You never seen these here things before, have you, boy?" she asked, looking behind me with those pale, opaque eyes.

"No, ma'm."

"Take aholt of them."

"No, ma'm."

She dropped them on the sand at my feet and I jumped back, half expecting them to leap at me, like snakes from Aaron's rod. The daughter, watching from the porch, laughed. "You skeered, boy?" she called down.

"You just owe me for the paper," I said.

"Boy, I done paid you for the rest of your life. Now pick up what I throwed. Them is genuine ten-dollar gold pieces—" she finished in midsentence, as though she had decided I was not worth the rest, and when she ceased talking, she seemed to shrink.

The pieces were half buried in the sand. I picked them up; they were cool, half coated with sand where her moist palm had held them. But wasn't it magic, I wondered, that both the coins had dug edge-first into the sand instead of landing flat? I was still cautious.

"Would you be wanting a bite of cake?" the daughter suggested suddenly. She held the screen door open. "You can have it on the porch."

"No, ma'm."

"Johnnycake?"

I climbed to the porch, then followed Big Mama inside, but not into the house. I could see into the parlor and it was filled unlike any room I have ever seen since, except perhaps an auction house. Paintings and photos lined the walls with a single desire to be displayed; the tables were piled with metal and porcelain objects that reflected the pale sunlight like the spires of a far-off, exotic city. How I wanted to step inside, and I might have, but for a gold cross centered above the sofa and its

remarkable crucified Christ whose face was lifted in agony to the door where I was standing.

Around the Christ several paintings were hung and they now caught my eye, for even in the dullness they were vivid. Wildlife scenes, water colors or India ink on white stock. The artist had wisely allowed the white itself to animate the studies of birds, fish, and smaller game of Florida . . . not like the murky, quasi-fabulous things my father collected, the overworked paintings by those New England gentlemen in floppy straw hats who merely observed the shoreline from the deck chairs on St. Johns River steamers. . . . These fish and bird and otter's eyes seemed to stare into mine and follow as I glanced away. Their scales and pelts and feathers were eternally moist, eternally in the sun.

"I see you are coveting my daddy's paintings," Miss Lillian noticed as she handed me the plate of cake.

"They're right nice," I said. "They are the nicest things I've ever seen."

"He executed them in the winter of eighteen hundred and fifty-seven."

I ate the cake silently. Christ's head, it seemed, had nodded.

"You live just over yonder, don't you, boy? I seen you."

I picked up the last piece of cake and underneath it was a fine gold crucifix, the type a schoolgirl might wear on a light gold chain. I pressed the last crumbs into a wafer and let it drop back on the plate.

"Now you kiss the Lord, boy," the daughter commanded. "Put your lips on Him and tell Him you are sorry for all you done."

"No," I cried. "I ain't going tol"

"You have got to, else He will follow you. You have accepted the gift of His immortal body and so now you must be forgiven." She lifted the crucifix as though she might a dime, and thrust it in my face. I could see the faint outline of a Christ, head bowed, dripping blood, vague as an Indian head on an old penny. Had it been worn from so much kissing? The daughter held it now to her thick, puckered lips. Her eyes were closed and her lips were quivering with prayer, forming sounds I couldn't understand. Magic! And that was my only chance to get away

before she could drain my blood into a cup. I don't think she opened her eyes until I slammed the door, but as I threw myself into the briar hedge between our properties, I heard her crying out, "Remember, He's a-goin' to foller you. . . ."

**Facts:** Theodora (?) parents unknown; birthplace (presumed), Oshacola County, Florida, 1840 (c.). d. 1937.  
 Bernard Rourke, b. C. Galway, Ireland, 1822. Arrived New York, 1838. Buffalo, 1839-44. Mexico and California, 1845-52. New York, 1852-55. Sent to Florida on canal crew, 1856. Married Theodora (?), 1858. Captain, CSA. State Senator, 1882-84. Judge, 1886-88. Died, Oshacola County, Florida, 1888.  
 Children: (records incomplete, but births recorded):  
 Lucretia (d. infancy, 1859).  
 Lillian (1859-1946). Barren.  
 Bernard, Jr. (1866-1902). Issue suspected; unknown.  
 John Ryan (1870-1894). Issue suspected; unknown.

Theodora Rourke, parents and birthplace unknown, according to the records I'm at the moment responsible for. But I know where she came from, though my *History of Hartley* will never record it, and therein lies the rest of my story.

Her birthplace is in Oshacola County, probably now within the city limits of Hartley. I've often looked for the exact spot, but the traces of the old canal have been filled in and chewed over for at least twenty years. Perhaps from a helicopter I could spot it: something subtle in the pattern of streets, a patch of parkland primordially rich, a shack or two that no one thought of removing. But from a car all Hartley is the same.

A word, historically, on the old canal scheme. Some states are driven by dreams—gold, oil, timber, ore—but Florida (long before the sun and oranges counted for much) was weaned on a dream of the Mighty Ditch. The maps show why: the St. Johns is wide and navigable from Jacksonville down; central Florida is blessed with a chain of deep, virtually continuous lakes, and there are a dozen accommodating estuaries on the Gulf side, the best perhaps at Tampa. To the early speculators it looked

as though nature herself had merely lacked the will or Irish muscles to finish what she had so obviously begun. Cuba was Spanish, and the Keys were often treacherous—and a canal through Florida offered no natural or diplomatic barriers. A guaranteed safe passage between New York and New Orleans. Nature had never smiled so sweetly on the schemes of capital. Not only that, certain local politicians reasoned, the canal would be a natural divider between the productive and enlightened north of Florida and the swampy, pestiferous south. We could sell the rest to Spain, give it to the freedmen, or make it a federal prison—"What Siberia is to the Tsar of Imperial Russia," a local editor once wrote. A dozen companies had been involved in a thirty-year period, to effect the cut from Atlantic to Gulf, and at least a couple had sent crews down to dynamite the forest and butcher the indigenous tribes—all before Bernard Rourke's arrival in 1856. Theodora, we can assume, had been born some sixteen years earlier to an unmarried mother of unknown origins, and an Irish father similarly anonymous. By 1856 the heroic age of the canal was actually over; not many of the crew sent to Florida from New York ever saw the North again.

The summer of the year I had run from the Rourkes' stone cottage, I made a discovery that determined my life. My brother Tom, the builder of rockets, must have been affected too.

One morning in August we were fishing from the frogboat we had tied to our dock. A political fish-fry was coming up, so we were keeping everything edible: shellcrackers, warmouth, some channel cats, and dozens of bream. The boat was filling. We quit awhile and stuffed a burlap sack with fish, then tied it to the dock.

"Look!" Tom cried.

We saw a black, blunt tub rounding the arm of the cove, with a tall man in black robes poling furiously towards us. He was close to the shore, at poling depth, and we huddled behind the dock, afraid that he would see us. A man who would pole a frogboat like it was a canoe, in black robes, in August, from Lord knows where—terrifying! The visitor swung beyond us, not looking, and then put it on Rourke's scummy beach and made his way through the jungly orange grove to their cottage.

"The devil hisself," Tom whispered.

And he looked it—a dark leathery face, sideburns, black cape and white collar, and a white sleeve with ruffles showing under his robes. He even carried a little black bag. It was a priest, I told Tom, a Catholic priest.

He was inside about an hour. We heard no noises from the stone cottage, no shrieks, no moans. When the priest emerged, we noticed that he had taken off his hat and robes, and he proceeded to pole out into the lake in his ruffled white shirt, without a look backwards or to us. We had a better look at him this time. Tom shook my arm, but I was already nodding. The priest had Negro blood; which meant, we knew in a flash, that Big Mama did too.

We had to follow—I wonder *why* we did; Tom would say, as he does of the moon, because it's there—but how did we ever find the nerve? He was already rounding the cove, poling rhythmically. We only wanted to keep him in sight.

About a mile from our place, Buck's Cove got sealed in with lily pads. Beyond the pads a stagnant creek emptied in. We'd never explored it—the pads repulsed a boat like rubber, and the mosquitoes hummed above creek like a faraway power saw—but the priest was prying his way through the pads, into the mouth of the creek. We followed.

Cypress overhung the mossy water. In the shade, the water was brown, the color and tepidness of tea. Mosquitoes hummed. The water was the calmest I had ever seen, rich with moss and minnows. The ripples died so quickly we barely left a wake. I could feel the bass and turtles knocking against my pole, but I couldn't see six inches underneath the surface. There was no real shoreline, just a thicker and thicker tangle of cypress and floating mangroves, and the heat was increasing as all the breeze died down. Our breath came hard, but when we tried to catch it, we sucked in gnats. The sweat rolled off my nose and chin, and my arms were spotted with flies, drinking in the salt. I looked up and the priest was out of sight.

I poled half an hour, never catching him. The creek curved and branched, trees thinned and thickened, birds hooted and then were gone. There were pockets of breeze, then deadness; places

where the water dimpled around my pole and pushed with a sudden current, and places where I felt I was sliding on a thicker surface. Then a consistent current came up, and the mosquitoes died down. The water was deeper. I thought we were coming to another lake.

Up ahead I spotted a bright yellow cloth draped from a cypress whose roots overhung the water. To the right of the marked tree there was a broad, open ditch that emptied into the creek at right angles to where we were. The ditch, about thirty feet wide, was lined with a high dike of mud and crushed limestone and stretched before us straight as an avenue. We took it.

It was deep, very deep; we couldn't pole, so I paddled. I told Tom I could *feel* the fish knocking against my paddle and knocking on the bottom of the boat just like someone was hammering. Bass were jumping all around us, and a few gar were floating in the middle.

"Somebody made this," said Tom.

But where did they come from, I was wondering. We shouldn't be here, I thought; my father told terrifying stories of Seminole bands, still wild on the hummocks, that had never signed a treaty. They stole white boys and fed them to their hunting gators.

"Reckon it's Indians made it?" he asked.

I kept paddling. Seminoles or something—I couldn't picture white men so deep in nature. *Maybe niggers*, I'd wanted to say to Tom, but my voice was gone.

"Look, smokel" Tom cried. We smelled it as soon as we saw it, and it wasn't just a campfire; it was lumber mill smoke. *Jack-piners*, I thought with relief. The ditch was narrower, and beginning to curve.

There were voices, children's and women's, not far away. We couldn't make out anything, but we smiled.

"I'm getting me a coke as soon as we get down," said Tom.

"I'm getting me *two*," I said.

The settlement was just ahead. *Work crew*, I thought as soon as I saw the gray shanty shapes behind the dike. Two boys, our age, were squatting in the water on either side of the dike, dragging a seine and netting our way. They were thin blondish boys



and Tom laughed suddenly, for they weren't wearing a stitch of clothing. I waited for them to spot us but they didn't look up from the water. "Hey, y'all," I finally shouted, "what you call this place?"

They stood up slowly, still holding the corners of the seine. They didn't move towards us. I looked down at Tom and I saw his smile begin to sag, and his eyes grow wide and frightened. He held that look for several seconds, and then he began to retch. Then he screamed.

"There's something wrong with them," he cried, his voice high and quivering, "there's something wrong with them—they ain't . . . they ain't. . . ● The boys dropped the tips of their net and pinned it in the mud with sticks. They were as light as we were but not the way we were, and their hair was light but it wasn't blond, it was just colorless. And then I seemed to be looking into the opaque, colorless eyes of Big Mama, and into the bleeding side of Jesus, and I could hear Miss Lillian commanding me to kiss Him, *kiss Him*. . . The boys' hair was fair and kinky, and we could see they weren't any whiter than the priest we'd been following. They were only lighter.

"Let's get out of here," Tom wailed, his voice already breaking. I started paddling backwards as the boys climbed their respective sides of the dike and approached us slowly from above.

I looked up one last time and saw far behind them a gold cross on top of a pink stucco building, then it dropped from view.

"Say something to them," Tom cried. He held the useless pole, ready to defend himself somehow. Then one of the boys let out a hoop. People came running.

We were reeling backwards now, as fast as I could paddle and Tom could slash. I tried to stay near the middle, but what good was it—ten feet on either side—when the rocks started flying?

"Nol" Tom was screaming. "I didn't do nothing—quit it!" He was ten years old; he didn't know it wasn't, finally, a game. I knew, but I couldn't believe it was happening. He curled himself under the poling ledge where I was sitting.

Each rock, as it struck me, took my breath away before it started burning. Tom was praying, *dear God, get me home*, and

I paddled with one arm and then with both, dodging what I could, trying to protect my head. They didn't have rocks, nothing big, just limestone gravel, but I remembered the story of David and the picture I loved of Goliath with blood between his eyes. Once more I looked up, hoping they'd see how young I was, how frightened, but all I could see were swarms of children, all the color of dirty sand, and darker adults screaming down at me, "*Morte, morte!*" and others, "Kill, kill!" They followed us to the end of the ditch, to the cypress hung with yellow, and then there was no place for them to stand as the dike and dry land petered out. We were suddenly back on the creek and I fell to the bottom of the boat, crying. We drifted awhile, until the current died, and then I poled and Tom paddled the rest of the way home.

The records show no settlement of mixed-blood Catholics in Oshacola County in 1932, or at any other time. The parish records, begun in 1941 by Father Enrique Fernandez, of Tampa, show no significant Spanish or Creole population this far east of Tampa. Theodora Rourke and Lillian are both listed as "white" on their death certificates, as was Bernard, Jr. (John Ryan Rourke, who died in 1894, was apparently buried privately without any record being kept), and since Big Mama's estate later endowed a public park and Bernard Rourke's paintings hang in the State Galleries, there is no great enthusiasm in Hartley to investigate. Nor am I concerned about her genes in any quasi-legal sense—only historically. Theodora Rourke and her line are dead, unless the suspected issue of her sons Bernard and John could ever be traced; but she is one of many who have left scars on my body and opened a path that time has all but swallowed up. If my instincts are correct, her race degenerated into whiteness and melted back to Hartley, or Tampa, or anywhere a lost people congregate. And the two children who discovered them a few years too early, before the transformation was complete, they too are only wanderers.

A passage I once marked from a story of Henry James reads, ". . . the radiance of this broad fact had quenched the possible sidelights of reflection. . . ." I too am a partisan of the broad

sweep, of mystery that sweetens as its sources grow deep and dim. I live in the dark, Tom in the light; I wonder, to return to the original question, if my experience that afternoon thirty-five years ago did not compel me to become an historian—and prevent me from becoming a good one. And made Tom, eyes skyward in St. Louis, indifferent to it all—the broad facts and the sidelights—and everything else around us crumbling into foolishness.

## HOW I BECAME A JEW

*Cincinnati, September 1950*

"I don't suppose you've attended classes with the colored before, have you, Gerald?" the principal inquired. He was a jockey-sized man whose dark face collapsed around a graying mustache. His name was DiCiccio.

"No, sir."

"You'll find quite a number in your classes here—" he gestured to the kids on the playground, and the Negroes among them seemed to multiply before my eyes. "My advice is not to expect any trouble and they won't give you any."

"We don't expect none from them," my mother said with great reserve, the emphasis falling slightly on the last word.

DiCiccio's eyes wandered over us, calculating but discreet. He was taking in my porkiness, my brushed blond hair, white shirt and new gabardines. And my Georgia accent.

"My boy is no troublemaker."

"I can see that, Mrs. Gordon."

"But I'm here to tell you—just let me hear of any trouble and I'm going straight off to the police."

And now DiCiccio's smile assessed her, as though to say *are*

Blaise, Clark. "Meditations on Starch." Man and His World. Erin, On.:  
Porcupine's Quill, 1992. 27-37.

### C. *Meditations on Starch*

POTATOES: Mr Spud opened at the local mall, and hired my high school boy for his first job. He was saving for a trip to Europe, where he has relatives.

He's been taught to do amazing things with potatoes. They're just a shell of their former selves. No longer prized for snowy yields, for understated contribution to stews, now they're just parka-like pockets waiting to be stuffed. It's the fate of blandness in the mall-managed world, I tell him, to be upscaled into glamour like pita bread and bagels, chicken and veal. Stuffed with yoghurt, sour cream and cottage cheese, spread with peppers, cheese and broccoli, topped with Thousand Islands dressing and bacon bits.

What wizard thought this up?

Mother!

I still like mashed potatoes. Even the name is honest and reassuring, after the *gepashket* concoctions with alfalfa sprouts and garbanzo beans. Butter-topped, cream-coloured bins of heroic self-indulgence, inviting a finger-dip the way a full can of white enamel compels a brush.

Is there a taste explosion in the world finer than the first lick of the Dairy Queen cone, the roughened vanilla from a freshly opened tub, the drowning in concentrated carbohydrate where fats and starches come together in snowy *concupiscence*?

CORN: My son never knew his grandmother, whose presence comes back to me as I stand at the Mr Spud toppings bar. She only exists in these sharpened moments, triggered by significant images that otherwise baffle me. 'Mother,' I murmur, 'what do you make of this?' Questions to my mother are questions to history, answers from her are brief parables of the twentieth century.

Don't you know? she tells me. The yearning for a clean, quick, anonymous bite is universal.

My mother found herself in Prague in 1933. Her art school in

Germany had just been closed down. One of her professors offered escape with him to Rio. Many went to Paris and Brussels. These weren't the Big-Time Bauhausers; New York and L.A. weren't in the cards. These were commercial designers ('but not designing enough,' my mother would joke). Shanghai, Istanbul, Alexandria, Stockholm, with the leaders taking off for Caracas and Rio. One got to Vera Cruz. Maybe eventually some of them made their way to America. My mother got to Montréal.

I was a stamp collector. I knew the tales behind those thick letters with the high-denomination stamps, the elegant handwriting in black ink turning to olive. Cancelled stamps are less valuable than mint, but I treasured them for the urgency of cancellation. My mother had known a time when the germ of genius was clustered in the back streets of Dresden and Weimar and Dessau, before the Big Bang flung it to tin shacks on the shores of Maracaibo.

The poles of her existence can move me to tears, the B. Traven world of artists from the heartland of order and austerity rotting in the rat-infested tropics. She showed me photos of an art college, hand-painted signs on a tin-roofed shack, Herr Professor in jodhpurs and bush shirt, teaching from a canvas deckchair.

'Poor old Dieter,' she'd say.

She'd wanted a career in fashion design. Her surviving portfolios from art school feature ice-skaters and ballerinas. She was the Degas of Dresden. But the faces of the skaters and dancers seem grafted on, dark and heavy, like hers. The eyes are shadowed, in the movie-fashion of the day. They stop just short of grotesquerie, for those girls will never soar, never leap. She could get the bodies, but not the faces. I can't tell if it's Expressionism, autobiography, or mild incompetence. I don't know if these were the drawings she kept out of fondness, or the ones that didn't sell. Others found their way into magazines. The idea of my mother influencing the Prague Spring Collection of 1934 fills me with wonder.

Or do I read too much into those drawings, too much into everything about her? Had she somehow, secretly, read Kafka? The idea of her Europe, of pre-war Central Europe, tugs at me, the continent I missed by the barest of margins.

There was no concept of Eastern or Western Europe in those days – Warsaw and Prague were as western as Paris. Russia and Spain, of course, didn't count; they were Asian, or African. Budapest and Bucharest had reputations for pervasive dishonesty, deriving perhaps from the perversity of their languages. So the stories I grew up with and passed on to my son were of an *idea* of Europe that hasn't existed in eighty years, a Holy Roman Empire in which a single language and a single passport dominated all others and the rest of the world suffered paroxysms of exclusion for not being European, and specifically, German.

When he was twelve, I asked my boy what he wanted to be when he grew up. 'A European,' he answered.

In Prague she got a job painting commercial signboards to hang over doorways, like British pub placards. One of the first signs she painted was for something called 'Indian Corn'. A corn café! Nothing but stubby ears of corn, cut in half, standing in pools of butter. In Prague, in 1933.

She had never eaten corn. Her parents considered it servants' food, part of a cuisine beneath serious cultivation. Nothing that required labour in the eating – and corn on the cob looked like work – was part of their diet. My grandparents, whom I of course never met, favoured pre-nouvelle cuisine French cooking, which meant soft, smothered, simmering things, the mashed potatoes of their day, short on fibre, low on spices, long on labour and quickly digested. Much favoured were compotes and warm puddings, since they detested anything cold as well as anything hot. Worst of all were the still-churning, molten messes that had become chic in Germany with the rise of Mussolini. Upscaling the lowly pasta. My grandfather's response to history is summarized in a single gastronomic grumble. 'Why couldn't *il Duce* have been a Frenchman! At least we would have eaten properly.' My grandmother, no less patrician, responded, 'Be grateful. He could have been Hungarian.'

Of all the stories I want to know, of all the things my mother told me of the secret lives of complicated people, I remember only these ridiculous little lines. So she painted her cob – half a cob, and the cobs weren't big in those days – standing up like a stubby candle in

its pool of butter. Each kernel was treated like a window in an apartment tower, radiating a buttery light. It wasn't easy, before acrylics, before the conventions of Magic Realism, being a German artist, to devote herself to a humble corncob.

'I didn't know anything at first. Or maybe I discovered it as I worked. It was love for America,' is how she put it. 'A craving for Indian corn saved my life.'

Franz Kafka had been living a few blocks away just a decade earlier. He'd written *Amerika* under the same mysterious craving, though it didn't save his life. Maybe America-worship was in the air, at least among those who professed no longing for Germany. For my mother, Prague was just another provincial German city with an interesting Slavic component to be respected, but faintly pitied. She couldn't imagine civilized discourse in any language but German, with the possible exception of French in well-defined circumstances. French and German divided the dignified world between them, the spheres of pleasure and labour, though her French years were still in the future.

Her boss had a son, named Jürgen Jaeger – a good movie name, and he had dabbled in films like many German-speakers in the '20s. He still thought of himself as a set-designer, a property man ('but not a man of property,' he joked, and the joke has survived them all because my mother jotted it down). He also identified strongly with Hitler's Sudeten policy, feeling himself mightily abused by the majority Czechs with their dirty, mongrel ways. I am making him sound unappealing – a Hitler of sorts, another expansionist signpainter with acting ambitions, born on the rim of Germany – but my mother never did. His attitudes were too common to be evil. I'm sure most Prague-born German-speakers yearned for enosis with the Fatherland, all other implications of Hitler-rule to be put aside, temporarily.

This, then, was my mother's situation in 1933. She was thirty and unmarried, talented, attractive, and stateless. She had an admirer whose rechannelled ambition was to join the political and if necessary military services of the greater German state. I have seen his picture, the suggestive swagger, as I interpret it, of one leg up on

the running board, elbow on the windshield, body tight against the touring-car's flank. No monocle, no duelling scars, but a leather coat, a self-regarding little blond moustache, and a short, elegant cigarette that can only be carried in a theatrical gold case. He strikes the pose of a big-game hunter, even on a Carpathian picnic in the summer of 1934. This is the man who must be eliminated before I can be born.

Pictures of my mother show her always smoking, though I never saw her smoke, nor empty an ashtray without a show of disgust.

I came into her papers five years ago. That's when I unwrapped the first of many portfolios she'd been keeping under her bed. I had never seen them, and she had shared everything with me, I'd thought, the only child, the late-born son, the artistic and sensitive man in the family. Some of these I had seen – my grandparents sometime in the late twenties at a resort in the mountains. Taking the Cure. All those faces, relaxing, carefree, getting away from business and the city and the nameless sickness that seemed to stalk them.

I look like my grandfather – her genes won out. The gene for baldness, carried through the mother. The gene for Alzheimer's disease – who carries that? My mother maintained a saving fiction all the years that she was able, that her parents could have left Germany in time, just as she had, there was an uncle in Montréal who would sponsor them all, but her father lost first the will, then the sense of all urgency. It was, in his case, a medical, not political problem.

'Who is this man?' I asked her, and she pretended to look, and to smile. 'He's very handsome, mama. Like a movie star.' Still no response. The photo is sepia, faded, and extremely small. If only it could be blown up, Jaeger and the touring-car, the mountains and forest in the background, I might understand just a little more. There are other pictures, equally small, taken from upper windows, overlooking city squares. Brno? Bratislava? Carlsbad? Prague, perhaps, or the view from Carpathian resort hotel. Maybe Jürgen is standing at her side, whispering, '*Sehr schön*'.

'Jürgen Jaeger, mama, does it mean anything?'

She held her hand out to appease me, her fingers now blue-edged tines, but she didn't look.

I can read German, speak it enough. Her old-style handwriting is difficult. *I tell him he must do what he must do. His father has interests in Germany. They have relatives in Leipzig.*

I read it out loud, looking at its author's face, which gives back nothing. She probably jotted down these notes in ten seconds, sixty years ago. Now, the simplest resurrected fact of her life embraces the world. If I don't take these boxes now, they will be lost. She is going away and won't be coming back, and we have decided we must leave Canada.

*He says, 'Der Führer may be a little crude for your tastes, but he's no fool! He knows who makes money for him. And with this Rosenfeld getting elected in America, well...'*

There is another tiny, sepia street scene. It is the most precious picture in the box. For an artist, my mother took terrible pictures. A tram snakes off the top of the frame. Half of a bundled Frau crosses the street. Uniformed men – police, army, Czech, German? – fill the space at the corner, outside a coffee shop. There seems to be an *Apothek* next door. Cold-looking children play a sidewalk game using chalk just outside its door. You would miss it if you weren't looking for it, the sign for *Korn* struggling for attention against much larger and fancier boards.

This is the picture to be enlarged, at any cost. I palm it and slip it away, knowing I am taking her soul, and fearing that something will slice through all the blown cells in her brain and reach out for it, and then destroy it.

*Fly! Fly! Go west and don't stop. I tell you this as a friend, as someone who knows.*

This on a worn sheet of airmail paper, initialled with what appears to be a double 'J' inside a crest, with a swastika hanging below it. So strange to see, as it were, a sincere swastika and not some gangland graffiti.

J.J., Visa Clerk, Leipzig.

RICE: In my wife's culture, Usha is called a 'cousin-sister' which

means any female relative approximate in age. Actually she is Anu's first cousin, daughter of my father-in-law's oldest brother. In the ancestral long-ago, they had lived in the same Calcutta house, the *jethoo-bari*, part of a joint family numbering forty.

She is married to Pramod, and both are physicists. But instead of staying in the university world and settling down on some Big Ten campus, Pramod had taken a position in Holland, setting up a lab, and the Dutch government had recommended him for similar work in Indonesia and Surinam and before too many years, he had found himself side-tracked into sophisticated, high-level nuclear management, the protocols of which led, inevitably, to international agencies. He is now with the UN's nuclear-monitoring agency in Vienna, and Usha works as a researcher in physics for the University. They have been in Vienna for fifteen years, their children are European, they own an apartment in the city and a garden house in Wiener-Neustadt. It's a comfortable life in a country where immigration and assimilation as we know them are impossible.

We are all together this night in Vienna, enjoying a huge Bengali banquet, cooked from locally gathered fish and rice and vegetables, simmered in spices brought back from frequent trips to London and Bombay. My son and I have our Eurail passes, Anu will be with us only three days before going on to India to visit her mother and sister.

It's this life we lead, I silently explain to myself, and to the ghost of my mother. Vienna was another of her cities, briefly. The world has opened for us, no fears of the unknown. My mother shrank from the very idea of India, but tried to disguise it with images of Gandhi and respect for ancient wisdom.

How under-defined I feel, at fifty, compared to Pramod; a father who has written some books, who teaches when he must, who dabbles in cultures that have their hooks in him.

We are talking of Canada. 'They've become like the British,' Anu says, spooning out rice to our son. 'Hateful little people.'

The Sens had visited Niagara Falls last summer, and been turned away at the border for an afternoon's visit. For pleasure trips they use their Indian, not UN passports. 'He said things to us I

wouldn't say to a servant,' says Usha Sen. "How do I know you will leave when you say? How do I know you own a house as you say?" They are very suspicious about Indians, I must say.'

'I told him to go to hell,' says Jyoti, the Harvard boy. 'Who needs the hassle? The Austrians are bad enough, but I always thought Canadians were better.'

I remember when it wasn't so, in our cosmopolitan refuge of Montréal, when my mother and I lived like Alexandrians in a large apartment in Outremont after my father's death. We had original paintings on our walls, French-Canadian artists only. My father was an old man even in my earliest memories, a lawyer nearing retirement, then dead two months after achieving it. I remember the visits of his grown-up children from an earlier marriage, of being the same age as his grandchildren, and of wondering what, exactly, to call our relationship. My son and Jyoti are, precisely, second cousins. Usha is his first-cousin-once-removed. He calls her *mashi*, aunt.

'Have more rice, please. There is plenty.'

'Mother, this isn't Calcutta,' says Tapati, the MIT daughter. Everything this evening is exquisite. There is no cuisine in the world that excites me like Indian, no painting that thrills me like Moghul miniatures, no city for better or worse, like Calcutta. After India, Europe is a bore. I'm staying back for my son's sake, his ancient dream of being European.

Anu is explaining our move to the States. 'To be Indian in Canada was to be a second-class citizen no matter how good you were, no matter how Canadian you tried to be. At least if we're second-class in the States we know it's because we're just second-rate.' I wish I could sink into the rice, the dimple-topped pyramids of snowy rice scooped out for fish and vegetables. I want to grab handfuls of rice and smear them over my head and rub them in my face. I want to do something vulgar and extravagant in this apartment of excellence, among these diligent and exquisite people, out of my own shame, the accumulated guilt and incomprehensions of my life.

Tapati is asking our son, 'Is there anything special you want to see in Vienna? I can take you there.'

They are amazed that for who he is and what he represents to them – America, after all, the place and people they most admire – he speaks only English. Usha's children have been raised in Europe, but with Indian ways. Each of them speaks eight languages, but they have no country. Jyoti writes rock lyrics in German, plays in an Austrian band, studies economics at Harvard. Tapati has a Ph.D. and an MBA and now interns at the World Bank. Both are in America, but not of it – too exquisite for the mall-culture America I know.

'Anything,' he says. 'It doesn't matter.'

'No, there must be something.'

He looks to me for help. He wants Europe, he wants saturation, a way of entering. He's been studying German in high school, but it's the last thing in the world he'll admit here to his second cousins. He doesn't trust himself to understand a single word. He's heard Bengali all his life, but never thought it part of himself. He spent half his life in a French-speaking city and did his French exercises perfectly, like history. It's the legacy of the New World. Jyoti has already told him, he'd trade it all – the languages, the sophistication that dazzles his Harvard friends – for a simple work permit, for the chance to stay and work the summer at Mr Spud.

'And what about you, Uncle?'

'Berggasse 19,' I say.

'The Freud house?' Usha asks. 'Why that – there's nothing there, believe me.'

'Wasn't he a coke-head?' my son asks in all seriousness, and the question sails over the heads of all but Jyoti, who smiles and nods. A conspiratorial friendship is starting to grow.

'Berggasse is very near my lab,' says Usha. 'We can take the tram there tomorrow. But it's not what you think – it's just a couple of rooms with photos on the walls.'

'Bor-ring,' Jyoti hums, as my boy suppresses a grin.

We're there at eleven o'clock the next morning, my son and I, and Jyoti who's brought his guitar along. He'll do Freud with us, and we'll do the music shops with him. He's promised us a tour of the lowlife dives of Vienna, the coffee shops where the Punks hang out, the places where he spent his high school years avoiding expectations to be good and dutiful.

The first cousins have gone out for a proper Viennese lunch, *Kaffeeschlag mit Sachertorte*. Nothing that has to do with the man who once compared the ego – rational and altruistic – to Europe, and the libido – rapacious and murderous – to Asia, inspires my wife to sympathy. A foolish little man, racist and chauvinist, with bad science to justify it.

It is a sunny, summer day, cool but bright, sweater weather. Children are playing on the sidewalk of Berggasse, outside the corner *Apothek*. Jyoti says to us, 'Watch this – you think the Austrians know anything?' He asks the oldest boy, 'Do you know the Freud house?'

'Did they just move in?' he asks.

'Get that?' he laughs, turning to us. My son translates it.

'You could ask anyone on this street. Old, young, it doesn't matter. One group wants to forget, and the other one never knew.' We cross over the narrow street, looking for brass plates outside the formal doors. Number 19 is just a flat, as it always was, squeezed between other flats and offices.

Usha was right, it's only an old doctor's office cluttered with photos. The second-cousins browse respectfully, faintly embarrassed by all the fuss. It's all Jyoti can do not to unzip his guitar case and start banging out something scandalous for the Freud Museum. I don't know what I expected to find.

This is the room where all of them came, I want to say. Princess Marie sat there. And the young Viennese Circle – see their pictures! – met here, in this room. In this room, someone challenged the incomprehensible with bad science and bad politics, in the name nevertheless of reason. The smallest facts had the deepest gravity, chance events were all connected, public events were the ritualized form of private projection.

Son! Are you listening?

Someone dared to say our dreams had a pattern, our dysfunctions a cause, our beliefs a pathology. On the walls, the Holy Roman Empire surrenders, and Freud stands on the dais, Vienna's most honoured, most famous citizen, as the Austrian Republic is declared. Here, Freud is welcoming the President of the Republic and his cabinet on the quarter-century anniversary of *The Interpretation of Dreams*. His birth-cottage is decked with bunting.

And it chokes me, suddenly, the realization that science and music and literature can be so advanced, and do nothing to influence a political culture in its infancy. Austrian democracy was younger than Ghana's when the Nazis crushed it. I want to turn to my son and remind him of the great despairing poems I've read to him, of Yeats, of Auden, and the vast literature of the Holocaust that radiates from this room and a thousand others in this city, and echoes off these grey, sunny streets. The tradition, however faintly, I belong to. Poems about the imbalance of what we are capable of feeling and thinking, and what we have inflicted.

They've gone.

'They heard music outside,' the ticket-seller tells me. 'They said for you to follow the music.'

At first I hear nothing. I watch the children across the street, and the old women slogging their way from shop to shop, carrying groceries in string bags.

Berggasse slopes downward, and I follow it a block, half-imagining a rhythm, a few high notes and a beat in the air. Turn right, twist left. People are in the streets now, following something.

Up ahead in a small square at the rim of a fountain I can see them, clowns juggling, and a small crowd clustered. The performers wear top hats and putty noses, their cheeks are reddened, and one of the boys is darker than all the others, in a borrowed top hat, crouched on one knee like Chuck Berry, cutting in front of the clowns and drummers, leading everyone in lyrics I can't understand. And at the edge of the fountain is my boy in a borrowed vest and putty nose, punching a tambourine and doing a snake-dance on the fountain's edge.



Blaise, Clark. "Sitting Shivah with Cousin Benny." *Salmagundi*

124-125 (Fall 1999-Winter 2000): 238-255.

## D. Sitting Shivah with Cousin Benny

BY CLARK BLAISE

### I. ...he could sell anything

My mother's much younger sister, Grace—almost her daughter, almost my older sister—married three times. Her first marriage, to Talbot Ahearn, happened before I can remember and ended when I was ten. Grace was seventeen and a virgin and Uncle Talbot was from the parish and not too Polish; it should have worked. When to enter the holy state of matrimony was a matter of intricate timing, my mother said, like watching the jump rope in a game of hot pepper and timing your leap into it. If it didn't happen in the summer of high school, it might never happen, meaning one of those high school sweetheart marriages, with the traditional bachelor party and your best friends from childhood as bridesmaids and ushers and best man, and producing a baby by your first anniversary. It would have worked except for Korea, which gave Uncle Talbot an excuse to walk out on a nineteen-year-old wife and two baby girls and to finish his adolescence ten thousand miles from home. It might still have worked but for the fact that Aunt Grace ripened in the two years Uncle Talbot was in Korea and Japan. When he came back he started beating her on account of rumors.

Number Two was a West Virginian named "Hill" Billy Macdonald, a friend of Uncle Talbot's from the barracks in Korea. Uncle Hill had that snakehipped, sunken look of a career drinker, although he

didn't get started till later. He said he got turned on by Aunt Grace from hearing her letters being read out loud by Uncle Talbot. In particular, he remembered two big zeroes along the sides of every page, like unpunched holes of a two ring binder. It drove him mad wondering what they stood for, until one night in a wet dream, the answer came. "You dog," he said, waking Uncle Talbot up. "I done figured it out. They what I think they are?"

"God, you're slow, Hill," said Uncle Talbot. Now he knew why Uncle Talbot liked to hold those letters sideways and kissed them before he read.

"Mind if I hold that letter?" He held it up, then against his chest. "It's her titties, ain't it? You reckon she lets her titties brush against the paper and then takes a pencil out and draws them little circles around—oh, God, man, like to drive me crazy!"

"Gotta leave something for the imagination, Hill."

"Jesus God, where'd you find a woman like that?"

These were still young men, soldiers in a country they hated. What's a boy to do, what runs through his mind, brushing his lips where the nipples of an unglimped lady love had just been pressed? It was unnatural for all of them, including Aunt Grace, having to live with her disapproving older sister and brother-in-law. None of this would have happened if Uncle Talbot had stayed with the Roads Department, and if Uncle Hill hadn't been roped in by all those letters and if Aunt Grace hadn't had to go out and find the only kind of job a good-looking twenty year old with two little kids in 1952 could find, which inevitably led to meeting older men after hours.

So many odd things await in our futures, lined up like rides in an amusement park, parked and freshly painted and inviting us to climb aboard. You think you're headed for a restful interlude in the tunnel of love, but it's a roller coaster, you know the minute you feel that cranking under your seat and you open your eyes and all you can see are clouds. You're in the front seat without a safety belt.

And none of it would have happened if Aunt Grace hadn't been a gifted letter writer with a special talent for naive spontaneity. Maybe she learned from the movies of the day and cultivated the voice and manner of those wiser-than-they-look postwar blondes with cynical insouciance?

She was usually blonde and a little hard-edged. If she hadn't advertised disappointment and availability between the lines as well as along the sides of her letters, and if Uncle Hill, who no one ever credited with much sensitivity, hadn't possessed a brief moment of empathy he would later call love, there would be no Benny. Later on, Hill would say what he felt in his heart about Gracie moved him like a country song, and he'd take his guitar and pick at it for hours, trying to find words that never came. All he could sing was "Amazin' Gracie, you're drivin' me crazy," but it seemed too blasphemous. He hated his best friend Talbie and would have liked to plug him on the firing range, and he dreamed of knocking on Gracie's door and saying, "I'm sorry, ma'am, but I was a friend of your late husband, Talbot Ahearn. I'm here to tell you he made me promise to look after you and your little girls, so if you don't mind, I'll just move in and make you my wife."

When he learned they'd split up, Hill was on the next bus to Aunt Grace's last known address. She was now a *divorcée*, and with it came a kind of early-fifties allure, the promise of desperation and lowered standards. She was waitressing and hostessing, the sorts of job a chivalrous mountain boy dreams of rescuing a princess from. She was the first *divorcée* in our family, maybe the first anyone in our family had ever known, and Uncle Hill was desperate to save her reputation.

He came from loose-living hillfolks in the southern part of West Virginia, but everyone said Uncle Hill, early on, before the drinking and the failure of his enterprises, was an upstanding representative. To my mother, it meant Uncle Hill was now good enough for Aunt Grace. She was damaged goods, and he was Protestant. So she and the daughters went down to Huntington for a couple of years while Uncle Hill experimented with chinchillas and then mink and even some silver foxes before she got tired of cleaning up after cuddly rats and smelly weasels. She couldn't take his favorite dessert anymore, canned fruit salad poured over a slice of sugared Wonder Bread. She hated the way he stubbed out his cigarettes into the mashed potatoes. It made her feel like a waitress again. By then she was twenty-six and the Ahearn girls were growing fast and thank god Uncle Hill had caught some disease in Korea that left him sterile. Aunt Grace came back home to a different part of town, figuring to find something indoors and sanitary, maybe keeping the books in a hardware store. Life had given her a keen understanding of maintenance, and she

could repair just about anything and keep major machinery running long past its time.

I was ten years old and starting to catch on to things. She'd gone through two husbands in five years and we didn't have a word, let alone the concept for a double *divorcée*. She was attractive and outgoing, and the number of new marriages and divorces could only grow over the years. Aunt Grace was leading a Hollywood life.

In our city, call it Pittsburgh, if I said we were Southside and Aunt Grace became Eastside, at least the way it was forty-five years ago, I could just as easily be describing different countries, or at least different states. We had lawns and new houses. Oakland had tall, broad trees and everything the nineteenth century had left behind, including Carnegie Library and Museum, Forbes Field and the universities. Their houses and buildings were brick and stone and stained from the presmoke-ordinance years. Ours were wood, and painted pastel. Their trees vaulted over the streets; ours were spindly. They took streetcars. We had new cars, traded every two years. The bridges and tunnels and freeways of Pittsburgh, the aluminum buildings down at the Point were all for us and all about being new and progressive, about outgrowing Pittsburgh's hunkie and polack origins. There was something in Aunt Grace that attracted her to Oakland, where she found that indoor job answering phones at a real estate company.

The real Pittsburgh, as I imagined it, housed itself in the east end. Pittsburgh had been the dirtiest city in America, with the ugliest history. But it was also where the Gilded Age had made its money and left its monuments. I went out to Carnegie Museum every weekend, sketched the animals and skeletons, then walked across the parking lot to Forbes Field to take advantage of free admission to Pirates' games after the seventh inning. Oakland was the part of Pittsburgh that Willa Cather wrote about, the only part where Kenneth Burke and Malcolm Cowley could have come from. I longed for their kind of friendship, that it might be possible to exchange books and discuss the fate of the world without having to go to New York. It seemed unfair that Oakland also had the dinosaurs, the paintings, the books, the concert halls, the universities and the stadiums. They even had art movies, where rumors of occasional nudity in Swedish films trickled over to us on the southside, but usually a day too late, after the authorities had closed them down.

I was an aberration in my family, someone with "leanings," my parents suspected, which meant anything subversive, any kind of confused or overdeveloped political, sexual, intellectual, artistic or religious urge that might lead to a questioning of the faith, tests of loyalty or outbursts of zealotry. Athletics ruled our high school. Family gossip alone was considered dinner conversation, and business schemes consumed my parents' waking hours. I was a confused and angry twelve year old, and even angrier at thirteen. I was a reader, a stamp collector, a movie-goer, a planetarium visitor—anything that spoke of vast distance and remote time. Realities other than the south side of Pittsburgh earned my traitor's allegiance.

Then, sometime late in the first Eisenhower administration, Aunt Grace met an older salesman named Danny Israel whom she identified as a "funny guy and a sharp dresser." My mother said, "Israel?" and laughed in a way that said *silly me, I thought you said Israel*. "Squirrel Hill?" she asked, as a way of confirming it without actually asking, and Aunt Grace said, Naw, he grew up in Johnstown. "Danny Israel from Little Israel?" my father persisted, which to him was the whole east end, any place that wasn't black and stayed open on Sunday. "I guess," said Aunt Grace, which allowed my parents, reconciled now to the possibility of the whole Judeo-Christian tradition having suddenly opened up, one new observation apiece. "At least he won't be a drinker," my mother said. "I hear they keep their fists to themselves," said my father. "Thanks for your blessing," said Aunt Grace.

Aunt Grace always said Uncle Danny could sell anything. He'd survived the Depression by selling; he'd spent four years in the Pacific Theater selling more than fighting. He was a walking history of twentieth-century commerce, starting with newspapers, encyclopedias and sheet music, and moving on to pharmaceuticals, hardware, gents' suits, musical instruments, cars, appliances, and had finally settled on furniture. He was great with numbers, calculating costs and profits in his head. He could read a department store the way Indian scouts could read the forest. "Move this here and bring the lighter objects up front," he'd suggest, and the salesman would jerk a thumb in the direction of a supervisor and say, "Do I look like a shlepper? Tell him."

From all those jobs he'd picked up lingo and expertise, the way journalists become instant, serial experts. From the advice he gave, people thought he'd gone to medical school; he could tune a piano, he could play any Gershwin half-way decently, and Aunt Grace swore he'd read everything in those encyclopedias he'd sold. From the way she and my mother whispered and giggled out of anyone's earshot, I guessed that Uncle Danny was more than just a sharp dresser, compared to my father or to her earlier husbands. It was the Depression, Aunt Grace said, the need to support old parents, that had deflected him from his chosen course of Law. "No shlepping, that's all I ask," he'd say, hands up like he was stopping a train. "First thing I do, any new job, I say 'only selling, no shlepping.'"

"That means lifting, Dolly," Aunt Grace would say, our own in-house *shiksa*.

No Shlepp became our nickname for Uncle Danny. "Hey, Danny-boy," my father would greet him at the door, "still not shlepping, are you?" It gave us a grip on an alien world, just being able to say it.

My later memories of Uncle Danny are of postdinner Sunday afternoons with different radios on in different rooms, music competing with a baseball game or pro football depending on the season, in front of our big black-and-white television set, with my father nodding off and Uncle Danny nursing a beer waiting for the snoring to start so he could turn the channel. In the years before the incomparable Roberto Clemente came to town, Pittsburgh teams were as boring as brown socks. Pitt could go years without winning, the Pirates were the oldest and slowest team in baseball, and the Steelers were as inept a franchise as was ever fielded. We learned to deal with disappointment on a daily basis.

"You know our trouble, Stevie?" he asked me the first time he ever visited as we listened to a Pirates' loss on radio. I was getting ready to defend Ralph Kiner. He ticked off the names on the Pirates' roster. "Abrams, Gordon, Kravitz, Levy—what are we running, a *shlimazel* farm? Too many of our boys on the field, not enough in the front office."

Like any good Pittsburgher, I wasn't accustomed to disloyalty. I wanted to defend our boys, the O'Brien twins, the Freese brothers, in the face of all their ineptitude. *They* were "our boys." Who were our boys, if not that sorry collection? Who did we think we were—the Yankees? He seemed skeptical of just about everything I revered. Sometimes we'd

watch "The Voice of Firestone," high culture for us southsiders, and I could feel his disdain. In Oakland they had William Steinberg and the Pittsburgh Symphony. Uncle Danny could hum the arias and he even knew the words. "Worked with a lot of Italians in my day," he explained. Roberta Peters was the sexiest thing on television. "Firestone" had the lowest-cut gowns out there. Risë Stevens was as close as the southside got to Swedish beauty on demand. Cesare Siepi was Aunt Grace's idea of a good-looking guy, but then, so was Uncle Danny despite his Jimmy Durante nose. Sex at the close of the first Eisenhower term was everywhere, if you knew where to look.

Aunt Grace gave birth to my cousin Benny one year after marrying Uncle Danny. "Short for Benjamin?" my mother asked, determined to make the best of it. Naw, Dolly, said Aunt Grace, Danny just loves Jack Benny. I was fourteen. My mother was forty, Gracie was nearly thirty, but already her hair was the color of dead cornstalks, flecked with an early frost.

## 2. *...any story we can tell is a brief parable of the twentieth century...*

Our township had one movie house, set prominently on the main street next to the trolley loop and the bakery. In the mid-fifties people were staying home to watch television. I could have as well, but I went to the movies every night. My parents had started a little business, a lamp store in a strip mall, meaning every school night for me was free and the money they left for supper could just as easily go for popcorn and movies. I never checked the marquee or the starting times. I went in, watched the popcorn swirl from the smoking kettle. No urgency. I bought, I waited for my eyes to adjust, and I sat.

You entered when you liked, movies were continuous, you caught the story on the fly. The story ended where *you'd* come in, narratives held an infinity of beginnings and ends. The pleasure was

watching your ending slowly gather itself, scattered elements slowly compose themselves into *your* opening, and then extract added pleasure by staying beyond *your* ending, which was also your beginning, layering the plot in a different way, until it got predictable and boring.

I never knew where the story was heading. I could make up a dozen plots. To take delight in narrative helplessness, would anyone today tolerate it, having to hear every word acutely, having to pay the strictest attention to every detail—and *still* not making a shred of sense out of any of it for the first half hour? A pleasurable surrender to ordered confusion, not knowing a single character, not grasping a story line, sensing only good and evil, marking the expendables and guessing at survivors. I strolled in at four o'clock for the double feature and came out at eight-thirty with plenty of time left for homework.

Film noir was passing, and so was the favorite comedy team of my childhood, Abbott and Costello, to be replaced by the louthsome Martin and Lewis. Westerns were getting broody. Musicals were too bright and dancy. War movies had lost their edge. Black-and-white was passing, except for science fiction. Color meant fantasy. Men wore narrow ties and bluish-gray suits, they flirted with their secretaries, they schemed and drank and smoked in after-work Manhattan bars. Phil Silvers replaced Oscar Levant. They all dressed like Cary Grant. Women wore wide skirts with thick belts and white blouses with their collars turned up. They wore their hair short and blond. They looked a little like Aunt Grace, and maybe their lives had a lot in common.

I took the same seat every night, back row on the middle aisle. Friends knew where to find me, and I had that nighttime circle of the southside's kibitzing adolescents who were too good or too smart for street gangs, but not the type for libraries or chemistry sets. We were more the hobbyists. We collected things, and that's what movies were to me, thousands of collector's moments. I learned the world from movies, not television, and maybe I'm the last generation to say that.

And then one day in my senior year of high school, my mother received a stiff cardboard invitation card from Aunt Grace and Uncle Danny. Would we be kind enough to attend the debut recital of Benny Israel, soloist with the Pittsburgh Junior Symphony, guest-conducted by William Steinberg himself. He was four years, ten months old.

### 3. ...he was a black hole sitting on the pianist's bench

Every Sunday for as long as I've been conscious, there's been a "Prince Valiant" on the comic page. It can't die, it's eternal, and I've never read a single panel. It's beautifully drawn, and the most literate script in the paper, postmodern before there was Postmodernism, new age before there was New Age, camp before there was Camp. With all that mad hair, that costuming, that intricately irrelevant story line, you'd think he'd have his lone, crackpot, visionary advocates, but no one talks about him, he has no explicators. Even Crazy Kat has its exegeses. What mad consortium thought him up, who pitches his story every week, who keeps churning him out? Who pays for it? Has *anyone* ever read "Prince Valiant"? It's too late for me to start, too much has gone on, I can't enter that theater any more. In some way I feel I'm not good enough for Prince Valiant, just like I wasn't good enough for "The Voice of Firestone" or the east side of Pittsburgh or for Cousin Benny.

We hadn't known about the seriousness of Benny's music. Aunt Grace never boasted about him, only that he sure loved banging on his piano and she was thinking of going back to work to help pay for extra lessons. The Israels were always busy on Sundays, they wouldn't come over, wouldn't go for drives with us. Snickers turned to dark mutterings of their having changed, of avoidance, of conversion. In the summer, they wouldn't rent a cabin next to us in Cooke Forest. "The boy" hated the woods, and then he was subject to hayfever and mosquito bites, he needed special foods, and he couldn't live a week separated from his piano teacher.

"What next?" my mother would ask. "Where does a healthy boy get those ideas?" Allergies, to her, were just another "leaning" to be swatted down. Obviously, there was something wrong with Cousin Benny. We'd always asked about his lessons, but that was mere politeness. When he did come over on Sundays, he'd prowel our house for a piano and then for records, but all he found were Fred Waring and Bing Crosby albums.

What could be expected of crazy Grace and her Moshe Dayan? William Steinberg himself conducting—wasn't that a bit la-dee-da? He should be out in the fresh air riding a bike. He couldn't catch or throw, he didn't play games, he couldn't stand television. He sneered at "The Voice of Firestone." Why let voices ruin perfectly good music? he said. He carried his school books and sheet music pressed against his chest, like a girl. He was scary. A normal Benny sentence would start, "If what you say is true..." as if he'd caught us disputing a law of nature, and the sentence would wrap itself around a "then," and march to a confident, syllogistic end. If what you say is true, then all things are possible. Or futile.

It's natural for an only child to look at his cousin, his genetic quinter, and try to see a brother, some sort of genetic confluence, a potential yet to achieve, a temptation to put aside. In my case, there'd be no one closer to me in the universe, apart from my parents, whom I'd long discounted, and Aunt Grace. And yet, what did I see that night of his debut at Shriner's Temple—I, a seventeen-year-old high school senior with good grades and a tolerant attitude—but a black hole of a boy, a smudge on the bench in front of a huge piano, from which no light, no joy, just notes, burst forth? We were not of the same universe, my cousin and I, maybe not parallel galaxies, and the thought made me miserably unhappy. I was the one who went to the planetarium, the one who wished to be wrapped in infinity. And here it was, my cousin, infinitely ahead of me. I wanted to claim him.

The first time cousin Benny showed his special brain, he was sitting between us on the sofa, staring at a football game. He might have been three, and he'd never watched a down of football in his life. He took in a couple of offensive series and then piped up, "third and two!"

"That's a smart little boy you've got there, Danny-boy," said my father. "How'd he know that?" My mother was convinced most Steeler fans had to use their fingers.

"Oh, he's quick with numbers, this one," said Uncle Danny. But I remembered Uncle Danny's own ability and the logic teasers he'd bring over on Sundays. It wasn't just forty-three percent of any price, he could do magic tricks with numbers. For him, the world was one big spinning disk of numbers.

Squirrel Hill. In my senior year, I'd finally found a legitimate excuse for taking those cranking old Pittsburgh streetcars over to Squirrel Hill, to walk their streets, to meet their best students, the interested teachers, and to drop in on my family, the Israels, for dinner two or three nights a week.

#### 4. *...and now for something completely different...*

Kenneth Burke, the literary critic, was a hero to me, living as he did, writing as he did about topics no one had thought about, and coming from Pittsburgh's Gilded Age. Most of the times I'd seen him, at professional meetings, he was dead drunk. When he died at ninety-six, deep in the age of postmodernity, the cause according to the *Times* obituary was "heart failure." It was a simple-minded definition of failure. He'd died, if anything, of heart success. It raised questions of what constitutes success and failure: must failure always be associated with death?

I did well enough in college to become, in my own way, an intellectual. I make my living by reading books, by teaching books, by writing on books. I've known marriage and fatherhood, earned some recognition, piled up some guilt, and reach occasionally but never too strenuously for redemption. But this is not about me. If anything, it's about living through fifty years of life in this country, being the kid who entered the movie at any time and sat there, waiting for resolution.

This story is about *perestroika*.

How do you top a concert debut at four years nine months? Perhaps you don't. You become famous simply for being a prodigy, a Yehudi Menuhin. At the time we didn't think of prodigies as anything but successes with a head start. We thought of Benny as our own Roberto Clemente, precociously gifted in every aspect of his game, destined for greatness, for redemption of a city, or in our case, a family. Benny continued to be known in Pittsburgh for at least twenty years. He won every local piano competition, he spent his summers in the music camps, he received a scholarship to Juilliard, he studied with names I might have

I had another indication that Cousin Benny was smart, *smart*, again from football. Benny was seven and I was home from college. I liked him, he was weird and wondrous, and you could see the world pouring in through his eyes and ears. You could watch some higher force processing it. "Explain this scoring to me," he commanded. We were watching the day's football scores scrolling down the television screen. He'd noted the repetitions, the multiples of seven. "What's nice about football," I explained, "is that every score except 1-0 is possible." I described safeties and field goals, touchdowns and extra points. "Theoretically," I said, employing another Bennyism, "an infinity of scores are possible, except for 1-0."

"Actually, if what you say is true..." -- *it is, it is, you troll*, I wanted to strangle him -- "then your infinity-minus-one case is false. The possible number of scores is closer to zero than infinity. From your own logic it follows that there cannot be 2-1, a 3-1, a 4-1... 35-1 score, or anything like it."

I was twenty, I was in college, dating, driving a goddamn car.

I don't want it thought that I wasn't a good student, or that I was totally unaware of the dynamics of my age. I was a great student. But I was a South Hills High School student and the opportunities for college weren't too broad. I could think of Pitt or Duquesne, or maybe even Carnegie Tech, with Penn State in reserve. It was clear that I would be the first in my family to go to college, simply because I was of the first generation for whom the refusal to join the father's world, his trade, his union, was not considered an act of betrayal.

In my junior year of high school, I'd helped to organize a chess squad. We couldn't use the word "team," since that was reserved for contact sports. Chess had become an obsession in the summer days between my sophomore and junior years. My imaginary opponent was Cousin Benny, who, so far as I knew, did not play chess and never would, if I had anything to say about it. It's possible to go from a rank beginner to near-ranked chessplayer in a year of decent competition, and by my junior year, I had organized my nightly movie group into a chess squad. "Squad" is better than "team," it suggests commando raids. The first school I thought of calling for competition was Taylor-Allderdice, in

heard of even if I didn't have a special family interest. And yet, Benny never quite made it, and in his series of second- and third-place finishes in the major European competitions, people read burnout and failure. If he'd been a phenom of eighteen or twenty there would have been tours, recording contracts, but by eighteen, Benny was a veteran. He'd lost his cuteness and he'd never be a beauty; he'd missed his chance at Cooperstown.

I was living in North Carolina when our parents began dying. Benny had stayed in Pittsburgh, on a music faculty, giving some lessons, playing in the Light Opera. I saw him at my father's funeral, then, unexpectedly, at Aunt Grace's, dead of cancer at fifty-five. Uncle Danny didn't live too much longer and the services took me to my first Shivah, my first yarmulke, in their Squirrel Hill home amidst his paternal relatives I'd never met. Uncle Danny's brothers and sisters, up from Florida, the ones who'd not been derailed by the Depression, the lawyers and accountants. So *this* is what made him different from me, I thought, that tiny difference that sent me to the movies, to Forbes Field, and him to the concert stage. "You look good in it, Stevie," Benny said, "it covers that little bald spot." His cheeks were stubbled, his figure bent. A wide swathe of baldness cut across the top of his head. I was forty-four, which made him about thirty. He was an orphan now, and his father had left him a trust fund, recognizing, perhaps, that his lone failure had been to endow Benny's gifts with any kind of fallback. If he was not to become the towering genius of our age, he might have to end up a taxi driver, except, of course, that he didn't know how to drive.

Five years later, I heard, he'd left teaching—and Pittsburgh. Someone said he'd joined the government, and I remember thinking, if the government still absorbs and swallows geniuses like Benny Israel, it must be working at a higher level than any casual criticism can justify. He was my last link to an American urban experience that I'd come to view as great, in the profundity of its divisions, the sheer will of its public monuments, its guilty endowments, at least in the years that I had known it.

Cut now to recent history. Benny and I are both orphans, and worse, I'm a twice-divorced orphan with kids scattered around the country cursing my name. All I can say in my defense is that I never ceased being that boy in the back row of the theater who wandered into stories and began

milking them for sense, demanding that they send a million little messages of comprehension for those of us who came in deprived of context or preparation. That's not a bad beginning for the practice of any kind of criticism, and over the years it's become the core of my method, such as it is. They call it "De-Privatizing" the narrative, I'm suddenly the founder of the Deprivatizing School. I have become the spokesman for all readers and viewers who ever felt themselves deprived by a work of art.

All of which takes me to places here and abroad. I keep a suitcase packed, my passport up to date. It took me from North Carolina to New York. It took me to the Soviet Union just before it became Russia again, and a host of new republics, to lecture from Tallinn to Kiev for the State Department, with longer stops in then-Leningrad and Moscow. The Cultural Affairs Officer, in inviting me, said that in the chaos of those Soviet times, every day in Moscow was like reading chapters from *The Deprived Reader and Leftovers to Live By*, on the impossibility of master texts in a postmodern age. Every day was like entering a foreign movie whose language you didn't know, half way through. The last short paragraph mentioned that a cousin of mine, Benny Israel, had recently joined the cultural office, and sent his regards.

## 5. ...I stroll the streets of Moscow with Cousin Benny...

You live long enough and nothing is strange, my cousin was explaining. Gone were the old Bennyisms, the arrogance and confidence, the suppressed hostility of even a simple sentence. He was overjoyed to see me—what if I'd refused, remembering him as an obnoxious squirt? He'd read my books, he followed me on the Internet, he pressed my books on everyone wherever he was posted. How did I do it, he wanted to know. Of all the things in the world he admired, to have come up with a theory!

"There's no theory, Benny. All I've ever written about is what being an adolescent in Pittsburgh felt like. The rest is footnotes."

"I envy you that," he said.

In a part of the city that could have been Moscow's Squirrel Hill, he took me to a coffee shop where people recognized him. His Russian seemed fluent, one of those talents we hadn't perfected at home. The black tea was strong; he sipped his from a glass, through a sugar cube. Maybe it wasn't just baldness and near-middle-age that had mellowed him, or the apparent abandonment of a musical career. It might just have been the Zeitgeist, Moscow in *perestroika*, the surrender of ego in what might be a miracle of miracles, a benign revolution. Maybe Moscow was the Pittsburgh he'd never had. His ego, or at least the one I loved and feared, was gone.

"I have a girl friend here. If they try to transfer me, I may stay."

I remembered the trust fund. The state of the ruble made a millionaire of any dollar-holder. "What's she like?" I asked, trying to banish all thoughts of Marina Oswald. I'd been in this city before, back in the deadly seventies in the brutal hands of Intourist guides named Lyudmila, when I'd been watched, turned away from scholars I'd tried to call, given official tickets to every boring cultural event to keep me off the streets, when nothing was permitted. Moscow was the City of Dreadful Nyet. I could imagine Benny falling for the first woman who took him in. He wasn't my cousin anymore; he was my son, my little brother.

We walked through a neighborhood of old trees and yellow apartment blocks. He lived nearby, he said, meaning that his Yelena did, since he was still inside the American compound. She was an underpaid doctor with children, two had nurseries, a love of music, some talent in singing and acting. One of her sons hoped to go to Conservatory. We passed an old theater where beggars sat under the marquee holding signs that mentioned Afghanistan. According to the marquee, the show had the longest title I'd ever seen, not that I could read a word.

"The hottest ticket in Moscow," said Benny. He looked up, and pointed at each Cyrillic clump as he translated. "'PERESTROIKA IS AN OLD HOTEL IN SVERDLOVSK AND KURT VONNEGUT, JR., IS A BELLHOP INSIDE IT.' Roughly," he said, then continued. "A review, starring Lazar Israelovitch and Yelena Vaingurt. There's a subtitle. 'SHIVAH FOR MOTHER RUSSIA.'" I caught the smile of distant proprietorship. "You of course have to picture Kurt Vonnegut, Jr., with a

silver tooth in the front of his mouth, dressed like Trotsky and speaking with a Sverdlovsk accent."

"I see Oscar Levant," I said. "You must feel reborn, Mr. Israelovitch."

"Pittsburgh boy, Oscar," he said. "My father knew him, back in Fifth Avenue High."

Yelena's apartment building had once been fancy, remained imposing, but lacked amenities, beginning with new glass in the front door whose lock had been wrenched off its wooden frame. No lobby lights, no elevator, no hall lights. But once inside, her place was a pleasant retreat with an almost wooded view of rooftops, a piano that took up all the parlor, a bookshelf of thick texts, tables heaped with medical magazines.

"Journals, research. Life goes on, you see." Yelena was at work. Benny left her a message in Russian, filled a glass bowl with Hershey's Kisses, and dropped two red apples on her kitchen table.

Then he sat at the piano. "Yelena sings most of the songs, I write the jokes. What do you think of this?" He started playing "September Song," then "Mack the Knife." I remembered Uncle Danny playing Gershwin. "Of course I wouldn't go on this long just with the music. It's shtik, like Jack Benny and his violin, or Victor Borge at the piano—remember Borge on Ed Sullivan, those Sundays in Pittsburgh?" Did he remember those Firestone nights, I wondered, was he watching television all the time that I thought he was watching, and judging, us? "I start with a little September Song and Yelena comes bursing in. Make like you're Yelena. Read this." He handed me a slip of paper. I was about to protest I didn't read Russian, but there were only three words, in English.

"With a 'V' remember," he said.

"Was Kurt Weill?"

"Not was Kurt Weill? Was Kurt Weill?"

I tried it again.

"Weill? Oh, he was despicable!" cried Cousin Benny, with a crescendo of mangled Weill notes, then he calmed down. He put on his wire glasses and a little peaked cap with a red star above the brim. Trotsky with a silver tooth. He launched into a classical riff, something I didn't recognize. "Did Gustav Mahler?" he asked.

"What?"



"Mahler? Dey vusn't even in the same room!"

I went to the performance that night. Yelena was plump and blonde, and though she and Benny spoke in Russian, her English was nearly flawless. Yelena indulged Benny his Russian, Benny indulged Yelena her glamour on stage, where she lost her years and heaviness. Her voice was young. Her musical son played saxophone behind the curtain. Cousin Benny looked like a passable Trotsky, and he set familiar words of Lenin and Stalin, Brezhnev and Gorbachev to Russian folk songs, in an exaggerated Odessa accent, ending with the occasional, "and so it goes." I still missed the cigarette, and the sturdy sourness of Oscar Levant. The audience roared its recognition, laughed in the right places, and I began feeling deprived again. The world was fast becoming a place I didn't understand.

## 6.

### *...we find our beginning, in our end*

Cousin Benny is a failure. What else can we call a genius born without theory, born without the competitive fire? To mount a cabaret in Moscow—compared with debuting at four with the Pittsburgh Junior Symphony under the direction of William Steinberg himself?

He stayed on in Moscow for another three years but he didn't marry Yelena. He finally accepted a new rotation, this time to Sri Lanka, where again he arranged for me to visit. His perfect Russian is rusting a bit, though he still has Russian friends and enjoys movies at the Russian cultural center. His Sinhalese is perking right along. He runs the show in Colombo, a troubled post under bomb threat where he receives hardship pay. He's rented a beachfront bungalow under a row of palms. There is a local woman, a half-Polish, half-Sinhalese journalist, known for her conciliatory attitude toward Tamils. He is trying to arrange a conference next year, bringing American minority artists to Colombo and Jaffna, to define the limits of ethnic consciousness. He has a new cause: educating majorities who think like oppressed minorities; all the peoples of the world

who treat their minorities as hostile majorities. Sinhalese, Serbs, Ulstermen, Israelis, Québécois.

He sits in a long canvas slingchair under available light, reading local papers, consuming stacks of local novels, and in the evenings sometimes gives Gershwin concerts for his friends. He's taken up a new hobby, photography, and turns the lens on himself each morning. The walls are filled with self-portraits, seven hundred so far, hoping to capture the secret of the aging process. Already he has remarked the differences, in gray hairs, in wrinkles, in neck sag, in little vertical creases, between his day of arrival and just today, two years later. He intends to keep it going for the rest of his life.

Blaise, Clark. "En marge d'une histoire." La justice tribale.

Coll. des deux Solitudes. Trans. Claire Martin. Montréal:

Cercle du livre de France, 1985. 107-122. Trans. of "Notes

Beyond a History." Tribal Justice. Toronto: Doubleday,

1974. 91-104.

## E. En marge d'une histoire

Elle et nous vivions au bord du lac, là où il forme une baie. Elle habitait une maison de pierre qui datait bien de quatre-vingts ans et qui était située loin de la rive, car le lac Oshacola n'était pas encore domestiqué au moment de la construction. Elle n'avait pas voulu voir le lac qui n'était, à cette époque, qu'un océan d'alligators et la cause de fièvres. Elle n'avait pas besoin de l'eau. Sa richesse à cette époque lointaine, avait été un verger d'orangers de deux milles carrés qui datait de sa jeunesse. Tout ce qui en restait, au moment dont je parle, c'était deux cents verges d'arbres tordus entre sa porte et la plage. De là où elle s'asseyait, d'habitude, sur sa véranda elle n'avait pas dû voir le lac une seule fois pendant trente ou quarante ans. Elle s'appelait Théodora Rourke, elle avait quatre-vingt-douze ans. Cela se passait en 1932.

En 1928, nous avons construit une belle maison de style espagnol en stuc ocre à peu près à cinquante mètres de la plage, avec une belle pelouse qui descendait jusqu'à l'eau sur le devant et jusqu'à la haie qui bordait la propriété de Théodora Rourke sur le côté. À l'époque, nous étions les deuxièmes

résidents à vivre là toute l'année. En 1932, il y avait déjà d'autres habitants, pas encore des voisins, mais personne n'était aussi bien installé que nous. Pour se rendre à Hartley, il fallait faire cinq milles sur une route dangereuse, une route de sable sujette aux inondations ou à la poussière et personne que mon père n'avait une assez bonne voiture pour passer là tous les jours. Quand je dis que nous étions la deuxième famille, cela surprendrait la plupart des gens de Hartley. Nous avons toujours été connus comme la famille la plus importante et la plus ancienne. Théodora Rourke, cependant, était la première depuis tellement plus longtemps qu'il était ridicule de la comparer à quelqu'un d'autre. Il me faut diviser l'histoire d'Oshacola entre l'époque contemporaine et l'époque ancienne pour donner aux Rourke et aux Sutherland leur prééminence, de la même façon que personne ne confond la valeur des records qu'ont établis Gy Young et Early Wynn. Nous étions la première famille de Oshacola, bon! mais les Rourke étaient arrivés en même temps que Oshacola.

Elle était catholique. C'est un point important, car il n'y avait pas de catholiques avoués dans Hartley et comme elle constituait l'exemple unique d'une conspiration absente, on nous disait que tout ce qu'elle avait d'étrange devait être typique de sa religion. Ma mère — pauvre femme tourmentée — venait de la Géorgie du Sud et elle était disciple de Tom Watson. Ce qu'elle nous disait des catholiques à mon frère Tom et à moi, surtout à propos des Sœurs Noires, dont Théodora faisait sûrement partie, était suffisant pour nous empêcher de dormir, suant de peur sous nos draps. Les Sœurs Noires marchaient deux par deux toute la journée, vêtues de larges robes noires. La nuit, elles se dépouillaient de leurs robes pour libérer leurs grandes ailes noires, parcheminées. Par les nuits sans lune, on ne les voyait pas voler dans le ciel. Seules leurs faces blanches d'êtres humains et leurs cruelles dents de vampires apparaissaient. La seule occupation de maman, si l'on excepte celle de nous apprendre à nous aimer, Tom et moi, à aimer la Floride, Franklin Delano Roosevelt, le Christ de son choix, c'était de surveiller Théodora Rourke. Qui leur apportait leur nourriture, à sa fille et à elle?

Quelle était la forme des vêtements qui séchaient sur les arbres? Qui étaient les Noirs qu'on laissait pénétrer à l'intérieur? Et quel langage parlaient-ils?

Mon père était né à Hartley. C'était un homme instruit. À cause de cela, il avait été maire trois fois, instituteur, puis principal, sénateur et juge. En Floride, il y a trente ans, c'était l'omnipotence. Pour Tom et moi, c'était un homme âgé (sa première femme était morte et il avait épousé notre mère à cinquante ans). Il marchait penché, portait des costumes blancs et faisait de l'embonpoint. Chez lui, les connaissances éclectiques avaient suscité un mélange sans retour de sagesse et de pharisaïsme. Il mélangeait aussi la justice et la loi, l'histoire et la pédanterie. Il nous à légué quelque chose, cependant: l'assurance que nous n'aurions jamais à répondre pour lui. Cela a fait de moi un homme libre. Même chose pour Tom et ses fusées.

Je n'ai jamais cessé de me demander ce qui avait poussé mon frère à devenir constructeur de fusées — les sondes lunaires Apollo — alors que moi je restais à Hartley comme professeur.

Mon bureau est climatisé, environné de verre teinté et situé huit étages au-dessus du quadrilatère qui surplombe le lac. Oshacola est merveilleusement aménagé, maintenant — un étang au milieu des pelouses de quelque géant. La ville de Hartley et sa banlieue sont d'une blancheur éclatante, contrastant avec le vert enfumé des vergers d'agrumes qui l'entourent. Une autre fumée monte des usines de transformation avec l'odeur fétide de la pulpe d'oranges et l'autoroute, à l'ouest d'ici, descend en droite ligne jusqu'au golfe. Cette brume qui ne se lève jamais, là-bas vers l'Ouest, ce peut-être Tampa. Cinquante milles, ce n'est pas beaucoup et si une hauteur de huit étages peut causer cette illusion de perspective quand il s'agit de Oshacola, pourquoi Tampa ne ramperait-elle pas lentement jusqu'à ma porte?

Oshacola a toujours été aussi petit, il est vrai, mais il n'a jamais été aussi humanisé qu'il l'est maintenant. J'étais enfant

à cette époque et, comme toujours, ma mémoire à gardé le souvenir d'un lieu plus grand, plus sauvage, mais pourquoi? Je n'ai grandi que de six pouces depuis trente-cinq ans; pourquoi donc ma mémoire me renvoie-t-elle l'image d'un lac Oshacola trop large pour qu'on puisse voir l'autre rive, de vagues capables de submerger un navire de croisière, de tortues que Tom et moi n'arrivions à tirer qu'avec des câbles, de nœuds de serpents se battant férocement sur le sable chaud de la plage de Théodora Bourke? Il n'y a pas que le lac qui se soit civilisé, ma mémoire l'a été aussi ne me laissant que la mémoire de la mémoire que j'avais à cette époque. Je ne suis pas un homme sagace (et je tiens beaucoup de mon père), mais j'ai une mémoire aiguë et ce que je revois quand je ferme et mes yeux et mes livres, ce sont des choses vraies, des choses qui sont arrivées. Oshacola a déjà été une mer intérieure et ce qu'il y avait dedans et autour étonnerait un expert d'aujourd'hui, un homme comme sont mes collègues des sept premiers étages.

Hartley avait en 1932 une population de quatre mille trois cents habitants dont trois mille, à peu près, étaient blancs. Mon père les connaissait tous. Hartley n'avait qu'une grande rue et les voitures étaient si rares qu'un Yankee égaré aurait pu y faire un demi-tour en plein jour sous les yeux du shérif sans être ennuyé. Il y avait une salle où l'on donnait des films le mercredi pour les nègres et en fin de semaine pour nous. Les immeubles étaient presque tous de brique foncée, car nous n'avions pas encore appris que nous vivions sous les tropiques et que tout devait être rose et blanc.

Il y a quelques semaines, je me suis promené dans le secteur de la vieille rue principale et je n'ai guère retrouvé les choses dont je me souviens. Elle est maintenant à la lisière du ghetto nègre et cubain. Il y a quelques vendeurs de voitures d'occasion, des *casas del alimento*, des laveries automatiques, des *tavernas*. Le centre s'est déplacé vers l'est, glissant vers l'agglomération du Cap. D'ici un an ou deux, le premier avant-poste de Hartley — probablement une pizzeria — pourra être vu sur le réseau national de la télévision au moment de la mise à feu des fusées!

Hartley, maintenant, est — je ne puis dire combien il m'est difficile de terminer cette phrase par — plus grand. Cent mille Blancs, dix mille Noirs, sept mille exilés cubains. Le pouvoir est encore entre les mains des natifs, les garçons qui étaient dans ma classe au secondaire, et cela malgré les quatre-vingt mille Yankees qui vivent parmi nous. Même s'ils ne portent plus de costumes blancs et ne pratiquent plus l'art oratoire, ils se sont pas beaucoup améliorés depuis le temps de mon père. Ce sont des types insignifiants, inintelligents, complètement entre les mains des compagnies: construction, agrumes, électricité. Il n'y a pas un seul de ces natifs qui a de l'accent ou qui possède quelque caractéristique. Comme le plus sage des sages a dit, plus les choses changent, plus elles restent mauvaises. C'est parce que le changement, bien sûr, ne reflète que le côté inconnu de l'essence des choses. C'est ce qui fait l'Histoire.

En 1932, je livrais un journal de Jacksonville aux habitants des chalets qui s'échelonnaient le long de la plage, sur la route qui passait derrière notre maison. Un paquet de journaux était laissé au tribunal d'où mon père envoyait un concierge les porter à la pharmacie. Je les prenais là, après l'école. Mon père me ramenait ensuite à la maison, nous mangions, après quoi mon frère Tom et moi allions livrer les journaux le long de la route, éclairés par une lampe à pétrole. Parfois, quand il pleuvait, nous ne les livrions pas avant le lendemain matin.

Big Mama — Théodora Rourke — avait quatre-vingt-douze ans; sa fille Liliane, un peu plus de soixante-dix. C'est cette dernière qui m'envoya un mot, un jour, un mot qui mit quatre jours à me parvenir par la poste alors qu'elle vivait à soixante verges de nous: *Prière au garçon de commencer la livraison du journal à Big Mama et à Mlle L. Rourke.*

Mon père me le tendit discrètement. Maman n'aurait pas accepté que je trafique avec des sorcières, surtout le soir, et que j'aie ma part de leurs trésors cachés. En fait, j'avais si peur de leur parler que j'attendis après Noël pour me faire payer.

Elle me devaient donc un dollar et il y avait toujours une chance que j'aie un pourboire.

Un jour, je me rendis chez Big Mama. Je restai au pied de l'escalier arrière. Pas question de monter ou d'entrer dans la maison. La plus jeune des vieilles femmes se montra à la porte. Du bas de l'escalier, elle avait l'air sombre, immense.

- Le livreur de journaux, madame.
- C'est combien?
- Un dollar et dix cents.

Elle tourna le dos, toute noire derrière le vieux grillage. Je me demandais si j'avais trop demandé. Si elle avait protesté, j'étais prêt à couper de moitié.

Puis ce fut Big Mama qui apparut en trainant les pieds. La fille ouvrit la porte et Big Mama descendit vers moi, sa main brune, tavelée, tremblant tout le long de la rampe. Je reculai d'un pas, comme pour m'habituer à sa présence. En arrivant à la dernière marche, elle se redressa et je m'aperçus qu'elle ne m'allait pas au menton. Je lui voyais le dessus de la tête, sans cheveux, d'un rose brunâtre, huileux, et entouré de petites touffes de poils cotonneux posées là comme par une main malhabile. Maman m'avait dit que les Sœurs Noires étaient chauves comme des vautours en-dessous de leurs bonnets : elle avait raison.

Elle me regarda. Sa peau était terne et plissée dans tous les sens, ses yeux étaient incolores, même pas du bleu délavé auquel je m'attendais. Son nez semblait être rentré dans le milieu de son visage et ses mâchoires avaient pratiquement fondu. Il me semblait que je la regardais depuis une éternité quand je m'aperçus qu'elle tenait depuis longtemps son poing sur mon bras. Je regardai et elle ouvrit la main.

Sa paume était rose avec des lignes foncées. Je n'avais jamais vu de pièces de monnaie comme celles qu'elle tenait. Deux ducats dorés reposaient à plat sur sa main comme des têtes de pointes de cuivre. Elle se rapprocha et je reculai de nouveau. C'était des médailles, pensai-je, des charmes pour m'hypnotiser.

— Vous n'avez jamais vu de pièces semblables, hein, mon garçon? demanda-t-elle en regardant derrière moi de ses yeux opaques.

- Non, madame.
- Prenez-les.
- Non, madame.

Elle les laissa tomber devant moi et je reculai vivement comme si elles allaient ramper vers moi, tels les serpents de la verge d'Aaron. La fille qui surveillait de la véranda se mit à rire.

- Vous avez peur, mon garçon?
- Vous me devez rien que le journal, dis-je.
- Mon garçon, je vous paye pour le reste de votre vie. Maintenant, ramassez ce que je vous ai jeté. Ce sont de véritables pièces de dix dollars en or...

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase comme si je n'avais pas mérité qu'elle me dise le reste. En cessant de parler, elle eut l'air de se ratatiner.

Les pièces étaient à moitié ensablées. Je les ramassai. Elles étaient froides et couvertes de sable là où ses mains humides les avaient touchées. Au lieu de tomber à plat, elles s'étaient enfoncées par la tranche et je me demandais s'il n'y avait pas là quelque magie. Je restais prudent.

— Voulez-vous manger un peu de gâteau? dit la fille, soudainement en tenant la porte ouverte. Vous pourriez le manger sur la véranda.

- Non, madame.
- C'est un Johnnycake\*.

Je grimpai les marches et suivis Big Mama sur la véranda, mais je n'entraî pas dans la maison. Par la porte, je pouvais voir le salon. Jamais je n'ai revu une pièce aussi remplie, si ce n'est à une vente aux enchères. Les murs disparaissaient sous les tableaux et les photos, les tables étaient couvertes d'objets de métal et de porcelaine qui reflétaient le soleil comme les

\* Johnnycake : sorte de gâteau de maïs cuit sur une grille.

flèches d'une lointaine ville exotique. J'aurais bien aimé entrer et je l'aurais peut-être fait n'eût été, juste au-dessus de divan, un crucifix d'or avec un très beau Christ dont le visage d'agonisant était tourné vers la porte où je me tenais.

Autour du Christ, pendaient plusieurs tableaux qui attirèrent mon attention, car ils étaient de couleurs vives. Des paysages, à l'aquarelle ou à l'encre de Chine sur fond blanc. L'artiste s'était ingénieusement servi de ce blanc pour faire ressortir les oiseaux, les poissons, le petit gibier floridien; rien qui ressemblât aux peintures sombres que mon père collectionnait et qui étaient des choses léchées, commises par des messieurs de Nouvelle-Angleterre, en vieux chapeaux de paille, qui se contentaient de contempler la rive assis dans leurs transats à bord d'un bateau sur la rivière St. John. Toutes ces bêtes, poissons, loutres, semblaient me suivre de l'oeil. Écailles, fourrure, plumes étaient pour toujours humides, pour toujours luisantes au soleil.

— Je vois que vous regardez les peintures de mon papa, dit Liliane en me tendant l'assiette de gâteau.

— Elles sont vraiment bien. Ce sont les plus belles choses que j'ai vues.

— Il a fait cela pendant l'hiver de l'année 1857.

Je mangeai mon gâteau en silence. Il me semblait que la tête du Christ s'était inclinée.

— Vous vivez juste de l'autre côté, n'est-ce pas? Je vous ai déjà vu.

En prenant ma dernière bouchée de gâteau, je découvris, sur l'assiette, une jolie croix en or comme celle que les fillettes portent au bout d'une chaîne délicate. Je roulai les dernières miettes en boulette que je laissai tomber.

— Maintenant, vous devez baiser la croix, mon garçon, dit Liliane. Posez vos lèvres sur le Seigneur et dites-lui que vous regrettez tout le mal que vous avez fait.

— Non! m'écriai-je, je ne vais pas faire ça.

— Vous le devez, autrement il vous poursuivra. Vous avez accepté le don de son corps immortel et vous devez obtenir son pardon.

Elle me poussa le crucifix juste sous le nez. Je devinais à peine le Christ, tête baissée, ruisselant de sang. On aurait dit une tête d'Indien sur un vieux sou. Était-ce tous ces baisers qui l'avaient usé? La fille Rourke le tenait pressé sur sa grosse bouche. Les yeux fermés, elle remuait rapidement les lèvres pour dire une prière dont je n'entendais pas les mots. Magie! C'était ma seule chance de m'esquiver avant qu'elle ne vide mon sang dans une tasse. Elle n'ouvrit pas les yeux avant que je fasse claquer la porte, mais comme je me jetais dans la haie d'églantiers qui séparait nos deux domaines, je l'entendis crier: «Souvenez-vous, il vous poursuivra...»

La réalité: Théodora (?), de parents inconnus; lieu de naissance (préssumé) comté d'Oshacola (Floride), (vers) 1840. Décédée en 1937.

Bernard Rourke, né à Galway, Irlande, 1822. Arrivé à New York en 1838. À Buffalo, de 1839 à 1844. Mexique et Californie, de 1845 à 1852. New York, de 1852 à 1855. Envoyé en Floride pour travailler au canal en 1856. Épouse Théodora (?) en 1858. Capitaine, CSA. Sénateur de l'État de 1882 à 1884. Juge de 1886 à 1888. Décédé dans le comté d'Oshacola (Floride), en 1888.

Enfants: (les registres sont incomplets mais certaines naissances sont enregistrées):

Lucretia (morte en bas âge, 1859).

Liliane (1859-1946), morte sans descendance.

Bernard, fils (1866-1902), descendance soupçonnée mais inconnue.

John Ryan (1870-1894), descendance soupçonnée mais inconnue.

D'après les archives dont je suis présentement responsable, Théodora Rourke est née de parents inconnus dans un lieu inconnu. Mais je sais d'où elle vient. Toutefois, il n'en sera rien dit dans mon *Histoire de Hartley* et c'est là que se situe le reste de mon récit.

Elle est née dans le comté d'Oshacola probablement dans ce qui est maintenant à l'intérieur des limites de la ville de Hartley. J'ai souvent cherché l'endroit exact, mais ce qui reste du vieux canal a été rempli et remué bien souvent depuis vingt ans. D'un hélicoptère, je pourrais peut-être le repérer : quelque chose d'inexplicable dans la disposition des rues, un espace vert réservé, une cabane ou deux que personne n'a démolies. Mais, en voiture, tout Hartley se ressemble.

Au point de vue historique, voici quelques explications sur l'existence du vieux canal. Il y a des pays qui obéissent à leurs rêves — l'or, le pétrole, le bois, le fer — mais la Floride, longtemps avant que le soleil et les oranges comptent pour quelque chose, rêvait d'un grand canal. On comprend pourquoi en regardant une carte : la rivière St. John est large et navigable à partir de Jacksonville ; le centre de la Floride jouit d'une chaîne de lacs profonds ; de plus, il y a une douzaine d'estuaires commodes du côté du golfe, le meilleur étant celui de Tampa. Les premiers spéculateurs eurent le sentiment que la nature avait manqué de volonté — ou bien de muscles irlandais — pour terminer ce qu'elle avait si bien commencé. Cuba était espagnol, les Keys étaient souvent traîtres. Un canal à travers la Floride constituerait un passage sûr entre New York et La Nouvelle-Orléans. Jamais la nature n'avait aussi gentiment souri aux projets du capital. Sans compter, pensaient certains politiciens locaux, que le canal formerait une division naturelle entre le Nord éclairé et productif et le Sud marécageux et pestilentiel. On pourrait vendre le reste à l'Espagne, le donner aux affranchis ou en faire une prison fédérale : « ce que la Sibérie est aux tsars de la Russie impériale », comme l'écrivit un journaliste. Dès avant l'arrivée de Bernard Rourke, en 1856, une douzaine de sociétés avaient pris des engagements de trente ans pour opérer la scission entre l'Atlantique et le Golfe du Mexique et au moins deux

d'entre elles avaient envoyé des équipes pour dynamiter la forêt et massacrer les tribus indigènes. On peut croire que Théodora était née quelque seize années plus tôt d'une fille-mère d'origine inconnue et d'un Irlandais pareillement anonyme. En 1856, les temps héroïques du canal étaient révolus. Bien peu de membres de l'équipe envoyés de New York en Floride retournèrent jamais dans le Nord.

Ce fut pendant l'été où je m'enfuis de la maison des Rourke en courant que je fis une découverte déterminante pour toute ma vie. Je pense que cela eut aussi une certaine importance pour mon frère Tom, celui qui construit des fusées.

Un matin d'août, nous pêchions assis dans la barque que nous avions attachée au quai. Il y aurait bientôt une assemblée politique au poisson frit et nous conservions tout ce que nous prenions de mangeable : des crustacés, des poissons-chats, des brèmes par douzaines. La barque était presque pleine, il fallut cesser de pêcher pour mettre nos prises dans un sac de toile et les suspendre au quai.

— Regarde ! cria Tom.

Un grand homme vêtu de noir venait à toute allure vers nous dans un rafiote à bouts carrés, également noirs, qu'il faisait avancer à l'aide d'une perche. Il se trouvait près du bord, là où l'eau n'était pas trop profonde pour lui permettre de pousser. Recroquevillés derrière le quai, nous avions peur qu'il nous voie. Un homme qui forçait comme celui-là, en vêtements noirs, au mois d'août et venant on ne sait d'où... terrifiant ! Le visiteur nous dépassa sans nous regarder et débarqua sur la grève écumeuse des Rourke. Puis il traversa l'orangerie sauvage en direction de leur maison.

— Le diable en personne ! murmura Tom.

Il en avait tout l'air : un visage couleur de vieux cuir, des favoris, une cape noire, un col blanc et, dépassant de la cape, des manches blanches à volants. Il avait jusqu'à un petit sac noir.

— C'est un prêtre, dis-je à Tom, un prêtre catholique !

Il resta près d'une heure dans la maison. Nous n'entendimes aucun bruit, pas de hurlements, pas de plaintes. Quand il sortit de la maison, il avait enlevé son chapeau et sa cape, et il se mit à pousser son bateau vers le milieu du lac, vêtu de sa chemise à volants blanche, sans se soucier de nous ni jeter un regard en arrière. Nous le voyions mieux, cette fois. Tom saisit mon bras, mais déjà j'avais compris. Le prêtre avait du sang noir, ce qui voulait dire — cela nous vint comme une illumination — que Big Mama en avait aussi.

Il nous fallut absolument le suivre, je ne sais pas pourquoi. Parce que c'est comme ça, «comme la lune existe» dirait Tom. Comment en avons-nous trouvé l'audace? Il contournait déjà la crique. Nous ne voulions pas le perdre de vue.

À peu près à un mille de chez nous, Buck's Cove est bloqué par des bancs de nénuphars. Au-delà, un ruisseau paresseux se déverse. Nous n'avions jamais été jusque-là. Les bancs de nénuphars repoussent un bateau comme si c'était du caoutchouc. Les moustiques bourdonnaient au-dessus de la crique comme une scie électrique entendue au loin. Le prêtre se frayait un chemin au travers des bancs de fleurs jusque dans l'embouchure du ruisseau. Nous suivions.

Au-dessus de l'eau, verte de mousse, poussaient des cyprès. Dans l'ombre, l'eau était brune et tiède, on aurait dit du thé. Les moustiques bourdonnaient. Il y avait beaucoup de petits poissons, beaucoup d'herbes aquatiques. Tout était aussi calme qu'il est possible. Les rides que nous laissons derrière nous mouraient si vite que nous ne faisons pas de sillage. Les bars et les tortues venaient heurter ma pagaie, mais je ne voyais pas à plus de six pouces de profondeur. Il n'y avait pas réellement de rive, seulement l'enchevêtrement des cyprès et des palétuviers qui devenaient de plus en plus épais. À mesure que la brise tombait, la chaleur s'intensifiait. Nous respirions avec difficulté, mais si nous ouvrons la bouche, il s'y engouffrait des moustiques. La sueur coulait de mon nez jusque sur mon menton et mes bras étaient couverts de mouches qui en buvaient d'eau salée. Je levai les yeux. Le prêtre avait disparu.

Je le poursuivis en poussant avec ma pagaie pendant une demi-heure sans pouvoir le rattraper. La crique s'incurvait et bifurquait, la forêt s'éclaircissait et s'épaississait, les oiseaux ululaient et disparaissaient. Il y avait des coins aérés et d'autres complètement morts, des endroits où l'eau se ridait autour de ma pagaie et courait plus vite, d'autres où je sentais que je glissais sur une surface épaisse. Puis, le courant se fit plus régulier et les moustiques disparurent. L'eau était plus profonde. Je crus que nous arrivions à un autre lac.

De loin, j'aperçus un linge d'un jaune brillant accroché à un cyprès dont les racines surplombaient l'eau. Sur la droite de cet arbre s'ouvrait un large fossé qui se jetait dans la crique à angle droit. Le fossé, qui avait bien une trentaine de pieds de largeur, était bordé d'une haute digue de boue et de pierreaille. Il s'étendait devant nous tout droit comme une avenue. Nous y entrâmes.

Il était très profond et, comme je ne pouvais plus avancer en nous poussant, je me mis à pagayer. Je dis à Tom que je sentais les poissons qui heurtaient ma pagaie et qui frappaient le fond du bateau comme si on y avait donné des coups de marteau. Les perches sautaient tout autour de nous et quelques brochets flottaient au milieu.

— Ce fossé a été creusé par quelqu'un, dit Tom.

Mais je me demandais d'où les gens avaient pu venir. Nous n'aurions pas dû nous aventurer jusque-là, pensai-je. Mon père racontait d'horribles histoires sur les Séminoles des colonies qui étaient encore sauvages et qui n'avaient jamais signé de traité. Ils volaient les enfants des Blancs pour nourrir leurs alligators.

— Penses-tu que les Indiens ont fait ce fossé?

Je continuai de pagayer. Que ce soit les Séminoles ou d'autres, je ne pouvais imaginer que des Blancs aient pénétré aussi loin. Je voulus répondre à Tom: «Peut-être des nègres», mais je n'avais plus de voix.

— Regarde! De la fumée! cria Tom.

Nous l'avons sentie en l'apercevant, et ce n'était pas rien qu'un feu de camp. C'était la fumée d'un moulin. Des bûche-



rons, pensai-je avec soulagement. Le fossé était plus étroit et s'incurvait légèrement.

On entendait des voix de femmes et d'enfants pas très loin. Nous ne savions pas ce que c'était, mais nous avons souri.

— Aussitôt débarqués, je me prends un coke, dit Tom.

— Je m'en prends deux, dis-je.

L'agglomération était juste devant. Une équipe de travail pensai-je, en voyant des cabanes grises derrière la digue. Deux garçons de notre âge étaient accroupis dans l'eau de chaque côté du fossé. Ils traînaient une seine en venant vers nous. C'était de frêles garçons blonds qui ne portaient pas de vêtements, pas un fil, ce qui fit rire Tom. J'attendais qu'ils nous regardent, mais ils ne levaient pas les yeux.

— Hé! vous autres, criai-je finalement, comment s'appelle cet endroit?

Ils se levèrent lentement en tenant toujours les coins du filet. Ils ne s'avançaient pas vers nous. Je regardai Tom et je vis que son sourire s'éteignait et que ses yeux s'agrandissaient de terreur. Il resta ainsi quelques secondes, puis il eut un haut-le-cœur. Finalement, il se mit à crier.

— Qu'est-ce qu'ils ont? (Sa voix était tremblante.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Ils ne sont pas... ils ne sont pas...

Les garçons laissèrent tomber les coins de leur filet et le fixèrent au sol avec des bâtons. Ils étaient aussi pâles que nous, mais pas de la même façon. Il me sembla que je regardais le yeux opaques et sans couleur de Big Mama, le côté sanglant de Jésus, et que j'entendais Liliane me commander: «Baise-le, baise-le»... Les cheveux des garçons étaient clairs et frisés, et eux n'étaient pas plus blancs que ceux du prêtre que nous avions suivi. Ils n'étaient que plus pâles. Tom gémit.

— Partons d'ici.

Sa voix se brisait. Je mis à pagayer à reculons pendant que les garçons grimpaient chacun de leur côté de la digue et marchaient lentement vers nous.

Je regardai une dernière fois et je vis, dans le lointain derrière eux, une croix dorée au-dessus d'un édifice en stuc rose qui disparut bientôt à mes yeux.

— Dis-leur quelque chose, cria Tom.

Il tenait la perche inutile, prêt à se défendre. L'un des garçons cria «Hou!». Des gens arrivèrent en courant.

Nous reculions aussi vite que je pouvais pagayer. J'essayais de rester au milieu de l'eau, mais à quoi cela servait-il? Nous n'étions qu'à dix pieds du bord de chaque côté. Les cailloux se mirent à voler autour de nous.

— Non, cria Tom, je n'ai rien fait. Cessez!

Il n'avait que dix ans et il ne savait pas que ce n'était pas un jeu. Moi, je le savais, mais je ne pouvais pas le croire. Il se recroquevilla sous le banc où j'étais assis.

Chaque caillou me coupait le souffle. Cela commençait à me brûler. Tom priait: Mon Dieu, faites que j'arrive à la maison! Je pagayais d'une main, puis des deux, esquivant tout ce que je pouvais, essayant de protéger ma tête. Ils n'avaient pas de pierres, rien de gros, juste des graviers de pierre à chaux, mais je pensais à l'histoire de David et à cette gravure que j'aimais de Goliath perdant son sang entre les deux yeux. Une fois encore je les regardai dans l'espoir qu'ils verraient combien j'étais jeune et terrifié, mais tout ce que j'aperçus fut des hordes d'enfants bruns comme du sable sale et des adultes encore plus foncés et qui criaient tous «À mort, à mort». Ils nous poursuivirent jusqu'au bout du canal là où il y avait un cyprès marqué de jaune. La digue et la terre solide s'arrêtant là, il n'y avait pas moyen pour eux d'aller plus loin. Soudainement, nous nous retrouvâmes dans la crique. Je me jetai au fond du bateau et me mis à pleurer. Nous avons dérivé un bon moment tant qu'il y eut du courant, après quoi Tom pagayant et moi poussant à l'aide de la perche, nous avons retrouvé notre maison.

Les dossiers n'indiquent aucune population de sang mêlé catholique dans le comté d'Oshacola en 1932 ou à n'importe

quelle autre date. Les registres paroissiaux, commencés en 1941 par le père Enrique Fernandez, de Tampa, n'indiquent l'existence d'aucuns Créoles ou Espagnols en nombre important aussi à l'est de Tampa. Théodora Rourke et Liliane sont reconnues comme «blanches» sur leurs certificats de décès. Même chose pour Bernard, le fils (John Ryan Rourke, mort en 1894, a été, selon toutes les apparences, enterré privément sans que cela soit enregistré). Comme Big Mama a donné son terrain pour en faire un parc public, que les peintures de Bernard Rourke sont suspendues dans le Musée d'État, personne, à Hartley, n'a tellement envie de mener une enquête. Moi, je ne suis pas intéressé par son hérité de façon quasi légale. Mon intérêt est historique. Théodora Rourke et sa lignée sont mortes, à moins que la descendance soupçonnée de ses fils Bernard et John puisse être retrouvée; mais elle est un des nombreux êtres qui ont laissé des cicatrices sur mon corps et qui ont ouvert un sentier que le temps a pratiquement effacé. Si mon instinct ne me trompe pas, sa race s'est noyée au sein des Blancs à Hartley ou à Tampa ou dans n'importe quel lieu où les hommes perdus s'agglutinent. Et les deux enfants qui les ont découverts quelques années trop tôt, avant que la transformation soit complète, sont eux aussi des errants.

Il y a un passage dans Henry James que j'ai jadis souligné et qui se lit ainsi: «... l'éclat de ce fait manifeste avait éteint l'éclairage possible de la réflexion...» Moi aussi, je suis partisan du balayage, du mystère qui s'adoucit au fur et à mesure que sa source devient plus profonde et plus obscure. Je vis dans l'ombre, Tom vit dans la lumière. Je me demande, pour en revenir à ma question originelle, si l'expérience de cet après-midi d'il y a trente-cinq ans, ne m'a pas poussé à devenir un historien et empêché d'en devenir un bon. Et si elle n'a pas fait que Tom, les yeux tournés vers le ciel de St. Louis, devienne indifférent à tout cela — les faits et la réflexion qui s'y rattache — ainsi qu'à tout ce qui, autour de nous, s'effondre dans la bêtise.

## Comment je suis devenu juif

Cincinnati, septembre 1950

— Je suppose que vous n'avez pas fréquenté l'école avec des enfants de couleur, Gerald? demanda le principal.

Il s'appelait DiCiccio, était minuscule comme un jockey et son visage brun s'écroulait tout autour d'une moustache grise.

— Non, monsieur.

— Vous en rencontrerez bon nombre dans vos cours, ici.

D'un geste il désigna les enfants qui jouaient dans la cour et les nègres, parmi eux, semblèrent se multiplier sous mes yeux.

— Si vous voulez m'en croire, ne vous attendez pas à ce qu'ils vous causent des ennuis et vous n'en aurez pas.

— Nous n'en attendons pas d'eux, dit maman avec réserve et en mettant l'accent sur le dernier mot.